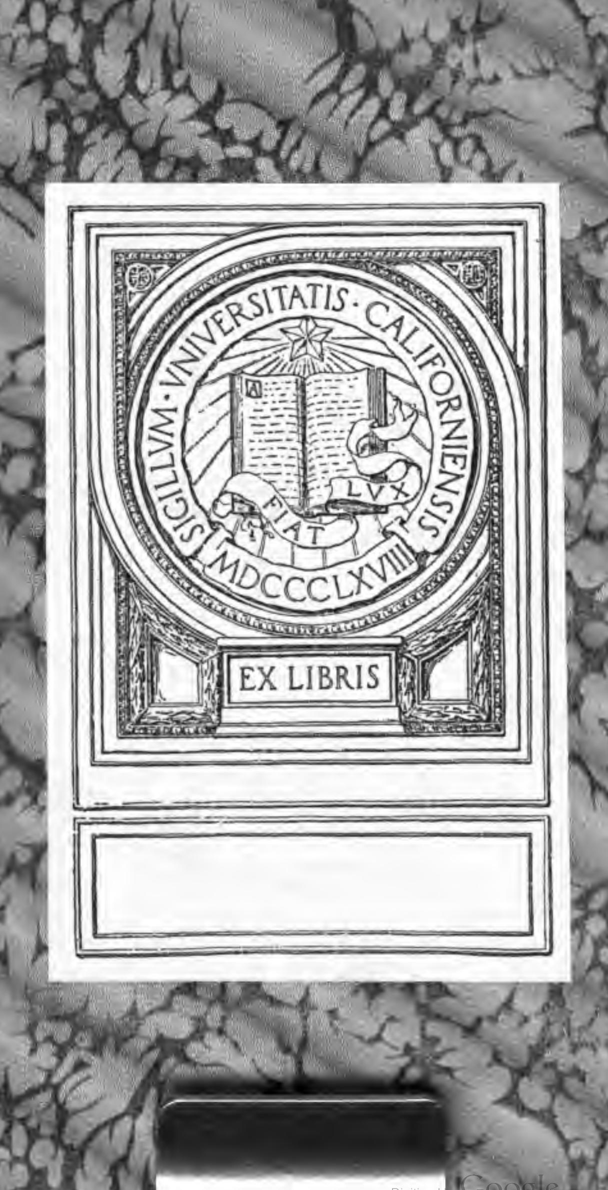



SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



PAGES D'AVANT-GUERRE

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

ET LE

RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS

1900-1908

PAR

JEAN CARRÈRE

Préface de J. JACQUIN

PORTRAITS BRITANNIQUES
LA CRISE IMPÉRIALISTE
LE RÔLE D'ÉDOUARD VII
LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Librairie académique PERRIN et Cie

PAGES D'AVANT-GUERRE

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

ET LE

RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

L'Évolution de l'Italie (1901-1915). 1 volume in-16.

Frédéric Mistral et l'Idée latine (1894-1914). 1 volume in-16.

Les Buccins d'Or, poésies. 1 volume in-16.

PAGES D'AVANT-GUERRE

L'IMPÉRIALISME BRITANNIQUE

ET LE

RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS

1900-1903

PAR

JEAN CARRÈRE

Préface de J. Jacquin

PORTRAITS BRITANNIQUES
LA CRISE IMPÉRIALISTE
LE RÔLE D'ÉDOUARD VII
LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1917

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

10 exemplaires numérotés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.

NOTES PRÉLIMINAIRES

Sous le titre général de *Pages d'avant-guerre* un groupe d'amis de l'auteur, s'est proposé de publier en trois volumes les pages les plus significatives par lesquelles il fut mêlé, de près ou de loin, à la préparation politique et morale des événements actuels.

S'il y a eu en France, un grand nombre d'écrivains à courte vue, indifférents à la vie publique, en revanche, un certain nombre d'esprits élevés sentaient bien que l'Europe et le monde étaient à la veille d'une immense transformation, d'une crise profonde et peut-être sanglante, et qu'il fallait, à tout prix, y préparer la France, soit par le relèvement des âmes à l'intérieur, soit par l'élargissement des amitiés et des alliances à l'extérieur.

L'auteur des pages qui vont suivre est, sans nul doute, l'un d'eux. Comme je le connais depuis l'enfance, c'est moi que nos amis communs ont bien voulu charger de présenter les volumes qui vont paraître. Je m'abstiendrai de toute appréciation et de tout éloge littéraire; les lecteurs jugeront d'eux-mêmes; mais je dois leur expliquer les raisons de cette publication.

Les trois ouvrages porteront les titres suivants :

1° *L'Impérialisme britannique et le rapprochement franco-anglais* (1900-1903).

2° *L'Evolution de l'Italie* (1901-1915).

3° *Frédéric Mistral et l'idée latine* (1894-1914).

En bonne chronologie nous aurions dû publier le premier celui qui est inscrit le troisième. Mais plusieurs motifs nous ont poussé à commencer par un autre ouvrage. D'abord à cause du sujet même, qui évoque les débuts de cette « Entente » à laquelle nous devons les alliances militaires d'aujourd'hui. Ensuite parce que de toutes les actions auxquelles s'est mêlé l'auteur, c'est celle qui est aujourd'hui la moins connue du public. Tout le monde sait, maintenant, le rôle que l'auteur a joué en Italie, et dont nous parlerons en tête du prochain volume. Mais, particulièrement parmi ceux qui sont arrivés à l'âge d'homme depuis 1903, beaucoup seront étonnés d'apprendre que Jean Carrère a joué dans le rapprochement franco-anglais un rôle analogue à celui qu'il a eu dans le rapprochement franco-italien. Et il est probable que si quelques-uns de ses amis ne s'étaient pas concertés pour publier le présent ouvrage, non seulement le grand public, mais encore beaucoup de lettrés auraient continué à ignorer les pages qui vont suivre et cette intéressante période de la vie de l'auteur.

Ce fut dans les premiers mois de 1900 que l'auteur eut l'idée de partir pour l'Afrique Australe. Mais de la résolution à l'exécution il y avait loin. A cette époque, il n'était pas encore, à proprement parler, journaliste. Il avait collaboré à de grands journaux du boulevard, comme le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Temps*, le *Journal*, etc.., mais sa collaboration toute littéraire et intermittente, ne lui donnait d'attache réelle dans aucun organe. Il trouva donc la plupart des quotidiens peu disposés à lui confier un reportage spécial qui coûtait très cher. Il allait presque renoncer à son projet quand il eut l'idée de se présenter directement à un journal qui venait de se transformer, avait baissé son prix de 10 à 5 centimes,

et tendait à devenir populaire : le *Matin*. Les directeurs, MM. Poidatz et Bunau-Varilla, ne connaissaient Carrère qu'assez vaguement sur sa réputation littéraire. C'était une assez maigre recommandation pour un journal qui tendait à prendre la foule. Mais, par une sorte d'intuition de directeurs hardis et novateurs, ils pensèrent que, peut-être, un homme aux idées nouvelles pourrait écrire un reportage sensationnel et, sans discuter, ils l'accueillirent immédiatement. Ils voulurent d'abord, pour l'essayer, l'envoyer à Sainte-Hélène, où Cronjé venait d'être amené prisonnier. L'auteur accepta, sans discuter à son tour, estimant que le meilleur moyen d'arriver quelque part, c'était de partir, n'importe comment. Il quitta Paris le 13 avril 1900, jour du Vendredi-Saint : mais son optimisme rayonnant était si communicatif, que lorsque quelques-uns de ses amis l'accompagnèrent à la gare du Nord, il avait fini par leur faire partager sa confiance. « Tout s'arrangera, vous verrez ! » nous disait-il. Et de fait, tout s'arrangea mieux encore qu'on n'eût pu l'espérer. On l'empêcha de débarquer à Sainte-Hélène, et grâce à son énergique protestation, on lui offrit, comme dédommagement, la faveur de suivre les armées britanniques au Transvaal, en qualité de « War-correspondent ». C'était tout ce qu'il demandait !

Le bruit que fit ce reportage de l'Afrique australe, ceux qui ont vécu à Paris en 1900 ne l'ont pas oublié. Le journal était enlevé quand il apportait une de ces lettres si vivantes et si pittoresques, tantôt pleines d'humour, tantôt pleines d'émotion et de poésie. On les lisait à haute voix, on se les passait de main en main, et, parfois, autour d'elles on discutait avec passion et même avec âpreté, car quelques-unes de ces lettres, qui aujourd'hui nous paraissent si justes et si impartiales, étaient alors d'une extrême hardiesse.

Qu'on se reporte aux journaux, et particulièrement

aux journaux illustrés de l'époque, et l'on verra ce que l'opinion française pensait des Anglais. Rappelez-vous les caricatures de Willette, de Jean Weber, de Forain, et de tant d'autres maîtres du crayon. Rappelez-vous les numéros spéciaux du *Rire* et de l'*Assiette au beurre*. Rappelez-vous les meetings populaires contre les Anglais, les manifestations de toutes sortes et les souscriptions ouvertes par les journaux nationalistes pour offrir à Cronjé une épée d'honneur! Rappelez-vous ce qu'on disait et écrivait sur Kitchener, sur Milner, sur Chamberlain, sur Cecil Rhodes. Pour tout résumer en deux mots, le peuple de France en son entier était aussi nettement « anglophobe » qu'il était « boérophile ». Il ne faut avoir aujourd'hui, aucun embarras à rappeler ces faits qui sont historiques, et sur lesquels, du reste, dans la troisième partie de cet ouvrage, l'auteur s'explique avec une franchise toute française. Mais on comprend aisément combien il fallut d'audace intellectuelle pour oser alors, dans des lettres adressées au grand public, remonter un pareil courant.

Mais l'auteur se jeta dans cette aventure avec une si limpide sincérité, que cette sincérité même le sauva et fit son succès ; surtout, quand, après avoir parlé des Anglais avec justice, il arriva au Transvaal et eut l'occasion de parler des Boers. Il le fit avec une telle émotion, une telle admiration et, même un tel amour pour ce petit peuple héroïque, que personne ne pouvait plus l'accuser de préférer les Anglais à leurs adversaires. On voyait arriver à Paris, tantôt des lettres qui faisaient l'éloge de Kitchener, de Milner, des combattants, des femmes britanniques; tantôt des lettres où étaient exaltées, en élans lyriques, la bravoure de Botha, de Krüger, de Dewet, et toutes les vertus de ces nouveaux chevaliers mystiques. Or ces lettres se suivaient à brefs intervalles; il en paraissait deux ou trois par semaine. Et comme Carrère était le seul correspondant

étranger qui suivit les armées britanniques, on se rend compte aisément de l'importance que prit cette correspondance d'Afrique dans toute la presse européenne, où ces articles étaient reproduits et traduits. De telle sorte qu'après plusieurs mois, par l'influence irrésistible de la bonne foi, l'auteur avait réussi à provoquer un nouvel état d'esprit à l'égard des Anglais. Sans cesser d'aimer et d'admirer les héros boers, beaucoup cessaient peu à peu d'avoir, contre les soldats britanniques, cette haine impulsive et irraisonnée du début.

Mais si ces articles furent reproduits et commentés en France et dans tout l'occident latin, combien plus le furent-ils dans toute la presse anglo-saxonne. L'auteur m'avait amicalement chargé, pendant son absence, de recueillir les coupures de journaux. Il y en avait tellement, qu'à la fin je renonçai à les lire. Depuis les grands quotidiens mondiaux comme le *Times*, le *Daily Telegraph*, la *Morning Post*, etc., jusqu'aux organes de l'Ecosse, du pays de Galles, de l'Irlande et des Colonies, presque tous ont traduit, commenté, exalté ces correspondances impartiales auxquelles les sujets de la reine Victoria, jusqu'alors, étaient si peu habitués.

Ceux qui connaissent bien leur caractère peuvent comprendre combien les Anglais, sans le laisser voir, avaient été profondément blessés des attaques qui leur venaient d'Europe et particulièrement de France. Aussi, la courtoisie, la bonne humeur, l'esprit de justice de l'auteur firent-ils dans tout l'empire britannique l'effet de baumes sur des blessures. Même quand il les critiquait avec vivacité — ce qui lui arrivait quelquefois, quand il croyait devoir le faire — les journaux de Grande-Bretagne reproduisaient ses critiques, en s'efforçant d'y puiser une leçon. Mais quand les articles étaient rayonnants de sympathie sincère alors les feuilles britanniques ne dissimulaient pas leur contentement de se voir ainsi apprécier. Certains des chapitres

reproduits dans le présent livre comme : *Les Dames Anglaises*, *L'humour britannique*, *Quelques types de soldats britanniques*, *Une Capitale*, etc., et surtout ces pages si émouvantes intitulées : *Nuit dans le Veld*, *Dans une tranchée*, *Le soir au Camp*, eurent dans toute la Grande-Bretagne, un succès prolongé et retentissant. Il est incontestable que cette généreuse campagne de presse inaugura entre l'opinion anglaise et l'opinion française un premier mouvement très marqué de détente. Un journal populaire de Londres *The Daily Graphic*, dans un de ses échos quotidiens, résumait un jour l'opinion générale par ce cri : « Enfin, il y a quelqu'un qui nous comprend, en France ! » et il concluait : « Bien des dissentiments cesseraient entre « les peuples voisins s'il y avait beaucoup d'écrivains « de cette qualité ; et de tels articles font plus pour le « rapprochement des nations que bien des mesures « politiques et diplomatiques : malheureusement, il n'y « a qu'un Jean Carrère ! »

Non, il n'était pas le seul. Et quand il rentra en novembre 1900, nous étions déjà assez nombreux qui pensions comme lui. Il fut très bien reçu à Paris. De toutes parts on venait le consulter, l'interroger, l'*interviewer* sur cette question du Transvaal et de l'Angleterre. A Londres, où il se rendit vers le milieu de novembre, il fut d'autant mieux accueilli qu'il n'avait rien abdiqué de son indépendance de pensée et de sa sympathie pour les Boers, et ses jugements équitables envers l'Angleterre n'en ressortaient que plus fortement. Il retourna à Paris avec la conviction que, sitôt la guerre finie et les passions apaisées, il serait possible de tenter un rapprochement entre la France et l'Angleterre, dont il entrevoyait les résultats les plus heureux pour l'avenir de la France et de l'Europe occidentale. Il nous rapportait surtout l'impression que

lorsque la reine Victoria, déjà très avancée en âge, s'en irait, le prince de Galles, encore très mal connu en France, et dont il avait beaucoup entendu parler à Londres, pourrait et saurait inaugurer une politique nouvelle. Il était donc plein de foi dans l'avenir.

Cependant le présent était encore très incertain. La brillante campagne du *Matin* avait ému les cœurs et charmé les esprits, mais, il restait encore bien des préjugés contre les Anglais dans le peuple, et aussi et surtout dans les classes lettrées. Deux préoccupations principales subsistaient : les ambitions en apparence excessives de ceux qui représentaient, en Angleterre, le parti dit impérialiste ; les convoitises trop ouvertement affichées de ceux qui, au Transvaal, représentaient le parti dit financier. Il semblait à beaucoup de Français que les spéculateurs des mines d'or et les théoriciens de l'impérialisme britannique, fussent complètement d'accord pour dépouiller ces malheureux Boers de leur terre et de leurs mines ; et cette guerre, dans l'opinion générale, était appelée la *guerre de l'or*.

Or, tant qu'eût subsisté ce préjugé — car c'en était un — toute tentative pour rapprocher la France et l'Angleterre fût restée vaine. L'opinion française qui est, avant tout, sentimentale, se serait insurgée contre toute idée d'alliance avec une nation s'obstinant à écraser un petit peuple héroïque, uniquement pour lui prendre ses richesses naturelles. Il fallait donc démontrer à l'élite, qu'un tel jugement était inexact et injuste; et c'était là une tâche autrement ardue et ingrate que de raconter des scènes de guerre et des aventures pittoresques en pays lointain! Montrer à des Français que des soldats et des officiers sont estimables, en leur révélant qu'ils sont braves et chevaleresques, c'est chose relativement facile. Il suffit d'être sincère et émouvant; car le Français aime et apprécie partout

la bravoure, même chez ses ennemis. Mais essayer de prouver à des Français, en 1901 et 1902, que la légendaire « Perfide Albion » n'était pas perfide; que l'on se battait pour autre chose que pour de l'or; et que des hommes comme Cecil Rhodes, Chamberlain, Alfred Milner, quoi que l'on pût penser de leurs idées politiques, étaient des hommes supérieurs, dignes d'estime et même d'admiration, c'était une véritable témérité. L'auteur risquait d'y perdre subitement toute la sympathie qu'il s'était acquise avec ses récits de guerre.

Cependant, il n'hésita pas. Il rentra silencieusement dans son cabinet de travail, étudia patiemment tous les documents qu'il avait rapportés de son voyage en Afrique et commença cette psychologie de la guerre sud-africaine et de l'impérialisme britannique, dont les lecteurs trouveront les pages les plus importantes dans la seconde partie du présent ouvrage. Et il réalisa cette nouvelle œuvre, si différente de la première, en y apportant le même esprit de sincérité et d'impartialité. Il garda envers les Boers ce même amour et cette même admiration qui se manifestent à presque toutes les pages, notamment dans l'étude consacrée à Kruger. D'autre part, il ne ménageait pas aux Anglais les critiques les plus nettes, parfois même les plus sévères concernant les erreurs qu'ils avaient commises pendant un siècle d'histoire sud-africaine. Mais, cela fait, il put, avec une égale franchise, démontrer d'une façon irréfutable que cette guerre n'avait pas été entreprise pour l'or; que l'or n'était qu'une cause accidentelle dont s'était servie la politique impérialiste pour des fins plus hautes; et qu'en réalité la guerre de 1899 n'était que la conséquence inévitable d'une longue lutte coloniale commencée en 1795. Cette thèse fit une grande impression sur tous ceux qui s'intéressaient aux questions d'histoire; et M. Edmond Barthélemy, dans le

Mercure de France, la signala comme un chef-d'œuvre de démonstration historique.

Puis l'auteur s'attacha à mettre en relief la physionomie véritable des grands acteurs de cette histoire, Rhodes, Chamberlain, Milner, Krüger, etc... La plupart des études qui concernaient ces sujets si difficiles, traités d'une façon si nouvelle en France, parurent dans les journaux parisiens les plus lus des lettrés, tels que le *Figaro*, le *Gaulois*, le *Soleil*, l'*Echo de Paris*, la *Revue Hebdomadaire*, etc... En distribuant ainsi sa campagne l'auteur voulait surtout frapper et convaincre le public des classes dirigeantes, généralement conservateur et nationaliste, qui était alors le plus opposé à toute idée de rapprochement franco-anglais. Il n'y réussit pas, d'ailleurs, sans trouver beaucoup de résistance. Que de fois l'on s'est insurgé contre les réhabilitations, si justes aujourd'hui, mais alors si imprévues et si hardies, que tentait l'auteur ! Voici, entre autres, une citation prise au hasard, dans la *Gazette de France* en mars 1902. C'était à la suite de deux longues et substantielles études que l'auteur venait de publier sur Cecil Rhodes (et qu'on retrouvera dans ce livre). Et le grand organe conservateur protestait avec une indignation contenue : « Ce Cecil Rhodes, disait la *Gazette*, était surtout un « grand agent d'affaires, un créateur de papier ban- « cable, une âme de triple juif. *Les Français peuvent « se dispenser d'admirer ses œuvres, faites de dupli- « cité, de violences et de rapacité.* » Or, notez que la *Gazette* était une des plus modérées parmi les feuilles nettement contraires aux idées de l'auteur ! Même ses meilleurs amis, ceux qui l'estimaient, l'aimaient et avaient la certitude de sa bonne foi, protestaient à leur tour, contre les tendances de l'auteur. Voici ce qu'écrivait, dans le *Soleil*, l'éminent avocat catholique, aussi éloquent par la plume que par la parole, M. Emile de Saint-Auban :

« Si chacun de nous est un snob à sa manière, Jean « Carrère a le snobisme de l'impartialité..., ses cons- « tats impassibles gênent parfois nos partis pris; et il « m'arrive, je l'avoue, d'être un peu irrité par ses « façons de me convaincre.

« Je me résigne, mais j'en souffre, au génie de Cham- « berlain, aux mérites de Milner; je découvre avec « peine ce qui atténue les crimes, explique les brigan- « dages, excuse les pirateries; regarder avec sang- « froid un Cecil Rhodes, un Jameson, comme il faut, « j'en conviens, les regarder, m'est un supplice; les « forfaits me semblaient complets : je frémis d'aperce- « voir les circonstances atténuantes. Ma passion, dont « je ne rougis pas, rendait l'arrêt impitoyable; je subis, « mais je regrette la logique des plaidoyers qui miti- « gent mon verdict.

« Ce ministre, cet aventurier, ce gouverneur, tous « ces impérialistes, tous ces jingoïstes, me semblaient « les esclaves certains, les évidents complices des for- « bans de la finance, des infâmes rois de l'or; des « tourbes de Johannesbourg; et l'on me prouve que je « dois distinguer, varier mes anathèmes, adoucir mes « condamnations! Quel travail pour mon cerveau! « quel effort pour ma conscience! Je suis assez intelli- « gent pour me soumettre; je ne suis pas, et m'en « accuse, assez classique pour m'apaiser...

« Que Jean Carrère me pardonne, si ma mémoire, « encore trop émue, fait tort à ma raison; j'avoue ma « peine à reprendre si tôt le calme qu'exige l'His- « toire... »

Ces quelques lignes, très courtoises, mais, au fond, courroucées, montrent, mieux que tout ce que je pourrais dire, contre quels obstacles eut à se heurter l'auteur. Ses critiques même, quelques sévères qu'elles fussent parfois, n'arrivaient pas à désarmer la colère des anglophobes irréductibles. Pourtant, peu à peu, dans les

milieux intellectuels de droite et de gauche, une élite se formait pour qui l'Angleterre cessait d'être l'ennemie irréconciliable. Enfin arriva, en mai 1902, la paix de Vereiniging dont les conditions si humaines et si modérées, obtenues par des hommes comme Kitchener, Milner, Botha, Delarey, etc..., et sous l'influence généreuse d'Edouard VII, justifiaient pleinement toutes les espérances de l'auteur. Il vit tout de suite quelles conséquences heureuses cette paix aurait pour l'avenir de l'Afrique australe. Il n'hésita pas à pronostiquer que l'apaisement se ferait très vite, et que dans quelques années les Boers seraient parmi les plus loyaux sujets de l'Empire.

Cette prédiction si hardiment optimiste sembla, alors, un peu paradoxale, même aux Anglais qui n'osaient pas espérer un résultat si rapide. Les événements ont prouvé que l'auteur avait vu clair.

Mais il y avait un avenir qui, fort justement, préoccupait Jean Carrère bien plus que celui de l'Afrique australe, c'était celui de la France et de sa future bonne entente avec l'Angleterre. Ce fut, dès lors, à cette troisième partie de son œuvre de propagande qu'il se donna tout entier. L'auteur est convaincu — et toute l'histoire récente lui donne raison — que dans la vie moderne et dans les états démocratiques, les gouvernements et les chancelleries ne peuvent rien réaliser s'ils n'ont pas avec eux l'opinion publique. La préparation de l'opinion publique est donc d'une importance aussi grande que celle des traités diplomatiques. L'auteur entreprit donc ou plutôt continua cette préparation de l'opinion publique à un événement qu'il jugeait nécessaire et inéluctable, et qui, pour la plus grande partie du public français, en 1902, paraissait encore un paradoxe, une utopie ou même... une palinodie.

On opposait, en effet, à « cette chimère » des objec-

tions qu'on disait irréfutables. Etre avec les Anglais après avoir été si ouvertement pour les Boers, était-ce possible? Recevoir Edouard VII dans la même ville où on avait reçu Krüger, était-ce permis? S'allier avec la nation à laquelle on devait le bûcher de Rouen et le rocher de Sainte-Hélène, était-ce digne et patriotique? On lira plus loin les solides arguments avec lesquels Carrère a réfuté ces objections populaires. Il s'attacha surtout, dans cette campagne décisive, à faire ressortir la figure puissante d'Edouard VII qu'il contribua grandement à rendre sympathique, avant que ce roi de génie se décidât à venir en France, et alors que son caractère véritable était encore peu connu de la plupart des Français. Mais cette fois, la partie qui s'engageait était si importante pour l'avenir de la France, que l'auteur ne se contenta pas d'une chaleureuse campagne de presse, et se répandit en une sorte de propagande directe et personnelle. Il alla trouver des sénateurs, des députés, des écrivains de ses amis. Il leur parla avec conviction, avec émotion, avec la connaissance du sujet que lui donnaient ses voyages et ses études; et il eut le bonheur de voir les plus clairvoyants d'entre eux apporter à l'idée qu'il préconisait, l'appui de leur autorité décisive. Quand Edouard VII vint à Paris, un an après la paix, la partie la plus éclairée de l'opinion publique, à droite comme à gauche, était prête à comprendre toutes les raisons passées et futures de cet événement capital. Restait encore, cependant, la persistante opposition de tous ceux qui ne pouvaient se débarrasser du préjugé atavique contre « Albion », préjugé que l'auteur, même après la visite royale, s'efforça de combattre activement (voir les chapitres intitulés : *Les deux Angleterre* et *Le Rapprochement est-il possible?*) Mais le voyage du roi Edouard VII se passa, somme toute, sans incident notable, et, peu à peu, en France, l'apaisement se fit dans le fond même du

peuple. L'entente cordiale était possible — elle fut réalisée — et l'on en connaît aujourd'hui les conséquences! Mais il est probable que, sans la collaboration volontaire et patiente de quelques écrivains anglais et français, cette belle œuvre historique, qui restera la légitime gloire des diplomates, des ministres et des hommes d'état des deux pays, eût été à peu près impossible.

La publication du présent ouvrage a donc pour but de consigner, comme contribution à l'histoire littéraire de notre temps, la part toute personnelle et spontanée qu'un écrivain français indépendant a pu avoir dans cet événement historique. Nous avons au surplus voulu montrer, en évoquant le témoignage d'un homme qui vécut avec les Anglais et les étudia de tout près, combien le rapprochement entre la France et l'Angleterre fut dignement et loyalement accompli, sans aucune bassesse ni faiblesse de part et d'autre, et, en quelque sorte, après une patiente enquête. Même si les pages que nous publions ne servaient qu'à cette démonstration, nous serions satisfaits d'avoir entrepris cette tâche. Nous avons choisi celles qui font le mieux connaître l'état d'esprit britannique, il y a quinze ans, la bonhomie réelle, l'humour, le courage tranquille des soldats et des officiers, leur urbanité, leur courtoisie envers la France et un Français, et la psychologie véritable des êtres qui vivaient autour d'eux. Nous avons reproduit aussi les plus belles pages consacrées aux héros boers. Nous y avons ajouté les études sur la psychologie de l'impérialisme britannique et les principaux articles où l'auteur a montré la nécessité du rapprochement franco-anglais. Nous n'avons pas oublié les portraits des principaux acteurs de cette histoire, dont le temps a souligné la vérité. Nous croyons présenter ainsi un livre qui, sous son apparence fragmentaire, est d'une profonde unité, et

qui plaira peut-être au public lettré par d'autres qualités encore que par sa valeur historique.

Un dernier détail, pour finir. Après le voyage d'Edouard VII, à Paris, l'auteur n'est jamais plus allé en Angleterre, où il eût été pourtant si bien reçu. « A quoi bon? nous disait-il, l'Entente est assurée, maintenant. C'est l'affaire des diplomates! » Et il partit pour l'Italie.

Mais s'il n'a demandé à ses contemporains aucune consécration de son œuvre, en revanche, les événements, — et quels événements! — se sont chargés de lui donner la plus haute récompense morale qu'un homme d'action puisse désirer, en confirmant toutes ses prévisions et en montrant l'importance de ce rapprochement entre les nations occidentales, dont il a été l'un des plus fervents propagandistes.

J. Jacquin.

LIVRE PREMIER

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE

(Écrit en 1900.)

I

PREMIER CONTACT

Londres, 14 avril 1900.

— Oh! monsieur, ce n'est pas possible. Il est bientôt dix heures. Le bateau part de Southampton vers une heure, le train spécial de la gare de Waterloo, à onze heures quarante-cinq : il faut près d'une heure pour rédiger votre bulletin de route, en admettant même qu'il y ait de la place. C'est impossible!

— Je ne connais pas le mot impossible. Il faut que je parte.

— Voyons, monsieur, comment voulez-vous...

— Je veux partir, voilà! Êtes-vous oui ou non l'agence Cook? Alors, il ne doit pas y avoir d'obstacle. Télégraphiez, téléphonez, câblez, faites comme il vous plaira; mais, il faut que je parte, ou votre réputation est perdue!

L'employé de l'agence, qui parle fort bien français, se met à rire. J'ai, pour m'aider, le consul général du Guatemala à Londres, mon ami Tible Machado, qui parle toutes les langues; il se prend à rire aussi. On est désarmé. L'employé, s'adressant à un autre employé, dit en anglais : « C'est *le*

Jean Carrère pour lequel on a câblé. » Ces messieurs se consultent; puis le premier me dit :

— Monsieur, il n'y a qu'une petite place au coin de la coque; nous allons télégraphier pour demander si elle est libre. Votre billet sera prêt à onze heures et quart. Vous aurez juste le temps d'arriver à la gare de Waterloo. Et advienne que pourra.

— *All right!*

Dirai-je les transes mortelles par lesquelles je dois passer jusqu'à la gare de Waterloo? Nous avons une voiture qui ne va pas vite; et Machado, pour me rassurer, me dit :

— Le moindre encombrement, et c'est raté!

— Je me meurs. Et il y a souvent des encombrements?

— Tous les jours! fait-il, impassible.

— Dieu des voyages, protégez-moi!

Du bruit, des sifflets, une gare. Enfin! Nous avons cinq minutes. Je vois, à travers le quai, des gens qui échangent des gestes d'adieu. Je suis si affolé que je veux indiquer son chemin au porteur ahuri. Machado s'amuse fort. Il me conduit sur le quai et découvre un compartiment où se trouve justement un jeune officier anglais, vêtu de khaki, le bonnet sur l'oreille, lisant le *Times*.

Et nous y jetons mes valises. Ouf!

Départ gêné. On tousse; je contemple le paysage londonien, embrouillardé, avec des éclaircies vers l'est. L'officier anglais me regarde, je regarde l'officier anglais. Machado, qui joue les puissances neutres, entreprend de nous rapprocher.

— Une cigarette, monsieur?

— *Thank, sir.*

On allume, on se salue ; nouveau silence.

Derechef, Machado attaque, en anglais :

— Vous allez au Cap, monsieur?

— Non, monsieur, à Sainte-Hélène.

— A Sainte-Hélène? Tiens! mon ami aussi.

L'officier fait un petit bond de surprise, se rapproche de moi, sourit et me dit, en un français délicieusement hésitant :

— A Sainte-Hélène? Quelle bonne fortune! Au moins, nous serons deux!

Je renonce à peindre ma joie. Moi aussi, je bénis la fortune, d'autant plus qu'elle se double d'une surprise. On m'a tellement parlé de la morgue britannique, je m'attends si bien à trouver chaque officier anglais cambré sur ses talons comme un coq rouge sur ses ergots, que cet empressement vers moi me semble d'un bon augure pour le voyage.

— Et vous allez seulement à Sainte-Hélène?

— Oui, seulement. Je suis médecin dans l'armée. J'ai grade de lieutenant. Je vais soigner Kronje.

— Il est donc malade?

— Pas précisément. Mais il paraît que les prisonniers boers ont rapporté de leurs camps, où ils vivaient parmi les cadavres d'hommes et de chevaux, des fièvres spéciales. Et on a appelé des médecins diplômés pour aller les soigner.

Chemin faisant, je m'informe sur Sainte-Hélène.

— Sainte-Hélène, me dit, avec un bon et franc rire, le jeune chirurgien, comme s'il récitait une leçon, île de cinq mille habitants, dont deux mille hommes et trois mille femmes.

— Mille femmes de plus?

— Ce sera pour vous!

— Peste! il ne m'en faut pas tant.

— Oh! un Français...

— Vous nous flattez!

Et, tandis que je m'incline, il me tape sur l'épaule avec un clignement d'yeux significatif.

Il n'y a pas à dire, la glace est tout à fait rompue.

Nous nous présentons, et il me donne sa carte. Il est d'origine irlandaise :

R. LLOYD ROE, M. B., C. M., ED.

Ce qui veut dire : *bachelier médecin*, *maître chirurgien*, *Edimburg*.

Mon compagnon de route est très lettré, d'esprit ouvert, et très épris des œuvres françaises. Il me récite des vers de La Fontaine et la phrase de Fénelon : « Horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux. »

Nos proverbes lui sont familiers. Il m'en révèle, de très français, que j'ignore.

Naturellement, je cherche à le « taper » déjà d'une « interview ».

— Savez-vous qui s'embarque avec nous?

— Je crois qu'il y aura des volontaires écossais allant au Cap.

— C'est pour cela qu'on a avancé le voyage?

— Sans doute.

Mais l'explication ne se fait pas attendre.

Comme nous traversons Southampton, je vois une foule qui se rend vers la mer. Un cortège de voitures fait halte, et des gens graves, vêtus de manteaux rouges, descendent. Ce sont le maire et ses adjoints qui vont saluer les troupes.

Nous sautons sur le quai. Mon médecin s'esquive, et me revoici seul avec Machado, à qui je dis :

— Quelle veine, hein?

Mais le misérable a décidé de me remplir de terreur.

— C'est bon jusqu'ici, me dit-il, mais tu verras sur le bateau!

Le steamer, qui déjà fume et gronde, s'appelle *Gaul*. Ce vieux nom de mon pays me paraît d'un heureux présage. Je cherche ma cabine, au milieu des matelots et des passagers affairés, aux figures inconnues.

Elle est tout au bout du bateau, et donne par une lucarne sur le pont des troisièmes, où sont massés une centaine de highlanders en costume national, et autant de volontaires anglais, à veste rouge.

Quant à mon médecin, il a disparu. Je le revois, au bout d'un moment, au milieu d'un tas de gens qui lui serrent la main avec effusion. Il semble ne plus me connaître. Est-ce que, par hasard, la prédiction de Machado serait juste?

Mais, voici que j'entends des clameurs.

Je vais voir. Le maire harangue les troupes. Et la foule, massée sur les quais, crie à trois reprises, et à chaque reprise par trois fois : « *Hip! hip! hip! hurrah!* »

Il y a du monde sur tous les bateaux, jusque sur les mâts, et dans des chaloupes qui parcourent le port. L'Angleterre vient saluer ceux qui partent pour elle.

Soudain, un son mélodieux se lève : c'est la cornemuse des highlanders qui chante une chanson lente. A cet appel de la patrie quittée, je vois des

frissons sur les visages des soldats; et, sur le quai, là-bas, les mouchoirs des femmes, qui s'agitaient, s'arrêtent pour essuyer les yeux...

Ce spectacle est touchant, où qu'il soit, et je me découvre comme tout le monde.

Le bateau s'éloigne. Près de moi, sur le pont des premières, trois officiers de highlanders et un officier de volontaires anglais se tiennent droit, face à la ville. Les highlanders sont superbes dans leur costume si pittoresque. Leur épée, à la garde en croix, bat leurs jambes demi-nues, et leur manteau tombe en plis nombreux de leurs larges épaules. La veste noire de l'officier anglais tranche sur les plaids à carreaux.

Une dernière fois, un *hip! hip! hip! hurrah!* se fait entendre. Les mouchoirs s'agitent plus faiblement; là-bas, là-bas, on voit des mains qui envoient des baisers : et la cornemuse se tait.

Mais moi, personne ne me regarde, sauf ce brave Machado, qui, d'ailleurs, est myope. Sous les premières secousses du roulis, je me sens mélancolique.

Et je me prends à errer seul, sur ce bateau étranger, parmi des figures inconnues, où se reflètent des âmes différentes de la mienne, au milieu de groupes où ma belle langue ne retentit plus.

C'en est fait ! Je suis pour plusieurs mois le prisonnier des Anglais.

Seront-ils aimables, indifférents, hostiles ?

That is the question, comme disait un de leurs compatriotes illustres, plus illustre encore que M. Chamberlain !

II

SUR UN PAQUEBOT BRITANNIQUE

A bord du *Gaul*, avril 1900.

Eh bien ! non, j'avais calomnié ce brave Dr Roë. Nous ne sommes pas à mille mètres de Southampton que, déjà vêtu comme il sied à bord, il sort de sa cabine et vient vers moi, tout souriant :

— Je vais vous faire une proposition, me dit-il. Je sais peu le français et vous peu l'anglais. Nous allons nous donner des leçons mutuelles. Chaque fois que nous parlerons, je vous dirai les choses en français, vous me les répéterez en anglais, et nous nous corrigerons.

— Very good !

— Et tout d'abord, ajoute-t-il, que je vous présente mon ami le Dr Arnold, mon compagnon de cabine, qui vient avec nous à Sainte-Hélène.

Je salue le Dr Arnold, il me salue et me demande d'être aussi de mes élèves. Ça m'en fait deux. D'autres viendront. Et, tout de suite, nous nous mettons à l'ouvrage.

Un dictionnaire à la main, nous baragouinons dans les deux langues, et quand le mot ne vient pas, va pour le geste.

Les autres passagers, qui entendent ce charabia et contemplent cette mimique, nous regardent, un peu interloqués, et, sur des chaises, je vois des dames qui sourient.

Holà !... Est-ce que, déjà, je serais ridicule ? Attention ! songeons que je représente à moi seul les quatre-vingt-six départements, plus les colonies !

Et mon zèle se refroidit un peu, d'autant plus que le roulis m'inquiète.

Cependant la cloche sonne. C'est l'heure du dîner. Voilà le chiendent. Je suis le point de mire de tous les regards, mais je vous assure que je n'en suis pas fier.

Pourtant, je suis assis à la meilleure place, à la table du milieu, à la droite d'une des trois belles dames qui riaient tout à l'heure et ayant à ma droite mon nouvel ami, le Dr Roë.

Je regarde l'assemblée ; à l'autre table, en face de moi, sont les officiers vêtus maintenant en vestes rouges, et quelques gentlemen en smoking.

On passe le menu. Moment terrible : je ne connais rien aux plats anglais.

— Voulez-vous me permettre de vous aider, monsieur ; j'ai beaucoup habité la France, et je pourrai vous dire à quels mets de votre pays correspondent les nôtres.

Une harpe jouant dans une nuit profonde ne me causerait pas plus de joie. C'est ma voisine de gauche qui me parle ainsi, avec, à peine, ce léger zézaiement si gracieux des étrangères.

Je me confonds en remerciements.

— Oh ! c'est bien la moindre chose que nous

vous aidions chez nous, puisque vous êtes le seul Français.

Je n'en reviens pas!

— Je parie, dit-elle, que vous croyez à la morgue anglaise, au mépris des Français, au sans-gêne britannique?

J'essaie de trouver à mon tour quelques paroles aimables, puis :

— Vous allez au Cap, madame?

— Non, monsieur, à Sainte-Hélène.

Ahurissement prolongé. Ah ! çà, mais, toute l'Angleterre va donc à Sainte-Hélène? me dis-je tout bas.

— Et vous, monsieur?

— Moi aussi, à Sainte-Hélène, madame.

— Ah! quelle surprise!

— Je vais voir le tombeau de Napoléon.

— Vous avez bien raison, c'est une si grande figure! Moi, je vais rejoindre mon mari, qui commande l'île; et ces dames aussi vont rejoindre leurs maris officiers là-bas, Mrs Hobbs et Mrs Burgess.

O hasard du voyage! Je suis justement à côté de lady Bathurst, dont le mari commande Sainte-Hélène et descend de lord Bathurst, le ministre même qui envoya Napoléon en exil. Le père de lady Bathurst est le propriétaire de la *Morning Post*.

— Comme c'est curieux, dit-elle, avec un sourire; c'est l'arrière-grand-père de mon mari qui a exilé votre empereur, et c'est mon mari qui est chargé de garder Kronje. Mais soyez tranquille, ajoute-t-elle, il sera mieux traité que Napoléon.

— Vous croyez donc que Napoléon a été mal traité ?

— Oh ! ne m'en parlez pas. C'est une des pages les plus déplorables de notre histoire. C'est la faute à cet imbécile d'Hudson Lowe, qu'on avait eu le tort de choisir, et qui était si peu gentilhomme ! Il écrivait des lettres mensongères à Londres, cachait l'état véritable de l'empereur et trompait tout le monde. Cet homme néfaste a contribué, plus que tout autre, à nous faire une réputation de cruauté.

Elle s'arrête.

Puis, s'animant :

— C'est comme cette idée de l'appeler « général Bonaparte ! » C'était mesquin, et si inutile ! Comme s'il n'avait pas, plus que personne, droit à être jusqu'au bout traité d'empereur, lui, si noblement vaincu ! Cet Hudson Lowe est une tache pour nous. Ah ! si nous pouvions l'effacer, maintenant ! Malheureusement, Kronje ne vaut pas l'Autre, et son exil fera moins de bruit.

La conversation continue sur Napoléon et, chemin faisant, ma voisine me révèle que le manuscrit du *Mémorial de Sainte-Hélène* appartient à son mari.

Lady Bathurst habite Cannes pendant l'hiver. Elle me parle de la Provence et de Mistral. Décidément, un dieu m'accompagne ;

— Mais comment allez-vous loger là-bas ? me dit-elle.

— A l'hôtel !

— Mais il n'y a pas d'hôtel.

— Diable !

— Eh bien ! vous irez loger à Longwood, avec le vieux gardien. Vous serez d'ailleurs en terre française.

— Comment ?

— Vous ne le savez pas ? Je l'ignorais aussi avant ce voyage. Longwood a été donné à la France sous Napoléon III. Je voulais l'acheter, quand mon mari a été envoyé là-bas, et c'est ainsi que j'ai appris ce détail.

— Alors, je vais encore en France ?

— Parfaitement. D'ailleurs, soyez sans crainte. Vous pouvez voir que nous n'avons pas des âmes de geôliers bien farouches. On ne vous laissera pas à la belle étoile.

— Il me resterait, peut-être, la ressource d'aller loger avec les prisonniers ?

Lady Bathurst se tait un moment. J'aborde, en effet, la question délicate. Puis me regardant avec un sourire :

— Comment vous représentez-vous les Boers ? Je serais curieuse...

— Mon Dieu ! je n'ai d'eux qu'une idée lointaine et sentimentale. Je les vois sous la forme de soldats patriarches ou de guerriers pastoraux, un peu rudes, forts, loin de notre civilisation élégante, sympathiques comme des primitifs.

— Eh bien ! il me tarde que vous les voyiez de près. Je serais très intéressée de connaître votre impression.

— Je vous donne ma parole qu'elle sera sincère.

Et, le dîner étant fini, lady Bathurst se lève, et nous nous inclinons tous.

— Apprenez bien le français à ces messieurs, dit-elle en partant, ça leur fera du bien.

Et le fait est que, depuis ce moment, mes élèves ne me quittent plus. Aux deux docteurs, est venu se joindre un jeune homme, M. Price, étudiant à Cambridge. Il doit traduire, pour un examen, le *Menteur* de Corneille, et les *Mémoires* de Marbot.

Il est charmant et plein de zèle. Quand il apprend que je suis écrivain français, il m'entoure des prévenances les plus flatteuses, comme si j'étais à la fois tous ces auteurs qu'on lui a fait admirer.

Nous lisons à quatre ou cinq le *Menteur*. Cette littérature picaresque déroute un peu ma petite classe.

Il y a un vers surtout, dès le début, qui les met à la torture :

Vous avez l'appétit ouvert de grand matin.

Je me dépense à l'expliquer.

— Voyons, dis-je, cherchons un équivalent. C'est un valet qui parle à son maître et le met en garde contre sa hâte de parvenir. C'est comme s'il disait : « Vous voulez trop vite connaître le plaisir. »

Mais qu'ont-ils donc compris et de quel mot anglais me suis-je servi ?

Ils partent en éclats de rire, me tapent sur l'épaule :

— Français ! très français !

Je devine, hélas ! et je me défends avec énergie. Non pour moi, mais pour l'auteur du *Cid*. Peine inutile ! Notre légende tient bon, décidément.

— Diables de Français, allez !

Et les voilà qui, dictionnaire en main, traduisent le *Menteur* avec avidité.

— Eh bien! mon vieux Corneille, je te fais là une jolie réputation !

Le plus drôle est que je leur donne mes leçons de langue française avec les sonorités chaudes que je dois à mon pays d'origine.

De telle sorte que si mes nouveaux amis répandent mes profitables enseignements dans les pays où nous allons ensemble, toute l'Afrique Australe retentira de l'accent méridional.

III

UNE HALTE AUX CANARIES

De Santa-Cruz de Ténériffe.
Vendredi 20 avril.

J'écris à la hâte ces notes, dans une halte de quelques heures à Santa-Cruz de Ténériffe. Mais je ne veux pas laisser échapper les impressions si vives et si pittoresques que j'ai ressenties à voir la rencontre de soldats anglais et de colons espagnols.

Hier soir donc, nous devions arriver à Santa-Cruz vers sept heures. A trois heures déjà, on avait ramassé toutes les lettres, et nous regardions au loin se lever le pic fameux sur la mer. Mais nous sommes arrivés passé huit heures, et, la visite réglementaire n'étant pas faite, personne n'a pu descendre.

Les lumières du port se reflétaient dans des eaux tremblantes à peine, et l'on voyait glisser des points noirs qui étaient des barques.

Cependant les barques s'approchent de nous. Elles sont remplies de colons espagnols qui viennent nous vendre les produits divers de l'escale. On ne les laisse pas aborder.

Alors, j'assiste à une scène très drôle et très

humaine : les Anglais et les Espagnols s'invectivant dans leurs langues respectives.

Je dois reconnaître que MM. les Anglais tirent les premiers. Affaire d'habitude, depuis Fontenoy. Inoccupés, désolés de ne pas descendre, ils s'amusent à crier tout ce qu'ils savent du vocabulaire ibérique.

Ah ! caramba ! la réponse ne se fait pas attendre. Et comme je suis le seul à comprendre vaguement l'espagnol, j'ai pour moi un spectacle des plus imprévus. Je traduis si possible :

— Allez donc à Ladysmith !

— Mangeurs de patates !

— Venez donc les prendre, les Canaries !

— Vive Krüger !

— Ohé ! *los Engliches !*

Et d'autres termes que je ne sais traduire, d'autres que je ne puis, et, dominant le tout, un mot bien connu que les Anglais ont déjà entendu dans une bataille fameuse.

Les Anglais, qui ne comprennent rien, sinon peut-être le mot historique, renvoyent à leur tour, mais avec moins de passion, des injures et des quolibets.

Toutefois, comme les dames viennent de notre côté, les Anglais et les Ecossais cessent leurs invectives, et les Espagnols continuent seuls la partie, de loin.

— Je crois que vous connaissez l'espagnol, me dit la comtesse Bathurst.

— Un peu, madame.

— Oh ! je vous en prie, demandez-leur ce qu'il y a de nouveau.

Alors, pour laisser croire aux matelots massés dans les barques que la voix vient d'un autre groupe, je cours vers la poupe du navire et j'appelle.

— Qu'y a-t-il de neuf, les hommes ?

— Où ça ?

— Au Transvaal.

— Vous n'êtes pas Anglais, donc ?

— Non, je suis un Français en voyage.

— Ah bon ! Eh bien, on dit que Ladysmith est bloquée de nouveau.

— Non, fait un autre, on dit aussi que les Anglais ont gagné une bataille, mais ce sont les journaux anglais qui le racontent.

— Non, ce sont les Boers qui ont gagné ! crie un troisième.

Etc., etc...

Sur le pont, on m'attend, un peu anxieux :

— Eh bien ?

— Rien de nouveau ni de sûr ; rien que des nouvelles vagues et contradictoires.

— Ah ! que c'est désagréable de ne rien savoir.

Une barque passe, avec quelques muchachos. Je leur demande s'ils veulent aller acheter des journaux anglais et espagnols parus dans l'île, nous les rapporter et nous les jeter.

On leur envoie quelques pièces blanches, en leur promettant de leur en envoyer d'autres quand ils seront revenus.

Les gamins prennent les pièces, s'en vont ; mais, estimant sans doute que le *tiens* vaut mieux que le *tu l'auras*, voguent encore sur les flots d'azur !

Cependant, les passagers vont se coucher.

J'ai dit que ma cabine donnait juste sur le pont des troisièmes. C'est par là qu'on charge le charbon. On fait un bruit effroyable, et je sors pour errer dans les couloirs. D'autres font comme moi. Je rencontre le capitaine des highlanders, Mac-Kinnon, le bon colosse. Il m'invite à prendre un whisky. J'entre dans sa cabine que j'admire, moi qui suis logé dans un trou de la coque. Nous causons familièrement. Quand je parle de Napoléon, il porte la main à son front, en salut militaire. Il lève son verre : « A la France ! » Je réponds ; « A l'Angleterre ! »

— Non ! dit-il, pas à l'Angleterre, à l'Écosse ! Je suis Écossais !

Et, comme je m'étonne de cette nuance, il m'explique que l'Ecosse est l'Ecosse, que si elle fait partie du Royaume-Uni, elle n'a rien perdu de sa personnalité.

— Et nous nous souvenons bien de la France, dit-il, de Jacques II et du prince Charles ! La France est populaire chez nous !

Je lui demande des nouvelles sur la guerre.

Il dit qu'il part pour défendre la reine et l'empire. L'Ecosse fait partie du Royaume-Uni et la reine est très aimée par les Ecossais. Pour ce qui est de Chamberlain et de Cecil Rhodes, il me semble les connaître vaguement. Il aime l'Ecosse et la reine.

Je note en passant combien le sentiment si fédéraliste de ces hommes laisse vivace le sens du patriotisme général.

Puis, l'officier ouvre son armoire, et, tendrement presque, en sort des livres. Ce sont des livres de prières. Il m'en offre un.

— Catholique ? me demande-t-il.

— Oui, catholique.

— Ah bon !

Et il fait de nouveau le même salut que tout à l'heure quand je parlais de Napoléon.

Il met un mot sur le livre religieux, en souvenir.

Puis il me dit combien il aime son pays, et qu'il fait une prière pour son village, tous les soirs.

En me parlant, il arrange sa cabine, et l'épée en croix m'apparaît, avec le costume national à carreaux, et le manteau, et toute la buffleterie.

Mais il est tard ; je laisse l'officier, après force politesses, et je rentre.

Le bruit infernal continue ; et, ne pouvant dormir, je vais sur le pont.

La nuit très douce s'achève vite, et vers quatre heures, l'aube se lève. Les montagnes sèches de Ténériffe se découpent dans une ligne rose, et la mer semble de porphyre. La ville apparaît toute blanche. Des voiles passent sur l'horizon rajeuni ; un coq chante. Oh ! le beau paysage ! Oh ! le beau rêve de paix et de concorde, que ce soleil levant sur cette île enchantée ! Des larmes de tendresse montent à mes yeux.

Mais, soudain, des cris m'attirent, des clameurs, toute une rumeur d'hommes. Ce sont les matelots espagnols qui reviennent avec leurs barques et leurs produits. Ils sont là dans le matin, tout noirs, dans leurs barques noires, désordonnés, tapageurs, et superbes dans leur toilette débraillée.

Ils tendent aux matelots anglais déjà levés, des cigares, des oranges, des bananes, des photographies.

Les Anglais et les Écossais, bien lavés, vêtus correctement, boutonnés, font un contraste frappant. Ils restent sur le pont, sans presque rien dire, un peu ahuris. Ces bons paysans des montagnes d'Écosse regardent cette masse bruyante et brune, si nouvelle pour eux, et ouvrent de grands yeux. Peu à peu, ils achètent des objets. Les Espagnols, dans leur langue, hâblent et se moquent d'eux ; les Anglais dans leur langue, se moquent des Espagnols.

Peu à peu, les Canariens montent sur le pont, et l'un d'eux me dit, voyant que je suis Français :

— Comment pouvez-vous voyager avec ces sales *Engliches ?*

Alors je pense à ces pauvres petits paysans des lacs, au bon joueur de cornemuse, au capitaine qui pleure d'émotion en parlant de Jésus, à la noble et tragique Espagne, et je songe que tant de cœurs simples, matelots ou soldats, se détestent sans se connaître, parce que, quelque part, là-bas, dans de mystérieuses officines, des hommes inconnus des peuples et poussés par des forces obscures, font se heurter, depuis toujours, les uns contre les autres, les braves gens du monde entier, pour des rêves d'empire et des chimères de domination.

IV

SAINTE-HÉLÈNE

A bord du *Gaul*, 1er mai matin.

— Monsir ! monsir ! Cinq heures et demie !

— Déjà! dis-je au *boy* qui vient de m'appeler.

Et le réveil un peu lourd des cabines où passe pourtant, à pleine fenêtre, l'air marin, se prolonge en étirements grondeurs.

— Ohé ! voilà Sainte-Hélène !

— Ah ! c'est vous, docteur ?

— Vite ! vite ! Vous allez manquer l'apparition dans le soleil !

Je m'éponge à grande eau et, vêtu du pyjama, je monte sur le pont, un peu traînard.

La veille, je l'avoue, on a fait la fête. C'était le dernier repas de ceux qui devaient aborder dans l'île. On a souhaité mille prospérités aux dames, aux deux médecins. Les officiers ont offert des liqueurs; j'ai fait porter du champagne; on a bu à la France et à l'Angleterre; on a clamé en chœur une chanson bruyante où j'étais sacré *good fellow*.

Ça fait que, ce matin, j'ai la tête un peu lourde.

Mais comme tout cela s'envole au premier

souffle du large, et surtout au premier éclat de la splendeur découverte !

Que c'est beau ! Que c'est beau !

Une cime de rocher apparaît, là-bas, à l'horizon, et le soleil, qui monte derrière elle, l'enveloppe d'un nimbe de pourpre. Est-ce une île, est-ce un nuage, est-ce le mirage de mes yeux ? Les eaux, toutes roses et tremblantes, font danser des rayons à leurs pointes, et tantôt on dirait des étoiles qui tombent, et tantôt des lances qui se lèvent.

Mais, aussitôt, je pense à l'Autre, à celui qu'on emportait sur un vaisseau d'Angleterre, et qui peut-être, dans une pareille aurore, vit grandir les rochers qui devaient sceller son tombeau. Et toute la joie exubérante de mon premier cri se tait.

Heureusement, la cloche m'arrache à ma contemplation, devenue mélancolique. Elle rappelle que l'heure s'avance, qu'il faut déjeuner et que mes malles ne sont pas prêtes. Je bondis les boucler à la hâte pour ne rien perdre de cette journée.

*
* *

L'île, maintenant, est déjà haute, et, entre deux rochers énormes, apparaît Jamestown, la seule ville de Sainte-Hélène. Une ville ? Non, quelques maisons égrenées sur une ligne étroite qui va de la mer à un coteau tout proche. En bas, dans les arbres, la maison du gouverneur ; un petit clocher haut à peine comme les pignons des anciennes rues ; et des toits bas, en tuiles ; voilà ce qui ressort à mes yeux.

Mais là-haut, les rocs sont formidables et je

cherche vainement la touffe d'arbres fameuse où *il* venait rêver. D'où je suis, on ne peut la voir.

Je regarde aussi, romantiquement, si, isolé sur un roc, je ne verrai pas un exilé boer, coiffé du feutre légendaire, et rayant l'implacable azur d'une légère fumée de pipe. Ces Boers, décidément, n'ont pas le sens des estampes glorieuses. Pas un ne surgit !

Mais, l'avouerai-je? la préoccupation des Boers me hante de moins en moins. Et il semble que toutes ces vagues, toutes ces roches, tout ce ciel lui-même retentissent à chaque bruit de ce nom qui remplit l'univers.

Cette force est tellement mystérieuse, que les Anglais eux-mêmes en sont soulevés. Tous mes compagnons de voyage sont là, près de moi ; tous ont à la main des jumelles marines, et de toutes les causeries, de tous les yeux chercheurs, j'entends, je vois sortir ces mots : Longwood ! — Napoléon !

Il y en a même un qui, en riant, et comme pour m'évoquer notre empereur, met son chapeau de feutre de côté, place sa main droite sous son gilet, sa gauche derrière le dos, et prend la pose fameuse du grand homme.

Mais déjà le cri de *stop !* a retenti. On baisse les échelles, et quelqu'un monte.

Qu'y a-t-il ? Tout le paquebot semble en rumeur.

Voici le Dr Roë qui vient avec le capitaine Williams.

— Nous sommes désolés, monsieur, et le capitaine est navré de vous faire de la peine ; mais, on a reçu du gouverneur l'ordre formel de ne laisser

aborder personne, à l'exception des hommes de troupe.

— Moi-même je ne puis descendre, dit le capitaine. Tous les passagers, anglais ou autres, sont consignés à bord. Vous voyez que je n'y suis pour rien.

— C'est nous qui y gagnons, dit le lieutenant Mac Burn ; vous nous restez jusqu'à Capetown.

Tandis que M. Schrœder, imbu des principes libéraux anglais :

— C'est dégoûtant, dit-il, pour vous et surtout pour nous ! Une terre anglaise ne doit jamais être fermée !

Et devant tant de bonne grâce de part et d'autre, déjà je prends mon parti de l'aventure et m'informe sur Capetown.

J'avoue même que voyant l'isolement terrible de cette île, et me rappelant toutes les nouveautés que, durant mon voyage, j'ai apprises sur le Cap et sur la guerre, je me réjouis tout bas de ce contretemps.

Car telle est la mobilité de nos pauvres sentiments, que nous finissons par trouver aux choses imprévues plus de joie secrète que dans le résultat normal de nos projets !

. . . .

*
* *

1er mai. Soir.

Le *Gaul* vient de lever l'ancre, et lourdement halète pour partir. Il se dirige d'abord du côté du

nord-est, avant que de tourner Sainte-Hélène pour prendre la route du Sud. Enfin nous voici à quelque distance en mer et nous commençons à longer l'île.

Vertigineux et délicieux pèlerinage, émouvante contemplation où chaque seconde semble battre dans mon cœur le rappel de ma race et de son histoire!

Certes, je ne suis pas de ceux qui, pareils à mon ami d'Esparbès, marchent hypnotisés dans le halo de magie qui entoure la Légende de l'Aigle; et j'avoue même qu'en venant ici je m'apprêtais, en mon for intérieur, à taquiner, par l'évocation de sa triste fin, tous ceux qui, comme Barrès ou La Jeunesse, nous proposent pour modèle le dangereux Napoléon.

Or voici que maintenant, devant cette pierre visible et tangible qui est la réalité de ce fantôme historique : *Sainte-Hélène!* dans cet océan lointain où je suis isolé à des milliers de lieues de ma patrie; dans ce bateau où vit une autre race et retentit une autre langue, je sens confusément surgir de moi une âme nouvelle. Ah! comme toutes nos querelles fraternelles de là-bas s'évanouissent vite au vent du large et au souffle des hautes pensées!

Voici le rocher droit et inaccessible où, dit-on, un soir, des hommes qu'on n'a jamais connus se hasardèrent pour la délivrance. Furent-ils tués par une balle anglaise? Furent-ils dévorés par les requins? Le mystérieux vaisseau qui les portait s'en alla-t-il dans la nuit, effrayé par la trop réelle impossibilité de l'œuvre?... Qu'importe! Acte

splendide puisque inutile, et héroïque puisque aventureux.

Et je regarde un petit sentier, où des chèvres mêmes marcheraient à peine, qui semble dans la pierre implacable la trace d'un serpent sur un mur. Quatre bastions le gardent aux tournants, quatre forticulets de l'époque, tellement fondus avec la roche qu'on dirait, de loin, des anfractuosités. Ah! il était bien gardé, le Revenant de l'île d'Elbe; et je me demande combien d'obscurs soldats ont dû mourir pendant sept années, pour aller occuper ces postes effrayants, imaginés par la terreur!

Sept ans! Ces deux mots retentissent en moi comme le mouvement d'une horloge fabuleuse comptant les siècles. Sept ans! Sept fois douze mois! Sept fois, il vit revenir le printemps et sept fois tomber les feuilles de l'automne, et sept fois la neige sur ces roches, sans que rien fût changé du ciel et de la mer, que des nuages et des mouvements de flots!

Arcole, Marengo, l'Egypte, l'Orient, Austerlitz, l'Europe, la Russie de glace et de feu, l'Espagne farouche et ardente, Fontainebleau, la Cour somptueuse, la lutte héroïque de la fin, l'exil, le retour, Waterloo, le plus effroyable roman d'action et d'agitation humaine, sept ans, sept ans sur ce roc aride, tout cela tournoyait dans son seul souvenir!

Voici un creux dans le rocher, et l'onde y fait un bruit de remous comme à l'embouchure d'un petit fleuve.

Est-ce un torrent qui vient de l'île? Non, c'est une sorte de précipice noir et hanté d'étranges

oiseaux, où la vague monte en écume, et qui rappelle les mythologiques décors où les peintres placent la Chimère que vaincra Bellérophon.

*
* *

Maintenant, le vaisseau tourne vers le sud-est, nous avons longé toute la côte nord de Sainte-Hélène. Penché sur une carte que j'ai devant moi, les yeux aidés de la jumelle marine, et anxieusement tendus vers l'espace, je sais que Longwood va m'apparaître.

D'autres, près de moi, regardent aussi. Ces mots de : Longwood! — Napoléon! je les entends sortir de toutes les lèvres, avec des frémissements de mystère et de légende.

— Napoléon! le grand Napoléon!... me dit en s'approchant de moi le lieutenant Burn, âme charmante de soldat d'Ecosse, toujours aimable, toujours souriant.

Mais, cette fois, contre ma coutume, je lui réponds à peine, et comme en boudant. En cette minute, je le fais responsable de toute l'Angleterre.

Mais non, j'ai tort, cette aigreur est vilaine et stupide; je suis, moi aussi, un peu de la France, et la France ne doit jamais haïr.

Alors, je me rapproche du bon lieutenant, demeuré silencieux et surpris, et, très doucement, je lui dis :

— Je ne vous ai pas répondu, excusez-moi. Je suis très ému...

— Oh oui! je comprends, je comprends! dit-il, avec un sourire sympathique.

Et c'est vrai que je suis ému d'une émotion insoupçonnée. Ce Napoléon que j'ai si souvent discuté, dont l'œuvre politique m'a semblé défectueuse et que, tant de fois, je me suis efforcé de combattre, cet autoritaire, ce centralisateur, ce broyeur de peuples, ce proscripteur de poètes, voici que, tout à coup, je me prends à l'aimer d'une affection irraisonnée et irrésistible, comme on aime ces aïeux fastueux et séduisants qui nous ont ruinés, mais dont le portrait, toujours superbe, occupe au salon la place d'honneur. C'est qu'à cet instant, je sens que, chez moi seul, j'ai le droit d'en médire. Ici, il est ma famille et ma patrie, et je suis solidaire de tous ses actes, comme il l'était lui-même de toute notre histoire, depuis Clovis jusques au Comité de Salut public.

— Longwood! Longwood!

— Où ça?

— Là-bas, vous ne voyez pas? Ces arbres?

— Quoi! cette touffe sur ce roc?

— Vous ne le voyez pas bien encore, dit M. Schrœder, qui survient. D'ici, on n'entrevoit qu'une partie de Longwood. Quand nous aurons passé ce rocher, vous verrez!

Mais déjà la cloche sonne ; peu à peu les groupes s'égrènent et je reste seul sur le pont.

Ah! l'on pourra dire ce qu'on voudra, attribuer mon abstention à mon chagrin de n'avoir pas débarqué, m'accuser d'être boudeur, vexé, humilié même! Tout m'est égal. Je veux voir. Et, profitant du repas qui fait la solitude, je me précipite à la poupe, où seul, sur un banc, je regarde l'espace, sans nul obstacle devant moi.

La voici bien, maintenant, la maison immortalisée. Le rocher a été dépassé et Longwood s'étale tout entier. C'est un plateau assez large, couvert de verdure, légèrement penché vers la mer. A mesure que le vaisseau s'éloigne, les rocs du rivage s'abaissent et le plateau s'élève.

Voici, de notre côté, une touffe d'arbres, à l'extrémité est du plateau. C'est là sûrement qu'il allait s'asseoir et rêver en regardant l'horizon infini.

Minutes fabuleuses! Quel tourbillon de pensées devait monter de l'espace sans limites! Et que de fois notre histoire a dû venir battre de l'aile contre ces rocs, évoquée par son plus tragique dominateur!

Inutilement j'essaie d'éveiller en moi le sentiment du néant humain. J'ai beau me répéter le fameux vers de Lamartine :

> Il est là : sous trois pas un enfant le mesure...

ou le vers classique de Juvénal :

> *Expende Annibalem : quot libros in duce summo*
> *Invenies...*

Tout cela est faux, c'est de la littérature. Il n'y a pas de néant, et la mort ne nivelle rien. Napoléon est plus grand sur son rocher que tous les rois sur leur trône, et la cendre d'Annibal pèse davantage que toutes les pierres de Carthage dispersées.

Des larmes montent à mes yeux, des larmes que, seul maintenant, je laisse couler avec ivresse, comme si, par elles, toutes les futilités de ma jeu-

nesse s'en allaient de mon âme lavée... Non, Non! ce ne sont pas des larmes de douleur et d'humiliation. Jamais je ne me suis senti plus fier de ma race. Et de toutes les paroles de Napoléon, celle-là seule me revient qui doit arrêter toute plainte : « J'aime mieux être ici le prisonnier des rois que d'avoir pu passer en Amérique... Je ne pourrais pas me faire à ne pas occuper l'opinion du monde ! »

Admirable cri du Français véritable ! Et comme, par lui, dans ce décor et à cette heure, tandis que le soleil couchant enveloppe l'île dans un nimbe de pourpre, tout notre destin m'apparaît !

*
* *

Car nous sommes un *peuple de gloire*.

Que d'autres, lentement et silencieusement, tentent peu à peu de s'emparer des richesses du monde — vaines richesses qu'un simple cyclone de l'histoire ira mêler, peut-être, aux galions de Vigo — nous autres, au grand jour, nous marchons vers le mirage de la postérité.

Notre destinée première, c'est d'être beaux, et toutes les fois que nous ne sommes pas beaux, nous ne sommes pas la France.

Nos plus grandes conquêtes furent inutiles et somptueuses ; et nos entreprises les plus populaires étaient ces croisades, où les chevaliers allaient se battre dans les déserts, ou bien ces guerres de pure magnificence, où la brillante noblesse française parcourait les cités d'Italie pour le plaisir d'étaler au soleil la pompe des cuirasses d'or.

Le plus pratique de nos rois, Louis XI, n'est pas

aimé, et l'imagination du peuple lui préfère son fastueux vaincu, le Téméraire.

Nos héros les plus chéris sont des captifs, des martyrs ou des victimes, qui, ayant vécu dans l'orage, ont gagné des morts tragiques ou douloureuses : c'est Vercingétorix, c'est Roland, c'est Renaud, c'est Saint-Louis, c'est Du Guesclin, c'est Jeanne d'Arc, c'est Bayard, c'est Gaston de Foix, c'est Turenne, c'est La Tour d'Auvergne, c'est la Gironde, c'est Danton, c'est Desmoulins, c'est Robespierre, c'est Hoche, c'est Marceau, c'est Lasalle, c'est Ney, c'est Murat, c'est Barbès, c'est Margueritte, et c'est enfin ce récent Villebois-Mareuil que ses adversaires eux-mêmes acclament comme un pur chevalier.

Nos poètes apparaissent aux foules dans des attitudes de douleur glorieuse, plutôt qu'en lauréats chargés d'honneurs : Villon menacé de la corde, Charles d'Orléans en exil, Corneille chez le savetier, Racine dans la retraite, Fénelon en disgrâce, Rousseau errant et révolté, Chénier sur l'échafaud, Chateaubriand proscrit, Victor Hugo dans son île, Baudelaire mourant de folie, Lamartine, ruiné, gravissant son calvaire de misère, et le bon Verlaine sur son lit d'hôpital.

Nos siècles les plus illustres sont faits de tourmente et de déchirements : les Albigeois, la guerre de Cent-Ans, la Ligue, Richelieu, Louis XIV, la Révolution et l'Empire. Et, somme toute, nous n'avons rien gagné dans nos batailles, et, depuis la Gaule, nous ne nous sommes pas agrandis.

Mais Charlemagne nous a rapporté la *Chanson de Roland ;* Montfort, le *Poème des Albigeois ;* les

Croisades nous ont amené l'Orient ; les guerres d'Italie nous ont valu la Renaissance, et Rabelais, et tout le XVIe siècle ; les querelles franco-espagnoles ont fait surgir le *Cid ;* Louis XIV a suscité *Iphigénie* et *Bérénice ;* les tourmentes de l'Empire et de la Révolution ont abouti à la floraison de 1830.

Et telle est l'inutilité pratique de nos victoires et l'héroïque beauté de nos défaites, qu'on ne sait, à tout prendre, de quoi le plus s'enorgueillir entre Castillon et Poitiers, Marignan et Pavie, Austerlitz et Waterloo, Magenta et Reichshoffen.

Voilà pourquoi le rocher de Sainte-Hélène est, à coup sûr, le point culminant de notre histoire, où l'âme de la France s'élargit et s'illumine de tout l'isolement de la mer et de toute la clarté du ciel. Il est la récompense méritée de celui qui, plus que tout autre, a agi pour agir, poussé par son rêve intérieur. Hormis le Calvaire, centre du monde, Sainte-Hélène est, depuis le rocher de Prométhée, l'endroit qui rayonne de plus vaste gloire, et, durant les siècles et les siècles, viendront y battre les passions de la planète en mouvement.

Ah ! certes, non, je ne t'en veux pas, Angleterre ! Tu fus la servante du destin, et, pour ma France, je t'en remercie. Merci, Wellington, merci, vous, comte de Liverpool, merci, vous, ministre Canning, et toi-même, ô pauvre Hudson Lowe ! car, avec des éducations et des sentiments dissemblables, vous avez été la personnification de votre race, comme Il était celle de la nôtre ; et vous avez fait resplendir jusqu'à l'éblouissement cette double mission à jamais parallèle de nos deux peuples, qui

est d'enfanter perpétuellement, l'un des réalisateurs imperturbables, et l'autre de magnifiques agitateurs !

*
* *

... Cependant, peu à peu, des rumeurs montent autour de moi. Les passagers retournent sur le pont. Sans regarder personne, sans prendre garde aux gens des troisièmes, ahuris de me voir là, tout seul, je retourne au pont des premières, où les officiers fument en buvant.

Dès qu'il me voit venir, le lieutenant Burn s'avance vers moi, me porte un verre de *whisky and soda,* et très doucement, croyant sans doute que je souffre, en brave cœur qu'il est, lève son propre verre et me dit :

— A la bell' France !

— Oui, lui dis-je, en le remerciant des yeux, à la *Belle France !*

Et je ne sais pas s'il a vu flamboyer toute l'ivresse de mon regard, car jamais je n'ai mieux compris qu'à cette minute l'épithète dont les étrangers loyaux ont pris coutume d'accompagner le nom de mon pays; et jamais non plus, comme depuis cette heure inoubliable, je n'ai senti pareille joie profonde à être né où je suis né.

V

CAPETOWN

Cap de Bonne-Espérance, mai 1900.

Je m'imaginais, comme tout le monde, que l'Afrique du Sud, cette terre mystérieuse et tragique, vers qui se tournent à cette heure toutes les attentions de l'Europe et du Nouveau-Monde, était quelque chose d'analogue à l'Amérique du Nord, par exemple, une terre active, ardente, pleine de vie, et toute bourdonnante de cités laborieuses et prospères.

Et j'avoue qu'en arrivant dans la rade du Cap, véritable forêt de mâts, cette impression a été si forte que je me sentais, pauvre Européen du continent, un petit être isolé et chétif, honteux de se montrer, avec ses traditions et ses coutumes, au milieu de cette force toute neuve qui se levait au fond d'un hémisphère inconnu.

Eh bien ! non. Ce n'est pas encore pour notre génération que ce pays va rivaliser avec l'Amérique et l'Europe.

L'abondance des vaisseaux et le fouillis des mâts sont dus uniquement à la guerre sud-africaine qui a déplacé tous les transports de l'Angleterre.

Imaginez une ville immense, comme étendue, avec des maisons aux toits bas, la plupart en bois, des rues tirées au cordeau et formant des quadrilatères, et, dans ces rues, pas un monument, pas une maison un tantinet élégante; rien que des bâtisses éphémères ou massives : des banques, des magasins, des bars, une gare, des casernes, et parfois, une église anglicane, sèche et laide comme une évangéliste de l'armée du Salut.

En arrivant sur le quai du port, le premier jour, je fus frappé de ne voir presque aucune figure d'Européen; cochers de cabs, portefaix, rouleurs de chariots, ramasseurs de cigares, pisteurs d'hôtels et de *boardinghouses,* tous ces êtres charmants étaient uniquement fournis par nos frères cafres, hottentots, matabélés, basutos ou zoulous.

Ces derniers ont même une spécialité très pittoresque et que je demande à photographier au passage.

Dès que je fus arrivé à l'hôtel et que je voulus faire un tour en ville, je demandai un cab au concierge.

— Préférez-vous pas un Zoulou ? me dit-il.

— Un Zoulou ?

— Oui, pour vous porter. C'est plus doux.

Et sans attendre ma réponse, le concierge donna un coup de sifflet. Alors je vis apparaître un monstre fabuleux et mythologique, que je croirais avoir contemplé en rêve, si, depuis, je ne le revoyais tous les jours, tiré à de nombreux exemplaires.

Coiffé de deux cornes gigantesques autour desquelles frémissaient au vent des plumes d'autruche,

il avait sur l'épaule de grandes ailes blanches, un simulacre de peau de lion sur les reins, autour des jambes des lanières en peau de serpent, et ses chevilles étaient ornées de long poil fauve. Tout le reste, d'un noir d'ébène, laissait vaguement soupçonner un être humain. A côté de lui, le Nelusko de l'*Africaine*, même représenté sur les scènes les plus fastueuses, paraîtrait au boulevardier tout au plus un peu attardé dans ses modes.

Ce frère noir, en arrivant vers moi, fit quelque chose qui devait être un sourire, car ses yeux brillèrent, ses dents éclatèrent de blancheur, et il me dit :

— Two shillings !

Je montai dans une espèce de voiture basse, très douce, en effet, aux roues très hautes, et elle partit au galop du nègre. Ainsi, l'un portant l'autre, le noir et le blanc traversèrent la ville. Mais, l'avouerai-je ? le blanc gardait encore les sentimentalités de l'Europe. Il avait honte de traverser des rues pendant qu'à le traîner, suait son pauvre frère différemment colorié. Et il donna l'ordre de rentrer à l'hôtel.

Cet hôtel Mount-Nelson, où je vous conduis maintenant, est, à l'heure présente — excepté peut-être le camp de lord Roberts et le laager du président Krüger — l'endroit le plus intéressant de la planète. En tout cas, c'est le plus curieux, le plus vivant, le plus mouvementé, le plus riche de sentiments et de passions divers, s'enchevêtrant avec élégance à travers tous les espoirs, toutes les joies et tous les deuils de notre pauvre humanité.

Imaginez l'Hôtel Ritz ou le Grand-Hôtel, ou le



Palace des Champs-Elysées, ou encore la terrasse de Monte-Carlo, s'élevant au-dessus d'un village nègre, et vous aurez quelque idée de Mount-Nelson-Hôtel, à l'extrémité de Capetown. Seulement, ici, rien de la paresse amollie des grands halls d'Europe. Cette élégance est parfumée d'héroïsme : sous les toilettes claires, les uniformes dorés et les fracs irréprochables, frémissent secrètement et sans en rien laisser paraître, des fièvres d'attente, des craintes de deuil, des désirs de victoire.

Toute l'Angleterre est représentée à l'hôtel Mount-Nelson, l'unique grand hôtel de la ville, et on y voit passer tous les noms illustres du Royaume-Uni. Entre le camp de Roberts et Mount-Nelson, c'est un va-et-vient ininterrompu. Parfois, au milieu d'un groupe fleuri qui boit du thé, un homme passe, botté, éperonné, casqué, ceint de fer et de cuir, qui serre des mains et part : d'autres descendent de cheval, couverts de poussière.

La plupart des nobles dames anglaises ont suivi leurs maris. Elles sont venues palpiter de plus près aux frissons de la guerre, et presque toutes soignent les malades. Leurs clairs costumes, le soir, donnent un charme incomparable à cette sorte de camp de luxe, où l'on ne devinerait pas une guerre voisine, sans parfois les rapides bruits de bottes sur les parquets cirés chaque jour.

L'hôtel, éloigné de la ville par une longue avenue, a des jardins somptueux où poussent des palmiers ; et dans l'après-midi, tandis que les groupes bavardent au soleil, au pied des montagnes de la Table, violettes comme les monts de Provence, tandis qu'un orchestre allemand joue du Wagner

ou du Saint-Saëns, on se croirait en vue des Iles d'Or, en quelque fête de concorde.

Et c'est vraiment un spectacle unique au monde que cette élégance raffinée à côté de cette froide barbarie.

Voilà pourquoi, avant que d'aborder la question même de la guerre sud-africaine, il est nécessaire que vous viviez avec moi dans ces milieux surprenants. Je veux vous faire accomplir mon propre voyage. Nous irons ensemble partout où la vie crie ou souffre. Nous irons dans les hôpitaux; nous irons dans le camp des prisonniers boers; nous irons écouter la musique dans le hall de Mount-Nelson-Hôtel; nous irons, ensuite, visiter les bouges; nous irons dîner avec des officiers qui reviennent de Mafeking ou de Kroonstadt; nous irons voir les fermes hollandaises; nous irons assister aux manifestations de la plèbe, à côté même du gouverneur sir Alfred Milner; nous irons partout ensemble, enfin, où m'a conduit et me conduira mon âme amoureuse de la vie; et quand, par des tableaux vivants, des mots typiques, des scènes imprévues, des anecdotes et des confidences, je vous aurai en quelque sorte enveloppés de l'atmosphère où je vis, alors nous fouillerons les cerveaux et les cœurs, nous ferons se heurter les passions contraires, et nous verrons apparaître la vérité si mal connue encore, car elle finit par se livrer tout entière à qui sait la prendre et la violer au besoin. Et quelque rudes que soient ses premières caresses, il ne faut jamais en avoir peur !

VI

QUELQUES TYPES DE SOLDATS BRITANNIQUES

Cap de Bonne-Espérance, mai 1900.

Mistral me disait un jour :

— C'est très sérieux, ce que vous avez à me confier ?

— Très sérieux.

— Alors, attendez ! Nous en parlerons à table !

Science du cœur humain, dans ces quelques mots, et combien conforme à l'esprit de notre race classique. C'est à table, en effet, dans l'intimité croissante des cerveaux réchauffés par le sang qui monte, c'est à table où les vins pétillent que la langue se délie et que l'âme se livre d'elle-même. Toutes les grandes choses furent dites et annoncées dans la familiarité des repas. Les plus divines paroles de la Grèce ont été proférées dans un *Banquet*, et les symboles immortels de la religion d'amour furent précisés autour de la *Cène*.

Vous ne saurez rien de l'esprit d'un homme tant que vous n'aurez pas mangé avec lui ; vous ne connaîtrez rien de la pensée d'un peuple si vous ne l'avez pas observé dans l'épanouissement des festins.

C'est pourquoi, dans Mount-Nelson-Hôtel, où passe et repasse tout le va-et-vient de l'armée, je fais de l'immense salle à manger, pleine de petites tables, le champ quotidien de mes observations.

J'ai, du reste, une chance merveilleuse.

Le troisième soir de mon arrivée, je suis assis, tout seul, à ma table solitaire, un peu triste de l'isolement où je me trouve, regardant évoluer les hommes et les femmes et réduit à fouiller, sans y rien comprendre encore, les visages fermés de mes voisins.

Tout à coup, devant moi, un jeune homme mince et brun s'assoit, me saluant de la tête, et, dans un français correct, hésitant à peine, me dit :

— Vous permettez, monsieur, que je me place à votre table ?

— Mais monsieur, ce m'est un plaisir... et, d'ailleurs, la table est à vous.

— Vous vous plaisez à Capetown ?

— J'arrive à peine. Et je ne connais personne.

— Oh ! ce sera vite fait. Je sais déjà pourquoi vous venez, et vous ne trouverez ici que d'aimables compagnons.

Et, ce disant, mon voisin se présente. C'est lord Basil Blackwood, un des fils de lord Dufferin.

— Le nom de lord Dufferin est resté bien populaire en France, et ce m'est un heureux auspice que de vous rencontrer le premier.

— Tenez, me répond aussitôt mon aimable voisin, voici quelqu'un qui sera heureux de vous connaître.

Et retenant au passage un jeune homme à

binocles, à tête rasée, à front haut, à regards vifs, sorte de Girardin jeune, il dit, nous présentant :

— M. Amery, du *Times* ; M. Carrère, du *Matin*.

Salutations, compliments réciproques. Le repas commence. Pourtant la table est de quatre et une place reste vacante.

— Voici encore qui sera votre ami, dit lord Basil Blackwood.

Et, appelant un grand beau garçon, en khaki, moustache frisée et cheveux noirs, il annonce :

— Le capitaine Stevens, un de vos demi-compatriotes.

— En effet, monsieur, dit le nouveau venu en pur français, ma femme est de Boulogne où mon beau-père est maire de la ville, et mon beau-frère est officier à Epinal.

Et nous voici tout à coup, dans cette grande salle où tout à l'heure j'étais perdu, une tablée de quatre jeunes hommes parlant français comme en un restaurant des Champs-Elysées.

Et je remarque alors, une fois de plus, quel immense fossé existe, en Angleterre, entre les classes bien élevées et les autres. On dirait qu'ils sont d'une race différente, et que, dans ce pays où les séparations de castes sont si marquées, l'aristocratie garde jalousement pour elle la courtoisie, laissant au reste de la nation, pour la délimiter aux yeux du monde, cette lourdeur inconsciente qui fait l'étonnement des étrangers.

Peut-être aussi y a-t-il, dans le fond de tout Anglais insulaire, une insurmontable timidité que seule dissipe lentement une culture universelle, et qui subsiste même chez les gens bien nés.

Je le croirais à considérer les uns après les autres les officiers qui défilent près de moi.

Quand ils ne me connaissent pas, ils prennent des allures raides, désagréables même, qui les feraient haïr.

Que, par hasard, on me présente, et, après le premier compliment, les voilà souriants, empressés, heureux, désormais tout autres.

Il semble qu'avant de vous connaître, ils craignent de trouver en vous un ennemi ; et leur morgue apparente n'est qu'un masque.

Le Français, au contraire, élevé avec l'idée de plaire, s'en va vers l'inconnu le sourire aux lèvres, et son amabilité légendaire provient surtout de son esprit hardi.

C'est, sans doute, à ces qualités héréditaires de ma race, et à cette particularité du caractère britannique, que je dois, en deux ou trois jours, sous les auspices de mes trois premiers amis, de connaître familièrement les plus distingués officiers de l'Afrique Australe et de bavarder avec eux dans l'intimité des repas.

Je n'ai pas encore entendu un seul d'entre eux me dire du mal des Boers. Ils respectent leurs adversaires, ils les estiment.

Comme ils sont différents, pour la plupart, du type populaire de l'Anglais triste et raide que se plaisent à perpétuer les vaudevillistes et les dessinateurs !

Voici par exemple le colonel Richardson, un des plus intelligents officiers de l'armée anglaise, organisateur admirable, paraît-il, et sachant, à un homme et un cheval près, tout ce qu'il y a dans

l'Afrique. Le soir, de smoking vêtu, c'est le plus aimable des convives. M'en a-t-il conté, des histoires humouristiques, d'une gaieté parfois acerbe, souvent irrésistible, et que je vous dirai dans les loisirs de ma route !

Cet autre, élégant, jeune, est le colonel Townshend, qui va rejoindre Bloemfontein, dont il est nommé sous-gouverneur. Il a été dans l'Inde, en Egypte, au Canada. Il vient d'épouser une Française, Mlle Cahen d'Anvers. Le colonel parle français avec un zézaiement très joli, et me raconte aussi de bien bonnes histoires. C'est un lettré et un érudit ; il a lu tout ce qui concerne l'histoire de Napoléon, et il me colle sur une date de bataille. Je lui revaudrai ça !

Voici un charmant jeune homme, à monocle ; trente-trois ans à peine. C'est le lieutenant-colonel Girouard, un Canadien français, le maître des chemins de fer en Afrique australe, comme il le fut en Egypte sous Kitchener. Il me dit :

— Mais je suis plus Français que vous, je suis du Canada.

— Je m'incline avec plaisir, mon cher colonel !

Que le monde est petit, cependant! Dans cet hôtel perdu au sud de l'Afrique, il se trouve que presque tous, venus des confins divers du globe, nous avons des relations communes.

Ainsi, M. Hilliard, un riche gentleman attaché à la *Yeomanry*, est propriétaire en Touraine, et quand je le présente à M. Raffray, consul général de France, ils découvrent qu'ils sont voisins !

Cet autre, fin, mince, tête de Boulanger jeune, c'est le capitaine Marescaux ; il est cousin du comte

de Dion et me rappelle une soirée où nous nous sommes rencontrés à Paris.

Le capitaine Fergusson, tout jeune, moustache en crocs, a pour mère une Lavalette ; et je lui révèle en partie la généalogie de sa famille, qu'il a oubliée.

Mais voici un type sur lequel aujourd'hui je veux m'arrêter. C'est le colonel Long, un homme dont vous avez certainement entendu parler. C'est lui qui commandait l'artillerie à Colenso. Il paraît qu'à cette bataille il fut magnifique. Il avait reçu l'ordre de s'avancer ; il le fit, et quand les balles pleuvaient, il resta presque seul, au milieu de ses batteries. Il reçut un obus qui atteignit, en éclatant, ses bras, ses côtes et son foie. Comme on le crut bien et dûment défunt, les généraux rejetèrent sur lui les causes de la défaite. Mais, par miracle le défunt récalcitra bel et bien, et maintenant, il est debout comme vous et moi, mange ferme, boit sec, et fleurette à l'hôtel, avec une grâce charmante. Comme il fut accusé, pseudo-mort, il faut bien que l'accusation persiste, lui vivant. Mais il attend le conseil de guerre avec la même impassibilité qu'il attendait les balles.

Et j'apprends un détail bien imprévu : le colonel Long avait une maladie de foie : l'obus l'a guéri complètement, et maintenant son appétit fait l'admiration des belles Anglaises et la terreur du maître d'hôtel.

Je livre le procédé pour rien à tous les pauvres hépatiques. Il n'y a rien de tel, pour renaître à la vie, que de s'exposer à la mort.

— A ce propos, me dit le colonel Richardson, il faut que je vous en conte une bien étrange :

Le capitaine X... était à Spion-Kopje. Le soleil, la chaleur, l'ardeur de la lutte et, peut-être aussi la douleur de la défaite, avaient tellement tapé sur son cerveau, qu'il devint complètement fou. On l'emporta au Cap, d'où, avec bien des soins, il fut amené sur un transport en partance pour Londres. Deux soldats le surveillaient continuellement. Le pauvre capitaine errait nuit et jour sur le pont, les yeux fixes, toujours suivi de deux hommes. Un soir, — était-ce qu'il faisait nuit ou que la surveillance était distraite? — il gravit les escaliers donnant sur la cabine du capitaine, et heurta violemment sa tête contre un barreau de fer. On accourut, les soldats inquiets le relevèrent. Le capitaine revint à lui après un moment. Alors, ahuri, il ouvrit de grands yeux, regarda tout alentour en cherchant ses compagnons d'armes :

« — Mais où suis-je? dit-il. Est-ce qu'on m'a fait prisonnier?... »

On voulut le lier : peine inutile, il se releva tout seul et se mit à pleurer à chaudes larmes. Il était guéri.

— Comme c'est curieux, la guerre! me dit le major Baily, qui écoute cette histoire.

Que je vous présente le major Baily pour finir. Il en vaut la peine. Haut de six pieds, fortes moustaches, un peu rouge, il arrive de Mafeking, où il a été enfermé huit mois. Il est, outre son grade, rédacteur à la *Morning Post*. Il me raconte les souvenirs du siège avec une bonhomie mêlée de rudesse :

— Ah ! vous autres Français, quels gens aimables ! Figurez-vous, me dit-il, que parmi les assié-

geants il y avait deux de vos compatriotes, M. de Frémont et M. Castanié. Que diable allaient-ils faire là ? Moi, je me suis battu pour l'Angleterre, mais quelle idée d'aller se battre pour les autres ?... Enfin !... Toujours est-il qu'ils étaient là. Vous savez, j'aurais bien voulu les tuer, et nous nous sommes battus tout le matin. Mais quand on a cessé de se battre, du moment que je n'avais pas pu les tuer, je suis allé à eux, n'est-ce pas ?

— Très bien !

— Et alors, comme ils n'avaient pas de whisky, je leur en ai donné, et ils m'ont donné du très bon tabac. Puisqu'on ne s'était pas tué, dites ?

— Naturellement.

— Ils sont très aimables ! J'ai demandé s'ils avaient besoin de quelque chose, car je voyais bien qu'ils n'avaient plus d'argent. Ils ont refusé : ils sont fiers. Pourquoi ? puisque j'en avais. Frémont m'a demandé seulement d'envoyer des timbres-poste à sa fiancée. Je l'ai fait.

— C'est très gentil.

— Ah ! j'aurais bien voulu les tuer, tout de même, le matin !... Mais j'ai fait autre chose ; dites-moi si j'ai bien fait. J'ai vu qu'ils n'avaient pas d'argent ! alors, j'ai demandé l'adresse de leur famille, et je viens d'envoyer une dépêche, sans rien leur dire. Ai-je eu raison ?

— Bravo !

— Puisque je ne les ai pas tués, pas vrai ?...

Et le major Baily lève son verre vers le mien.

Et, vraiment, c'est du plus profond de mon cœur que je lui dis :

— A la vôtre !

VII

LES PRISONNIERS BOERS

Cap de Bonne-Espérance, mai 1900.

Il est près de cinq heures. Dans le hall de Mount-Nelson-Hôtel, tout en lisant la dernière édition du *Cape Times* et du *Cape Argus*, je regarde évoluer les belles dames qui prennent le thé, et je m'amuse à comparer leurs gestes à ceux de nos Françaises.

Soudain, une voix, qui m'est déjà connue, dit, à la porte du perron :

— Monsieur Carrère n'est pas là ?

L'hôtel Mount-Nelson est tenu par des Suisses, et tous les garçons y parlent français.

— Je vais l'appeler, mylord, dit le concierge.

Mais, déjà, je suis à la porte et salue lord Basil Blackwood, qui, sur un dog-car attelé d'un joli cheval, m'invite à monter.

— Je vais faire une promenade autour du camp boer. J'ai pensé que cela vous intéresserait de venir avec moi.

Nous traversons la ville et, chemin faisant, nous parlons de tout un peu.

J'aime beaucoup lord Basil Blackwood, et je voudrais le montrer tel qu'il est, dans ces notes de

voyage, car je vois en lui l'image parfaite de l'Anglais bien élevé. Et il faut que la France connaisse tout ce que l'Angleterre a de bon, comme elle doit connaître tout ce que nos voisins ont de dangereux.

Lord Basil Blackwood est l'exemple frappant de ce que peut produire la forte éducation britannique, lorsqu'elle est embellie par la culture classique et française et ennoblie par le sentiment d'une haute responsabilité de race. Au surplus, ceux qui ont connu à Paris son père, lord Dufferin, ne me démentiront pas.

Lord Blackwood est à la fois très élégant et très simple, enjoué et sérieux, patriote fervent et esprit ouvert à toutes les idées.

Tandis que le cheval, à trot menu, traverse les rues, où les nègres et les coloniaux grouillants se dérangent à peine, c'est doucement et sans brusquerie qu'il pousse le *hop!* inévitable.

Et tout en guidant sa bête, il me parle de la France, dont il connaît bien l'esprit et les qualités. Il a rencontré plusieurs fois le président Félix Faure.

— Quel homme aimable c'était, me dit-il, et avenant, et charmeur ; quel type heureux de Français ! Et voilà ce que produit, chez vous, la politesse nationale : des hommes, venus, somme toute, de la classe moyenne, et aussi élégants, aussi grands seigneurs que des fils de rois !

Puis nous parlons de M. Paul Deschanel, très connu à Londres, de M. Loubet, que moi-même j'ai rencontré, jadis, dans un déjeuner à Grignan, chez M. Chapon, directeur de la *Gironde* :

— N'est-ce pas, me dit lord Blackwood, que c'est un excellent homme, un homme charmant et cultivé ? Serait-il, sans cela, président des Français? C'est un petit défaut que vous avez... vous permettez ?...

— Faites donc, je vous prie !

— Un petit défaut, que d'attaquer vos propres chefs d'État. En France, on sait que toutes ces polémiques sont de pures plaisanteries ! mais, à l'étranger, cela fait un effet déplaisant. Nous autres, Anglais, nous n'attaquerions jamais un de nos souverains, même quand il n'aurait pas les mérites de notre vénérée reine.

Cependant, nous avons dépassé les dernières maisons de la ville. Voici la porte du camp. Un soldat nous arrête. Lord Blackwood se penche, dit quelques mots, et le soldat nous laisse aller en faisant le salut militaire.

— Voici le camp des pauvres prisonniers boers, me dit lord Blackwood. Je ne puis entrer, à cause de ma situation personnelle, mais nous allons en faire lentement le tour, et vous regarderez bien. Une autre fois, on vous le fera visiter.

Je regarde le camp des prisonniers avec une attention émue. Il est enclavé dans le vaste camp des soldats anglais, sur l'emplacement du vélodrome de Capetown. Il est tout proche du port, et, du haut des tribunes où allait jadis le public des courses vélocipédiques, les Boers, entassés, contemplent la mer, les jetées, la ville qui grouille à leurs pieds. Pauvres paysans, nés là-bas sur des terres presque désertes, que doivent-ils penser en leurs cervelles frustes, devant ces mâts fourmil-

lants, que ce soir le soleil dore, et cette mer infinie, porte ouverte sur des horizons mystérieux? Ils ont de bonnes et larges faces barbues; des yeux clairs et doux, grands ouverts, et ceux qui viennent aux barrières, nous regardent sans haine, sans envie. Il y en a qui, par leurs gestes, nous révèlent qu'ils parlent, en connaisseurs, du cheval de lord Blackwood, d'allure nerveuse et fine.

— Les pauvres gens!... ne puis-je m'empêcher de dire.

— Et les braves gens! ajoute lord Blackwood.

Et comme j'ai un éclair de surprise dans les yeux :

— Oui, dit le jeune lord, je les aime et les admire beaucoup. Quelle que soit la cause de la guerre, ce qui n'est pas de ma compétence, je ne les regarde plus que comme des combattants, et ce sont des héros, vraiment. Leur résistance opiniâtre, dans leurs petites républiques, contre notre grand peuple, n'est-ce pas que c'est beau? Et je sais qu'ils ont été très braves.

Je ne puis me garder d'une émotion profonde en entendant ces paroles, et en me rappelant qu'un des frères de lord Blackwood, lord Ava, a été tué, au début, sur un champ de bataille. Mais c'est là un des côtés les plus frappants de l'âme anglaise : quelque perte qu'ils aient pu faire, ils continuent à vivre, sourire et se mêler au monde, sans jamais parler de leurs deuils.

Au fil de notre causerie, nous en arrivons à rappeler les reproches réciproques des deux armées, les balles *dumdum*, les balles fendues, les quelques atrocités inévitables de la guerre.

— Il est malheureusement trop vrai qu'en certaines circonstances, dit lord Blackwood, les Boers se sont servis d'armes prohibées et ont commis des cruautés inutiles...

Puis, après un moment :

— Nos soldats aussi, d'ailleurs, je l'avoue ; nos coloniaux surtout. Les hommes, hélas ! sont des hommes. Seulement, nos officiers les punissaient dès qu'ils les voyaient.

Alors j'insinue :

— Vous savez comme moi que la guerre est la guerre ; et il ne faut pas demander à des gens du peuple, armés de fusils, les manières de nos gentilshommes respectifs à Fontenoy. Vos officiers, aidés par la discipline, pouvaient peut-être arrêter vos hommes. Les Boers, eux, sont une armée libre, et la méthode de combat n'y doit pas être de tous points réglée.

— C'est vrai, fait lord Blackwood ; d'ailleurs, ces faits isolés n'enlèvent rien au courage général...

— ...Des deux armées !

Cependant, vers Green-Point, le grand couchant d'automne, irradiant la pourpre et l'or, descend dans la mer qui s'embrase. Oh ! spectacle éternel de la beauté des choses, toujours le même, malgré les troubles de notre pauvre humanité !

Et, quand nous revenons, les Boers, massés au sommet des tribunes du vélodrome, regardent de leurs yeux doux, de leurs yeux larges, pareils à ceux des troupeaux de leurs plaines, ces grands sillons de la mer mouvante qui tremblent là-bas autour du soleil !

VIII

UNE FÊTE CHEZ SIR ALFRED MILNER

Le Cap, mai 1900.

Ce matin donc, comme toute la ville est en rumeur, pour la fête de Mafeking délivrée, vers neuf heures et demie, je m'entends appeler au téléphone, et M. O'Walrond, secrétaire de sir Alfred Milner, me dit :

— Voulez-vous venir dans les jardins du Government-House ? Une délégation de trois mille ouvriers va saluer Son Excellence. Il m'a chargé lui-même de vous inviter. Vous assisterez à tout le spectacle du haut de son propre balcon, et vous aurez, ensuite, quelques moments pour causer avec lui.

— Parfait ! à quelle heure ?

— Tout de suite ; on vient à dix heures.

— Merci. Je saute dans un cab.

La ville, entière, est dans une rumeur extravagante. Quand mon fiacre, branli-branlant, débouche en pleine place publique, je me demande avec terreur comment ce cheval et cette épave de voiture vont résister à cette houle humaine !

Cependant, après bien des tempêtes, mon

pauvre cab aborde à Government-House. Quel monde devant la porte! Femmes multicolores, nègres de blanc vêtus, coloniaux endimanchés, Hollandais aux longues barbes, toute une foule étrange et barbare regarde passer les voitures et descendre les gens connus. Il y a du monde devant, il y en a derrière, il y en a à toutes les fenêtres, sur les arbres et sur les toits. On raconte que les trois mille employés des chemins de fer vont arriver à bicyclette; et les book-makers, gens pratiques, organisent déjà des paris.

A la porte, consigne sévère. Il faut montrer carte blanche.

— Soyez le bienvenu, dit M. O'Walrond, qui s'avance vers moi avec sa politesse habituelle, je vais vous conduire au balcon.

Par la même fournée pénètrent des dames, des officiers, des gentlemen.

Nous traversons des salons ornés de fleurs, où de merveilleux portraits signés Largillière, Fragonard, Reynolds, m'arrêteraient longtemps, si la vie vivante ne m'attirait plus encore.

Au balcon, je retrouve des figures de connaissance: M. Vaughan, le major Duquesne, le major Bagot, et toutes les dames de Mount-Nelson-Hôtel; puis de nouvelles, que je ne connais pas : la duchesse de Teck, lady Edward Cecil, belle-fille de lord Salisbury, très élégante et très simple, vêtue de noir, et mistresse Hanbury Williams, femme du colonel chef de la maison militaire, qui fait, avec une grâce toute parisienne les honneurs du palais gouvernemental.

... Mais, tout à coup, une formidable clameur

éclate. Des chapeaux se lèvent. Sir Alfred Milner vient de sortir et s'avance vers le peuple.

*
* *

De toutes parts le jardin est envahi. Devant nous sont les employés des chemins de fer. Ils lèvent des pancartes de couleurs diverses. Sur l'une est écrit *God save the Queen;* sur une autre *Rule Britannia;* sur une autre *For the British Empire;* et devant nous, tout à fait, un homme dresse une sorte de vaste diplôme encadré, où il y a des vers, le portrait d'Alfred Milner, des ornements calligraphiques, et, bien visible, *Palmam qui meruit ferat.*

« Hip ! hip ! hip ! hurrah ! » clame la foule.

Un homme gravit deux échelons et vient prononcer un discours.

Je regarde cet homme et ceux qui le suivent. Têtes taillées à coups de hache, moustaches drues, yeux sévères, faces rouges, cheveux blonds, tous ces hommes ne sourient pas. Les voici qui triomphent et chantent leur conquête, et je ne vois pas en eux ces resplendissements d'enthousiasme que si souvent j'ai regardé flamboyer dans les yeux des populations françaises, au moindre soulèvement. L'homme qui parle, et que j'entends mal, martèle ses mots et les hache de gestes secs comme des coups. On dirait qu'il réglemente un massacre. Détail amusant : pendant qu'il parle, une fanfare entonne : *Rule Britannia.* Le chant fini, l'homme reprend son discours exactement où il l'avait laissé.

Un autre discours, un autre encore, mêmes gestes; puis des vers. Et enfin sir Alfred Milner, gouverneur de la colonie du Cap, prend la parole.

J'observe anxieusement cet homme d'Etat, dont le rôle est capital dans cette guerre, et dont j'aurai souvent l'occasion de parler. Je suis à quelques mètres derrière lui, à côté de lady Edward Cecil et de M. Vaughan. Je vois sir Alfred Milner de profil, et rien ne m'échappe de ses gestes.

C'est un homme de taille élevée, dans la quarantaine, robuste et sec. Le dos un tantinet voûté, comme d'un écrivain penché souvent sur les bureaux. La tête est régulière, au nez droit, aux yeux enfoncés; le front large, à peine dégarni, bombé aux tempes, ridé par l'effort ; la moustache courte et tombante, à l'anglaise, et des favoris en virgule jusque sous les oreilles. La bouche crispée a dans le coin un rictus sarcastique. Le menton est volontaire, le cou puissant.

Sa voix forte couvre la foule et retentit au loin. Sir Alfred Milner est un orateur véritable.

Entendons-nous bien, Français, quand nous parlons d'un orateur britannique. N'y cherchez pas les qualités que nous avons coutume d'applaudir. Il en a d'autres qui ne nous sont pas familières. Ce n'est ni Gambetta, ni Jaurès, magnifiques dompteurs de foules; ni le comte de Mun, somptueux champion d'idées chrétiennes; ni Clemenceau rapide remueur de paradoxes, ces piments de la vérité; ni Paul Deschanel, impeccable évocateur d'idées générales ; ni le grand Mistral, porteur des rameaux d'olivier. Tous ces

orateurs de la France, quelles que soient leurs différences d'esprit et d'opinion, ont les vertus et les défauts qui font la marque de la race, et tous, par leur éloquence, manifestent cette fatalité de notre génie, qui est l'agitation vers l'Idéal.

Sir Alfred Milner n'agite rien, il précise. Il n'annonce pas, il constate. Il ne prédit pas, il organise. Dans son discours qui dure vingt et une minutes, et qu'il prononce à voix claire, sans une hésitation, avec une fermeté d'accent extraordinaire, pas un cri de passion, si ce n'est la joie contenue du triomphe. Il rappelle la tyrannie que ces pauvres Anglais durent subir des Hollandais cruels; il évoque Majuba, il parle de la magnanimité inutile de Gladstone, il redit les griefs des Uitlanders. Puis il montre l'empire anglais envahi par les Transvaaliens et l'Angleterre accourant pour défendre son territoire. Il secoue un instant, pour électriser les auditeurs, le souvenir des premières défaites. Mais voici venir lord Roberts, et la victoire vole vers l'Afrique du Sud. Maintenant, gloire soit au héros de Mafeking, dont il faut vanter le courage si précieux à l'empire. Il montre la fin prochaine de la guerre et le triomphe définitif de la reine. Et dans une péroraison claire et serrée, il organise les colonies nouvelles, soumet les rebelles, réduit au silence les ennemis et assure le bien-être des colons anglais.

Tout cela est dit sur un ton altier, en phrases solides. Le geste est rare. L'orateur a la main droite contre son corps, et la gauche, par intervalles, fait un geste coupant, comme un ordre. La

voix s'échauffe jusqu'à la fin, le regard est rassuré, la tête haute. C'est de l'éloquence.

Pourtant, quand c'est fini et qu'on crie par trois fois « Hip! Hip! Hip! » j'attends encore autre chose. Eh quoi! Rien? Pas d'idées synthétiques? Pas de visions de lointain avenir?... Non, c'est fini : Et je pense en moi-même que, dans nos villages, nous ne pouvons pas inaugurer une pompe, sans parler de principes éternels et sans invoquer la République universelle.

*
* *

Le succès de sir Alfred Milner est très grand. La foule crie, tempête, brandit les chapeaux, et l'on entonne le *Gode save the Queen*. Le chant est enlevé dans un ensemble, à l'unisson, vraiment splendide.

Cependant, sir Alfred Milner m'ayant aperçu, sur l'indication de M. O'Walrond, vient vers moi. M. O'Walrond me présente, et, tout de suite :

— Etes-vous content de votre séjour?

— Je suis passionné par toute cette affaire.

— Comme on connaît mal la question en France et en Europe, n'est-ce pas?

— J'essaierai de la faire connaître.

— Avez-vous déjà une opinion?

— Pas encore, Excellence, dis-je, si ce n'est sur votre éloquence qui m'a vivement intéressé.

Le gouverneur remercie en souriant, me parle de mille choses, de Paris, de M. Loubet, de l'Exposition, puis :

— Avez-vous déjà vu des Boers?

— J'ai déjà interrogé quelques Hollandais, mais, à vrai dire, mon enquête, de leur côté, est tout à fait insuffisante encore.

— Notre guerre était inévitable et nécessaire. Vous le verrez. Notre situation était intolérable en Afrique. Il fallait renoncer à notre colonie ou accepter la lutte.

— Accepter?

— Oui, accepter. Le plan était formel. On voulait nous chasser de l'Afrique. Vous verrez. Vous n'avez pas idée de l'esprit tyrannique des Hollandais. Tenez, me dit aussitôt sir Alfred Milner, M. O'Walrond vous a sans doute parlé du vieux village français de French-Hoeck?

— Oui, et je me propose d'y aller passer quelques jours.

— Eh bien! c'étaient des Huguenots de votre pays. Ils portent encore des noms de France : Duvillers, Duplessis, Bonchamp, etc. Ils ont des bibles qui datent du dix-septième siècle. Quand ils arrivèrent, les Hollandais les accueillirent très mal ; vos compatriotes construisirent leur ville sur la côte. Peu à peu, ils se mêlèrent à la vie des autres. Alors, on les obligea à renoncer à leur langue, et le français fut oublié au bout de deux générations. Maintenant, ils parlent « dutch », bien qu'ils aient nettement conservé le type et les noms français. Avons-nous jamais fait cela pour les Canadiens, par exemple?

Puis sir Alfred Milner me parle de la résistance des Boers :

— Malgré tous leurs défauts, dit-il, j'admire sincèrement leur bravoure. Vraiment, ce sont des

hommes courageux, ces deux petites républiques de paysans qui tiennent le combat contre la grande Angleterre !

Alors, revenant à mon sujet :

— J'ai donné des ordres pour qu'on vous facilite toutes vos recherches. Quand vous aurez besoin d'un permis quelconque, vous n'aurez qu'à le faire demander ici. Je veux que vous puissiez tout voir. Il vous faudra entendre le pour et le contre.

— C'est mon intention.

— Et vous verrez que la civilisation n'aura rien à perdre à notre victoire!

Cependant je demande des nouvelles directes touchant les événements. Outre quelques détails qui sont déjà connus depuis longtemps par les dépêches, sir Alfred Milner me dit :

— Les Boers ont fait hier des avances de paix.

J'écoute, anxieux :

— Et votre réponse?

— Oh ! dit-il (et son regard a un dédain suprême, et sa lèvre, une moue impitoyable). Oh ! nous ne traitons pas !...

Et qui a entendu ce « Nous ne traitons pas ! » peut comprendre la formidable hauteur du mépris britannique contre ceux qu'ils appellent « les rebelles ». Et quel pendant au mot tragique et beau de lord Salisbury parlant du Mahdi dans son discours de *Primrose League* : « ... cet empire balayé jusqu'à ce que n'en reste plus un seul vestige... »

— Tenez, dit sir Alfred Milner en me montrant la foule qui grouille dans le jardin, et dont les

hip! hip! retentissent encore; vous voyez ces braves gens? vous avez entendu leurs acclamations? eh bien, si nous traitions aujourd'hui, si nous n'achevions pas l'œuvre commencée, ils nous jetteraient des pierres! Non, non, nous ne pouvons plus nous arrêter maintenant. Il nous faut aller jusqu'au bout...

Et son geste net accompagne ce mot décisif, prodrome des mesures prochaines.

— Mais je vous quitte, n'est-ce pas? J'ai tant à faire! Venez toujours ici quand vous aurez besoin d'un renseignement. La maison vous est ouverte.

Et sir Alfred Milner va rejoindre le groupe des dames. Je vais à mon tour présenter mes respectueux hommages à lady Edward Cecil et à Mrs. Hanbury Williams, puis je me retire lentement, non par la porte du gouverneur, mais avec la foule, dont je veux sentir les frissons obscurs...

IX

LES DAMES ANGLAISES

Le Cap, mai 1900.

Il s'est formé ici tout un essaim de belles héroïnes, des mères, des sœurs, des épouses, des filles de combattants, et d'autres, qui, sans parenté directe, sont bravement venues pour soigner les malades. Il y en a aussi dans les villas voisines de Capetown; il y en a dans la maison de M. Cecil Rhodes; il y en a à Simonstown, à Blœmfontein, il y en avait même à Mafeking.

Je ne serais pas Français si je ne m'attachais à observer les évolutions de cette armée charmante, et si je ne tentais de me faire présenter à ces soldats parés de dentelles.

Vous dire qu'elles sont toutes jolies, ce serait un excès de complaisance.

On peut observer, au point de vue de la grâce chez les dames anglaises, ce qu'on observe chez les hommes, au point de vue de la politesse. Pas de moyenne. Ou la femme anglaise est extrêmement gracieuse, jolie, élégante, recherchée même ; ou bien elle est quelque chose de ridicule et de revêche qui n'a pas de nom dans notre langue. Le grand

poète Henri Heine, cet Allemand déjà si imprégné de l'esprit de France, a écrit un jour que pour un homme qui sait voir et comprendre, il n'y a pas de femme laide. Je l'ai toujours cru. Hélas! je n'avais pas vu certaines dames anglaises, et Henri Heine n'a jamais dû les voir!

Quels visages rébarbatifs! O vertu! s'il te faut pour asile des fronts en feuille sèche, des yeux d'eau croupie et des robes aux souplesses de fer-blanc, ah! qu'il me soit donné de vivre dans l'impénitence, car il n'est pas de crime égal à la laideur!

Mais non, je me refuse à croire que ces horribles êtres insexués puissent avoir un mérite quelconque. La beauté est l'indice d'un cœur vertueux. Toute bonté qui jaillit du fond de l'être s'épanouit en sourire sur les lèvres : toute générosité éclate dans la splendeur des yeux; c'est l'élan de la charité infinie qui fait les teints en fleur et les fronts rayonnants.

La flétrissure d'un visage atteste les flétrissures de l'âme; l'égoïsme se grave en rides méchantes, l'envie en traits durs et aigus; et l'austère disgrâce d'une femme prude, son teint brouillé et ses yeux ternes attestent que dans les plus secrets replis de son être fermentent et croupissent toutes les basses passions inavouées.

Voilà pourquoi l'absence de charme et de grâce est, pour une femme, le plus incontestable des crimes et le plus mérité des châtiments.

Certes, je ne veux pas dire que l'Angleterre possède le monopole de ces farouches voyageuses à paletot sac, à bottes et à lunettes, dont s'ador-

nent à travers le monde les prospectus vivants de l'agence Cook. Mais hélas ! pour des causes qu'il serait trop long d'étudier ici, notre chère voisine en détient un très grand nombre, et, par une circonstance vraiment fâcheuse, ce sont ces épouvantables viragos qui, d'une voix évangélique et redoutable, manifestent, sur tous les continents, la prétention de répandre, à travers les peuples, l'esprit et l'influence de leur Albion infortunée !

Heureusement pour la Grande-Bretagne et pour l'humanité, il existe dans ce parterre varié des roses dont l'éclat fait oublier les chardons et c'est en celles-là seulement qu'il sied de contempler l'âme anglaise.

Voici par exemple la belle Mrs A***. Elle est grande, souple, au profil de camée ; elle a ceint son front d'une couronne de lauriers qui cercle sa chevelure et lui donne l'air d'une Muse échappée d'un tableau de Gustave Moreau.

A côté d'elle, une frêle et gracieuse canadienne, miss T***, a parsemé ses cheveux ondulés et blonds de toutes petites fleurs qui semblent faire partie d'elle-même, comme, dans un champ de blé d'or, des coquelicots et des bleuets.

Plus loin, Mrs M. C***, la femme d'un richissime colonel de la milice, porte sa chevelure épaisse comme un casque, et elle la relève, à la manière des filles d'Arles, sur une nuque aux fléchissements de cygne.

Les robes de Mrs B*** semblent participer de son corps, tant elles sont admirablement moulées, tandis que Mrs H*** laisse flotter des deux côtés

de ses épaules de souples manches à mille plis qui sont comme des ailes au repos.

Puis voici lady Arthur G***, mince, grande, blonde, et si joliment femme qu'elle peut se permettre sans danger de prendre de vagues allures garçonnières : une longue canne, de larges écharpes autour du corps, et sur la tête un chapeau de feutre aux vastes ailes, par quoi elle apparaît pareille à nos fameuses duchesses du temps de la Fronde, aux Chevreuse, aux Longueville, à la grande Mademoiselle.

On s'étonnera peut-être, au premier abord, que des femmes dont les maris sont aux champs de bataille prennent souci de se parer de fleurs, écoutent des mélodies berceuses, et s'attardent à parler peinture, musique et poésie. J'avoue que ma première impression fut un peu de surprise. Mais, à la longue, j'ai beaucoup observé et réfléchi, et, véritablement, c'est par ce soin qu'elles apportent à sembler ignorer la guerre, que je les trouve aujourd'hui tout à fait admirables et d'un courage que les Français apprécieront comme moi.

Il paraît que les journaux anglais les ont blâmées. Et le terrible Kipling, peu tendre envers les femmes, a étiqueté de « *cage aux perruches* » le hall de Mount-Nelson-Hôtel.

Pourquoi faut-il donc que les femmes pleurent, tandis que les hommes sont à l'action ? Leur héroïsme, à elles, n'est-il pas de continuer à rester femmes, c'est-à-dire agréables et belles, quelle que soit l'angoisse de leur cœur.

Il est bon que les blessés et les convalescents qui reviennent, trouvent, non loin d'eux, de la

douceur et de la grâce. Et le mari qui se bat au centre de l'Afrique se sent évidemment moins isolé, s'il sait sa femme à quelques milles de lui, au lieu d'être par delà les mers, à un mois de route.

« Voyons, monsieur, me disait fort justement l'une d'elles, croyez-vous que si nous étions venues ici pour nous amuser, nous ne serions pas mieux à Londres, où la « season » bat son plein, plutôt qu'en ce pays perdu où nous n'avons d'autre plaisir qu'un peu de musique ? »

J'ai trouvé ce raisonnement irréfutable, d'autant plus que je l'avais déjà fait.

Nos Françaises, tout aussi courageuses, seraient plus démonstratives dans leur inquiétude, d'ailleurs vaillamment acceptée. Il faut savoir admirer, également, ce stoïcisme fleuri des dames anglaises.

*
* *

Voulez-vous que je cite trois faits que j'ai observés moi-même? Ils vaudront mieux que toutes mes dissertations.

Il y a ici une dame, toujours de noir vêtue, mais sans affectation de deuil, et qui se mêle, doucement souriante, à la vie qui l'entoure. Cette dame, jeune encore, Mrs X***, a perdu déjà un fils, et l'autre est à l'armée. Un soir, à l'heure du dîner, m'étant habillé un peu avant les autres, j'étais descendu au salon et, seul, assis derrière le piano, je lisais, tant bien que mal, la partition du *Rouet d'Omphale*, cette merveille de Saint-Saëns.

Tout d'un coup, une porte s'ouvrit, et, comme j'étais caché par le piano à queue surmonté d'un

vase de fleurs, on pouvait ne pas me voir. C'était justement cette mère. Sa figure était triste, contractée, et ses yeux rouges. Se croyant seule, elle alla vers une glace d'où je la voyais de profil. Elle se regarda, essuya ses yeux, effaça le rouge avec un léger tampon de poudre et, ayant essayé un sourire d'apparat, je la vis qui entrait dans le hall où descendaient les dîneurs, et qui s'asseyait tranquillement, avec une apparence sereine. Je trouvai ce geste tout simplement superbe, et si, d'une part, j'avais eu l'honneur de la connaître, et si, d'un autre côté, la froideur anglaise ne m'eût retenu, je lui eusse volontiers baisé les mains avec un admiratif respect.

Une autre fois, c'était un dimanche, avant le combat de Kroonstadt : il y avait une animation inaccoutumée, des toilettes resplendissantes et des officiers bottés, prêts à partir. La musique jouait les principaux airs de *Tannhæuser*. Le chant du pâtre flottait comme une brise du printemps. Non loin de moi, une dame splendidement blonde riait dans un groupe, et je remarquai une toilette moulée sur son corps, une toilette à mille reflets qui lui faisaient comme une souple peau de serpent.

Je la fis remarquer au capitaine Stevens.

— C'est Mrs Marks, me dit-il ; elle s'est habillée aussi bellement qu'elle a pu, parce que son mari part pour la guerre.

Et, en effet, quelques minutes après, le mari, un jeune officier, vint dans nos groupes, où il serra des mains ; puis il s'en alla vers la porte.

La jeune femme l'accompagna, souriante, ni

plus ni moins que s'il allait à la parade. A la porte, elle lui serra la main, lui dit adieu d'un petit geste charmant, pendant qu'il montait à cheval. Et aussitôt, elle revint, toujours gaie, dans le hall.

La musique commençait *piano* le divin *Chant de l'Étoile ;* tout le monde se taisait. Alors la jeune femme, sur la pointe des pieds, pour ne gêner personne, alla jusqu'à la porte du jardin qui était entr'ouverte. Je la suivis du regard, dans la nuit éclairée d'un reflet de lune, à travers une baie vitrée. Sitôt qu'elle se crut seule, je vis ses deux mains monter vers ses yeux, et son corps était secoué par des sanglots. Ce fut un rien, quelques minutes ; puis je la vis rentrer, souriante toujours, les yeux un peu plus rouges seulement. Elle écouta les dernières notes du *Chant de l'Étoile* qui battaient l'air comme des ailes lointaines. Et elle applaudit. Quel est le Français qui, à ma place, n'aurait pas admiré cette scène d'une émotion d'autant plus touchante qu'elle était muette et contenue ?

Enfin, la troisième scène que je veux raconter s'est passée tout à fait en ma présence.

— Un jour — je ne sais plus exactement la date — que se livraient de sanglants combats entre Kroonstadt et Johannesburg, j'étais à Capetown et déjeunais à Mount-Nelson. A tout moment, des petits télégraphistes arrivaient, portant des dépêches. Il y avait une activité fiévreuse dans tout l'hôtel. Après le lunch, selon la coutume, on prenait le café, debout, dans le hall. Lady Romely et Mrs Mackesson me parlaient littérature ou musique, quand tout à coup le porteur de dépêches vint re-

mettre à chacune d'elles un pli. Or, lord Romely et le colonel Maskesson étaient tous les deux au front de l'armée. Je m'écartai un peu, discrètement. Elles prirent le pli, effroyablement pâles, l'ouvrirent en s'efforçant de ne pas trembler, lurent. Et soudain, comme si elles voulaient ne pas me laisser apercevoir leur émotion, elles reprirent la causerie interrompue.

Or, le lendemain, je n'aperçus plus à leur place accoutumée les blonds cheveux de Mrs Mackesson, ni le surlendemain, ni le jour suivant. J'en fis la remarque à mon voisin de table, lord Basil Blackwood, qui me dit simplement :

— Son mari a été grièvement blessé à Élandsfontein.

— A Élandsfontein? depuis combien de jours?

— Trois!

— Alors la dépêche qu'elle a reçue?...

— C'était l'annonce de la nouvelle. Elle a été très malheureuse, ajouta mon jeune voisin. Elle est allée dans sa chambre où on l'a entendue éclater en sanglots, et le soir même, malgré les efforts du gouverneur pour la retenir, elle a tant insisté qu'on l'a laissée partir pour le front, à travers sept jours de voyage, et le danger des lignes ennemies...

J'ai su depuis que Mrs Mackesson avait voulu soigner elle-même son mari. Car ce dernier justement avait été porté à l'ambulance française de Johannesburg, dirigée par Mme de Ferrière. Puis, quand son mari tiré de danger entra dans la convalescence, pour remercier et aider nos charitables compatriotes, elle se prit à soigner les autres blessés,

Anglais ou Boers, et s'improvisa garde-malade pendant un mois.

C'était pourtant, avec lady Romely, une des plus jolies et des plus élégantes mondaines venues à la suite de l'armée. La grâce et la beauté n'empêchent pas, quand il le faut, l'abnégation et le courage.

Et le courage des dames anglaises, c'est de pouvoir et de savoir dissimuler, devant le monde, toute émotion et même toute grande douleur.

X

L'HUMOUR BRITANNIQUE

Le Cap, mai 1900.

... Ce soir, nous sommes une table de six. Un aimable gentleman, M. Hilliard, propriétaire d'une chasse en Touraine, officier dans la *yeomanry* et aussi lettré dans notre langue que dans la sienne, nous a conviés à dîner. Il y a pour convives le colonel Richardson, le colonel Townshend, l'homme du monde le plus ferré sur l'histoire du premier Empire; le major Baily, celui qui, à Mafeking, n'ayant pu tuer notre compatriote de Frémont, lui offrait du whisky et des timbres-poste pour sa fiancée; un aimable *globe-trotter*, ami de M. Hilliard, M. Richmond, qui, à son grand regret, n'a pu faire encore que le tour du monde, et votre serviteur. J'ose affirmer que le repas n'a rien d'ennuyeux.

Dois-je le dire? Ce sont d'abord les généraux anglais qui font les frais de notre gaieté. Non pas lord Roberts, qu'on admire, et lord Kitchener, remarquable organisateur, mais d'autres, évidemment moins heureux.

Et l'un des convives cite, à ce propos, un mot



qui fut trouvé inscrit sur la porte d'une ferme hollandaise, dans le Natal :

Il y a trois sortes de fous : les fous, les grands fous et les généraux anglais.

— Prenez garde ! dis-je, vous serez un jour général.

— Ah ! diable ! je n'y pensais pas. Bah ! en attendant !... D'ailleurs, ce n'est pas nous qui avons écrit ces mots. Ce sont ces méchants Boers !

— Ils ne respectent rien.

— A propos de généraux, dit le colonel Richardson, connaissez-vous les histoires des autruches ?

— J'avoue que je ne vois pas très bien le rapport...

— Oh ! je ne fais pas de comparaison, dit-il gravement. Mais simplement je rappelle ces histoires parce que des colonels et des généraux en furent les héros...

— Ou les victimes, fait un autre.

— Racontez, mon colonel, je suis tout oreilles.

Et le colonel Richardson, impassible, raconte d'abord la terrible histoire des coupeurs de barrières que je vous reproduis de mon mieux.

*
* *

Vous savez sans doute, bonnes gens de Paris et d'Asnières, qu'un des grands obstacles à la marche des troupes anglaises était, à travers les champs boers, ces fils de fer dentelés où les soldats et les chevaux se piquaient d'autant plus qu'ils ne les voyaient pas.

Or donc, sur un des transports du gouvernement anglais, se trouvait, un jour, un colonel qui rêvait un lendemain de gloire.

« Un redoutable colonel d'infanterie! » dit ironiquement le colonel Townshend, qui est dans les horseguards.

Ce vaillant guerrier avait inventé, avant de partir, une paire de ciseaux irrésistibles, devant quoi les plus fortes barrières devaient céder. Il en avait armé chacun de ses hommes, et on eut toutes les peines du monde, sur le bateau, à l'empêcher d'exercer ses troupes sur les amarres et les cordages.

Il n'était pas, depuis une heure, débarqué à Durban, qu'il menaçait déjà toutes les devantures de la ville, et l'administration militaire s'empressa de dépêcher en pleins champs ce dangereux expérimentateur.

Le régiment des « terribles coupeurs de barrières », colonel en tête, arriva donc, un beau matin, à une gare du Natal, fixée comme point extrême, d'où la troupe devait être dirigée vers le gros de l'armée.

Fut-il pas plutôt descendu sur le quai de la station, que toute l'ardeur du colonel l'emporta vers sa destinée, et il s'écria : « En avant, les coupeurs de barrières! »

Et tous les hommes, aussitôt, sans daigner passer par les portes réservées à la sortie, de se précipiter sur les barrières de la voie, qui furent brisées comme fétus de paille.

La gare franchie, les « terribles coupeurs de barrières » envahirent les jardins de la petite ville,

et, de victoire en victoire, ils arrivèrent, en pleins champs, devant une ferme hollandaise.

C'est ici qu'apparaissent ces bonnes autruches.

Vous ignorez sans doute — on ne peut pas tout savoir ! — les mœurs intimes des ménages autruchiens ?

Sachez donc, curieux lecteurs, que l'autruche femelle est une personne fort capricieuse, et pas si bête qu'on le croit au boulevard. J'ai même idée qu'après notre récit, elle gagnera quelques sympathies chez les Parisiennes.

Cette aimable personne, quand elle a pondu ses œufs, obligation à laquelle son sexe l'empêche de se soustraire, estime qu'elle a pris une part suffisante aux travaux de la communauté, et c'est son pauvre mari qu'elle charge de la couvaison.

L'autruche femelle, vous le voyez, est une déterminée féministe. Le martyr résigné, frère ailé de nos époux parisiens, ne se plaindrait pas trop, cependant, de cette fonction un peu humiliante pour un mâle, si sa volage moitié ne profitait de l'occasion pour aller folâtrer avec des célibataires de son espèce.

N'est-ce pas, mesdames, que l'autruche mérite d'être connue ? Aussi les paysans boers, gens moraux et économes, enferment-ils le ménage sous triple barrière, et la dévergondée captive en est réduite à rêver de plaisirs désormais interdits.

Voilà donc que nos terribles coupeurs de barrières étaient arrivés devant la ferme hollandaise. Justement, le ménage accomplissait ses fonctions réciproques. Monsieur l'autruche couvait consciencieusement les œufs qu'avait pondus madame, et

madame promenait son « vague à l'âme » le long des fils de fer, tandis que son époux la surveillait d'un œil peu rassuré.

« En avant, les terribles coupeurs ! » s'écria le colonel.

Et la triple barrière vola comme épis sous la faucille.

Ah ! ce ne fut pas long ! La volage enfant se précipita par la porte ouverte, et, comme par hasard, à quelques centaines de mètres, un don Juan de sa race — un don Juan d'Autruche, dirait George Vanor — l'attendait en roucoulant.

Je laisse à deviner la tête du pauvre mari. Entre son honneur outragé et sa progéniture encore dans l'œuf, il hésita un moment. Mais ces distingués volatiles sont aux hommes pareils : l'honneur avant tout ! Et il se précipita vers les coupables. Coups de becs, coups de griffes, plumes éparpillées, vous voyez la scène. Chez nous, ça se règle avec des épées de combat, mais c'est toujours la même chose. L'épouse et amante, naturellement, à l'écart, se lissait les ailes avec sérénité. A grands cris, le fermier accourut, armé d'un bâton, sépara les éminents duellistes, et prenant le mâle d'une main, la femelle de l'autre, il ramena le ménage à la ferme, en repoussant le troisième oiseau.

Par malheur, il s'était trompé de mâle !

Pensez quelle musique faisait le mari, dehors pendant que le ravisseur prenait officiellement sa place !

Quant à ce dernier, il manqua tout à fait de correction. Comme on voulait lui faire couver les œufs, produit des amours de son rival, il brisa

l'espoir du ménage et n'en fit qu'une lamentable omelette.

Enfin tout s'arrangea. On chassa le lovelace qui s'en alla tout fier, tandis que l'honorable époux, après une courte scène, pardonnait à la chère infidèle, comme un simple héros du Théâtre Antoine.

— Et les coupeurs de barrières ? direz-vous.

J'ai posé la même question :

— Ils ont été aussitôt rappelés par le général, et le colonel est passé en conseil de guerre.

— Comment ! en conseil de guerre, dis-je à M. Richardson, pour avoir troublé un ménage d'autruches ? Quelle vertu !

— Oh ! pas pour cela, dit gravement mon interlocuteur, mais simplement parce qu'il avait fait évader tous les animaux de la ferme et que les paysans sont venus réclamer.

Et il ajoute, tranquille :

— La gloire des terribles coupeurs de barrières a coûté douze cents livres au gouvernement de Sa Majesté.

*
* *

Alors, M. Hilliard :

— Et l'histoire du pantalon ? du pantalon et de l'autruche ? racontez-la à M. Carrère.

— Une histoire de pantalon ? ça doit être drôle !

— Surtout un pantalon de général, dit un convive.

Et voici, aussi fidèlement rendue que possible, la triste aventure d'un pantalon khaki.

Il y avait alors, au début de la guerre, un général qui n'a pas été très heureux. Ce guerrier, privé des faveurs de Bellone, arriva un jour, en tête de ses armées, dans un champ où se trouvait un troupeau d'autruches.

Admirable occasion de rappeler un peu le sourire de la fortune et de racheter quelques fautes passées ! Le brave général s'avança donc, en tête de son état-major, jusqu'aux avant-gardes de la troupe ailée. Mais, ironie du sort ! Une des autruches, sans doute, sympathisait avec l' « oncle Paul », car elle se précipita, ventre à terre, contre le général. Le vaillant soldat eût volontiers accepté la lutte, mais son état-major, par des cris précipités, lui fit comprendre que ce serait là un combat inutile et sans gloire.

— Couchez-vous, général !

— Surtout, cachez vos yeux !

— Etendez-vous sur le ventre !

L'autruche, en effet, a la déplorable habitude d'attaquer son adversaire partout où une ouverture s'offre à ses regards, ou, à défaut d'ouverture, une quelconque cavité. Voilà pourquoi il faut cacher les yeux et la bouche.

Le général, à regret sans doute — mais un chef ne doit jamais s'exposer inutilement — se coucha le dos en l'air.

Ordinairement, l'autruche saute par-dessus le corps et va chercher un autre adversaire. Mais il faut croire que, cette fois, ses sympathies pour la cause boer étaient tenaces, car elle s'acharna sur le corps du guerrier étendu.

Elle chercha les yeux, la bouche, ne trouva rien,

fouilla encore, et finalement découvrit une fente, si j'ose m'exprimer ainsi.

Ah ! la misérable ! à grands coups de bec elle frappait sur cet endroit sensible, et l'armée entière se roulait dans les spasmes d'une formidable hilarité. Sûrement, il dut y avoir quelques morts de rire, qu'on a mis sur le compte des innocents Boers. Pourtant, après quelques minutes, des officiers, calmés, accoururent au secours de leur chef.

Dieu soit loué ! Il n'y avait rien de grave. La culotte avait une doublure en peau de daim, et le bec n'avait fait que des contusions sans gravité. Le général, hélas ! reprit la tête de ses troupes.

— Votre histoire m'épouvante, dis-je au colonel Richardson, car je pars bientôt pour le front.

— Votre khaki est achevé ?

— Je ne crois pas.

— Je vous conseille alors, dit-il sans broncher, de faire doubler de cuir votre pantalon. Il reste encore des autruches !

XI

UNE FERME SUD-AFRICAINE

Colonie du Cap, juin 1900.

En pleine lande. Des herbes rares, des genêts, des marais, un horizon gris, illimité ; parfois, dans le ciel, un vol de grands oiseaux, pareils aux flamants de Camargue, et, dans les champs, par endroits, des troupeaux de bœufs qui nous regardent de leurs yeux tranquilles. N'était le soleil qui manque en ce jour triste d'hiver austral, je me croirais aux portes d'Arles-la-Noble, en vue des Saintes-Maries-de-la-Mer, près des manades du père Yonnet ou du marquis de Baroncelli. Une mélancolie profonde m'envahit, à mesure que nous avançons dans cette solitude. C'est l'inconnu sans hasard et l'aventure sans surprise, et aussi le silence sans rayons de soleil.

Maintenant, voici que nos chevaux traversent des marais fangeux ; nos bottes sont dégoûtantes de boue noire, mon khaki tout neuf est tacheté de plaques terreuses, et mon vaste chapeau lui-même, parapluie ou parasol tour à tour, se remplit dans ses larges ailes d'une couche de fange sans cesse renouvelée par le rejaillissement des sabots. Ah !

je suis frais pour aller faire une visite à la belle ferme hollandaise, propre et luisante, vers laquelle nous arrivons ! Et si j'étais le fermier, ce que je me flanquerais dehors à coups de balai !

Mais non, personne ne prend de balai, pas même pour essuyer mes bottes boueuses. Le fermier, souriant, calme, fume la pipe sur son seuil, et le chien aboie sans violence.

Je regarde attentivement la ferme, assise aux pieds d'une colline, tandis que nos chevaux arrivent au pas et franchissent la grille. De pur style hollandais du XVIIe siècle, comme beaucoup d'autres d'ailleurs dans le pays, elle est, au milieu, surmontée d'une espèce de pignon, et toute la maison, en rez-de-chaussée, est à galerie, avec une gracieuse colonnade dont les piliers ronds s'ornent de chapiteaux très simples. La partie droite de la maison, où sont les chambres et les salles de jeu ou de réception, avance en aile, et la partie gauche, un peu en arrière, contient les cuisines et les salles à manger de toute la ferme. D'ailleurs, le plus souvent, on doit dîner sous la galerie, ainsi que l'atteste une table entourée de bancs en bois, où il y a encore des verres et des bouteilles.

« Holà ! hop ! »

Et nos chevaux ayant fait halte, nous descendons sur un seuil propre comme un sou, et je ne sais où poser mes lamentables bottes.

— *Come here ! Come here !*

C'est ce diable de chien qui me prend pour un voleur, sans doute, car il se précipite vers moi, menaçant, et le maître l'appelle. A moins que mon khaki, mes bottes jaunes et mon couvre-chef ne

m'aient fait passer aux yeux du dogue pour un Anglais. Enfin, tout s'arrange et je puis entrer.

— Bonjour, monsieur Hugo, dit mon compagnon de route, Brouzet, vice-consul.

— Ah ! bonjour. Que je suis content de vous voir ! Vous ne venez jamais ! C'est mal. Je ne peux parler français qu'avec vous !

— Tenez, monsieur Hugo, voici un Français qui vient de France.

Mon ami Brouzet me présente.

— Journaliste français, monsieur ? Ah ! que je suis content ! Et vous arrivez de « belle France ? » Ah ! Seigneur, quelle joie ! Que je vous remercie ! Je parle mal, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout.

— Si, si, je parle mal, et j'ai perdu l'accent. Mais ça ne fait rien. Aujourd'hui, pour tout l'or de l'Afrique, je ne parlerais pas autre chose que le français. Tant pis si je me trompe ! Vous me reprendrez.

Et, le brave homme, tout ému, me prend la main avec les deux siennes ; il la malaxe avec une rude tendresse, et ses bons yeux me regardent comme si je portais en moi un peu du soleil de « belle France ».

— Ah ! monsieur, autrefois, quand on n'avait pas inventé ce maudit canal de Suez, qui devient anglais comme tout le reste, j'en voyais souvent, des bateaux de chez vous, des voiliers tout blancs, qui avaient des drapeaux aux trois couleurs, bleu, blanc et rouge, et j'invitais les marins à dîner, et j'allais les attendre dans la baie de Simonstown, et je les amenais à la ferme. Maintenant, il n'en vient

jamais, jamais. Ah ! que je vous serre la main !

Et m'ayant massé une fois de plus, le bon fermier s'assoit, me fait asseoir, et s'entretient avec Brouzet de choses locales ou personnelles.

J'en profite pour le regarder et observer l'endroit où nous sommes.

M. Hugo a soixante-dix ans. C'est un homme vert encore, solide, et dont la barbe grisonne. Tous ses cheveux sont demeurés fidèles. Il a de bons yeux clairs, ces yeux larges et comme passifs des êtres habitués à l'horizon vaste des mers ou des larges plaines.

Il est descendant de réfugiés français huguenots, comme les Joubert, les Plessis, les de Villiers, toute cette noble race de Burghers.

Le salon où il nous reçoit est confortable, propre, simple et sévère. Il y a des sièges en paille souple, des fauteuils profonds, des chaises de repos aux couleurs fraîches, et, sur les murs, des images religieuses, un portrait de Joubert et de Krüger, chacun dans un médaillon et sur le même cartonnage, puis de vieux portraits de famille, des Hugo graves, aux têtes douces et rudes à la fois, engoncés dans des cadres solennels.

— Eh bien ! monsieur, vous regardez ces braves ancêtres ? C'étaient des Français comme moi, fidèles Burghers, mais tous du sang de France.

A ce moment, le huguenot se lève :

— Oui, monsieur, du sang de France, entendez-vous, car je suis Français, vous savez, et il était Français, ce pauvre Joubert, et Villiers, et bien d'autres que je pourrais dire ; ils sont Français ! Et là-bas, au Transvaal, il y en a des milliers qui se

battent, et qui ont de la France dans les veines !

Le brave fermier est gonflé d'une émotion toujours croissante. Il me prend les mains, il gesticule, il me dit encore qu'il est Français. Et je ne sais vraiment plus que lui dire, et je cherche toutes les douceurs que je peux trouver dans ma voix et dans mes souvenirs.

— Oui, monsieur, je suis vieux ; mais si, demain, on voulait me forcer à mettre le drapeau anglais sur ma porte, et bien ! monsieur, je mettrais le drapeau de France. Et s'il y avait la guerre demain entre la France et l'Angleterre, eh bien ! ne pouvant pas me battre, j'irais trouver le gouverneur et je lui dirais de me faire prisonnier, comme un ennemi pris sur le champ de bataille.

Brouzet et moi, nous nous efforçons de calmer par de bonnes paroles ce brave Afrikander ému qui tremble maintenant en parlant.

C'est qu'aussi le jour de notre visite est justement celui de la prise de Johannesburg, et tout l'élément anglais de la Colonie éclate en cris de triomphe.

— Ah ! monsieur, qu'ils vont nous faire souffrir, maintenant ! Ils commencent déjà, d'ailleurs, depuis leurs premières victoires. C'est une persécution morale de chaque moment. Ils nous raillent, « nous moquent » et l'on ne peut sortir sans voir ricaner ces maudits khakis. Et encore, les soldats, ce n'est rien. Mais les autres, ceux qui ne se sont pas battus, ils sont féroces. Et ils ne parlent que de nous chasser de l'Afrique.

Il s'arrête, puis, brusquement comme s'il sortait d'un rêve :

— Mais nous ne sommes pas vaincus, n'est-ce pas ? Prétoria n'est pas encore prise ? Ce bon Krüger ne s'est pas rendu ? Ils luttent encore, n'est-ce pas ?...

Et gravement :

— Dieu ne nous abandonnera pas...

Tout à coup, il se lève, vient vers moi, me prend les épaules, et, d'une voix qui tremble :

— Dites, monsieur, dites, vous qui venez de France, est-ce que la France ne va pas intervenir ?...

Je ne puis répondre. Une émotion effroyable me serre le cœur et la gorge. Que voulez-vous que je dise à ce pauvre homme qui me demande si la France va intervenir ? J'ouvre des yeux, je le regarde, attristé, il me regarde, et mon ami Brouzet, qui devine mon embarras, vient à mon secours. Il balbutie quelques phrases diplomatiques, maladroitement d'ailleurs, car il est ému, lui aussi ; il parle des nécessités de la politique, de l'accord européen, des réserves nécessaires, que sais-je encore ?...

M. Hugo ne l'écoute pas jusqu'au bout, et me prenant brusquement la main :

— France ? Voyons, monsieur, France, est-ce qu'elle ne va pas nous délivrer ?

Cette fois, mon pauvre cœur éclate, et j'ai beau mordre ma lèvre jusqu'au sang, je ne puis retenir deux grosses larmes qui tombent le long de mes joues. Et aucune parole ne pourrait traduire tout ce que j'éprouve en cette minute où sonnent, tragiques, à mes oreilles, ces deux mots de « France » et de « délivrer ».

Le bon Brouzet comprend tout cela, et devinant que la scène me deviendrait tout à fait pénible, il se lève, car, du reste, le soir tombe.

— Il nous faut partir, dit-il, cher monsieur Hugo. Nous avons bien du chemin à faire et nous ne connaissons pas trop la route.

— Oh! vous ne restez pas pour dîner?

— Impossible, nous nous perdrions dans la nuit.

— Alors, vous reviendrez, n'est-ce pas? Vous reviendrez déjeuner, un matin qu'il fera beau. Nous reparlerons de France.

— Oh! oui, nous reviendrons!

Et nous partons après avoir échangé des poignées de mains à nous broyer. Pourquoi n'ai-je pas osé embrasser ce brave homme? Pudeur stupide! Je ne l'ai pas fait.

Et nous voilà maintenant dans la plaine, où le soir descend, avec des brouillards légers comme des fumées venues de terre. Les grands bœufs, de nouveau, nous regardent avec leurs yeux pleins de reproches; le chien nous suit longtemps, comme s'il avait quelque chose à nous dire; les vols des grands oiseaux passent plus au ras du sol et plus près de nous; nos chevaux, dans le soir, baissent la tête et parfois font halte; le vaste horizon du matin semble se resserrer sur notre marche, et mon émotion est telle que, dans les yeux des bœufs et du chien, dans le vol des oiseaux et l'arrêt de nos montures, dans le souffle du ciel et l'âme qui monte de la terre, je crois entendre encore palpiter la phrase, la douloureuse phrase du vieillard suppliant...

XII

UNE CAPITALE

Bloemfontein, juin 1900.

Nous sommes non pas dans une ville, mais dans un camp. La ville, d'ailleurs, n'est pas une capitale bien fastueuse. Grande à peine comme un petit chef-lieu de canton français, avec des maisons sans étage, elle ressemble à une bourgade du Limousin, aux rues larges, aux maisons entourées de jardins, comme par exemple Brive ou Tulle. Au milieu une grande place, avec un marché couvert, où, le matin, on voit les grands attelages boers, à seize bœufs par voiture.

Autour de la place, des maisons d'un style insignifiant, ni hollandaises, ni anglaises, et surtout pas jolies. D'un côté, la poste; de l'autre, le club; entre les deux, des banques. N'y cherchez pas nos vieilles cités d'Europe, harmonieusement enchevêtrées en des rues pleines de souvenirs. C'est neuf et laid.

Je ne puis pas vous dire grand'chose de la population : il en reste si peu! Au club où je mange, il y a une table qu'on appelle celle des Boers; ce sont, plutôt que des paysans, des employés de

banques ou de magasins, demeurés après la conquête, qui nous regardent silencieusement, et qui, près de ces tables où les brillants officiers anglais devisent et rient à haute voix, semblent manger en silence, à l'écart, comme des parents pauvres dans un dîner de partage.

Le soir, ils doivent rentrer dans leurs maisons avant neuf heures, et toute la ville est considérée provisoirement comme une prison.

Mais si les habitants sont rares ou enfermés dans leurs logis, ne croyez pas que la ville soit pour cela déserte et silencieuse. Quelle agitation, au contraire, et quelle rumeur de vie! La ville n'est qu'un camp immense; les quelques maisons semblent perdues comme des bâtisses improvisées, au milieu d'une cité fabuleuse de tentes, qui s'étendent à perte de vue jusqu'aux confins de l'horizon plat.

Chevaux, chariots, attelages de bœufs ou de mulets, patrouilles, régiments en marche; c'est, du matin au soir, un tumulte d'armée en mouvement, et la station, généralement paisible, est parfois aussi bourdonnante que le hall de la gare Saint-Lazare.

Car voici bien la particularité de cette guerre, tout l'effort des envahisseurs est porté sur la garde de la voie ferrée, et tout l'effort des défenseurs sur la destruction de cette même ligne.

Je ne sais comment à Paris vous vous imaginez la guerre, mais à Capetown même, qui est pourtant aux premières places pour tout savoir, on ne se rend pas compte très exactement de la stratégie toute spéciale nécessitée par cet immense pays.

On suppose communément qu'il y a au front, avec lord Roberts, une grosse armée et que, çà et là, dans quelques camps, on a laissé des troupes de réserve. D'autre part, on croit que tout l'intérêt de la guerre est concentré au nord de Prétoria, autour de lord Roberts et du président Krüger.

En réalité, il y a au front une armée relativement petite, et le gros des troupes anglaises est échelonné le long de la voie, sur une longueur d'un millier de milles. Il y a des camps à tous les ponts ; près du moindre fossé sur lequel passe la ligne ferrée, il y a quatre ou cinq tentes ; au passage de l'Orange et sur la Modder, ce sont de véritables cités militaires.

Ici, à Bloemfontein, il y a plus d'hommes qu'auprès de lord Roberts. Le général Chermside, commandant la division du sud, me démontrait, ces jours derniers, que le point le plus dangereux de la guerre était autour de la capitale de l'ancien État Libre. Il y a des Boers à quelques milles de nous, et on s'attend à une surprise. Aussi, tandis qu'au front il ne reste que trois ou quatre brigades, il y en a six autour d'ici.

C'est ce qui explique la lente marche de lord Roberts et les précautions infinies qu'il doit prendre pour avancer. Il doit, avant tout, éviter de laisser couper les voies de communications. Que, par hasard, les Boers s'emparent d'une ville importante sur la ligne, et toute l'armée se trouve sans ressources. Déjà, il arrive, à chaque moment, que la voie est coupée, et, pendant deux jours, nous sommes demeurés, ici, sans nouvelles.

Il paraît que les jingoës intrépides sont remplis

d'une fureur, à peine dissimulée dans les petites feuilles anglaises, contre les temporisations nécessaires de lord Roberts. Moi qui vois les choses sur place, qui les regarde avec impartialité, je dois déclarer que le feld-maréchal ne pouvait aller guère plus vite. Il n'en finit pas, ce désert de l'Afrique australe, tout le long duquel il faut échelonner des troupes, et l'ennemi n'est, certes, pas négligeable !

Mais « les redoutables guerriers de Hyde-Park », comme les appelle l'ironique colonel Townshend, sont impitoyables ! Ils auraient voulu que lord Roberts, en trois jours, allât du Cap à Prétoria ; que le quatrième, Krüger fût pendu, et, le cinquième, tous les Boers exterminés. Qu'ils y viennent !

Dieu merci, les officiers de l'armée anglaise ne ressemblent nullement aux jingoës farouches pour lesquels, du reste, ils professent le plus souverain mépris.

— Vous verrez : ce sont eux qui auront gagné les batailles, me disait naguère le major Baily, un des héros de Mafeking.

Citerai-je aussi le mot du capitaine C..., avec qui, un de ces soirs, au club, je regardais la carte de Johannesburg, avec la topographie des mines ?

— C'est pourtant pour donner de l'or à quelques banquiers, en ce moment réfugiés on ne sait où, que nous sommes venus ici.

Après quoi, du reste, il ajouta :

— Enfin ! il le fallait, et le drapeau est engagé.

Je n'hésite pas à déclarer ma sympathie réelle pour ces braves gens qui, pour le drapeau de leur

patrie, se battent jusqu'à la mort et demeurent humains en pleine lutte.

Pas une seule fois, je n'ai entendu proférer, par un véritable officier de l'armée anglaise, ces injures contre les Boers dont sont remplies les feuilles jingoës ! A l'encontre des invincibles guerriers de Hyde-Park, les vrais guerriers de l'Afrique australe reconnaissent les vertus de leurs adversaires, rendent justice à leur bravoure, à leur endurance, et ce n'est pas eux qui les accusent de lâcheté ou de cruauté. Ils savent fort bien que lorsque les bandes de fermiers qui tiennent le pays se dérobent à la bataille, c'est par une tactique voulue et habile, car ils sont dix mille contre vingt fois plus.

Sir Alfred Milner lui-même, chez qui je dînais la veille de mon départ, rendait cet hommage aux qualités de ses adversaires. Les vrais gentilshommes, en paix ou en guerre, savent demeurer des gentilshommes, et il n'y a que les goujats pour insulter leurs ennemis.

Un capitaine, délivré de captivité à Prétoria, qui dînait jeudi, au club, à notre table, me disait le plus grand bien du général boer Christian Dewet :

— C'est un vrai gentleman, concluait-il ; il nous traitait comme ses propres officiers, et tous ses prisonniers restent ses amis.

J'aime, je l'avoue, à m'entretenir avec ces hommes, et c'est avec plaisir que je partage leur table et me mêle à leur vie de chaque jour.

J'ai revu ici quelques-uns de mes compagnons d'hôtel à Mount-Nelson ; M. Hilliard, qui est dans la yeomanry et avec qui je vais visiter les environs de la ville, et le colonel Townshend, sous-gouver-

neur militaire, chez qui je dîne presque tous les jours et où je retrouve un coin de France, par lui-même d'abord qui adore notre pays et m'en parle à tout moment, et par sa femme, vraie Parisienne, venue ici avec sa mère, la comtesse Cahen d'Anvers.

Coin charmant où l'on parle toujours notre langue, et où l'humour anglais prend la forme légère de l'ironie française ! Il est vrai que les convives habituels sont tous épris de notre littérature, comme, par exemple, lady Castletown et Mrs Guthrie, avec qui nous engageons une discussion animée sur les mérites respectifs de Renan et de Flaubert, et cet élégant prince de Teck, aimable et gai comme un officier de Fontenoy, et qui ressemble trait pour trait à son cousin l'empereur d'Allemagne.

Les officiers m'accompagnent partout, me montrent tout, me font pénétrer dans les camps et sous les tentes et décomposent devant moi la manœuvre du canon.

Il y a une chose qui m'étonne toujours et qui, d'ailleurs, me plaît, dans le caractère britannique : ils ne sont pas défiants. Tandis que nous avons la manie de voir partout des espions, eux poussent vraiment jusqu'à l'oubli de toute prudence l'absolue confiance qu'ils ont en leurs hôtes. Savez-vous, par exemple, où je suis logé à Bloemfontein ? Chez l'*assistant provost-marshall*. C'est-à-dire tout simplement le chef de la police de la cité, le capitaine Burnet-Hitchcook, un tout jeune officier qui, gravement blessé par un obus éclaté sous le ventre de son cheval, est, aujourd'hui, à peu près remis et

prend sa convalescence en exerçant dans la ville conquise les redoutables fonctions de préfet de police.

Vous croirez peut-être que c'est pour mieux me surveiller ? Pas du tout. Cette idée ne lui viendrait même pas. Au contraire, le capitaine sort presque toute la journée, et laisse son bureau entièrement à ma disposition, dans le cas où j'aurais besoin d'écrire. Et, par exemple, à l'heure même où je jette ces impressions, je suis seul dans sa maison ; ses lettres traînent sur la table ; toutes ses notes sont là, dans les casiers voisins, à ma discrétion, et les dépêches de lord Roberts aussi bien que celles du gouvernement s'étalent sous mes yeux. Inutile de dire que je n'en use pas.

Mais tout de même, grand Dieu! si pareille chose se passait en France! Si un journaliste allemand ou anglais était logé dans la chambre d'un officier chargé d'un tel emploi, avec, sous les yeux, les terribles « secrets de la défense nationale », quelle musique, le lendemain, dans les journaux!

Je vois d'ici les manchettes, grandes comme des lettres d'affiches, sur les feuilles du soir, joie et fortune des camelots :

DEMANDEZ LE SCANDALE DU JOUR
LA FRANCE TRAHIE
NOS SECRETS VENDUS A LA PRESSE ANGLAISE
CRISE MINISTÉRIELLE
M. DELCASSÉ EN ACCUSATION
DÉMISSION DE M. LOUBET
PATRIOTES ! VEILLEZ !

On sait, d'ailleurs, ce que cette suspicion mala-

dive nous a coûté, voilà pas longtemps; et nous nous sommes battus pendant quatre ans à propos de je ne sais plus quel officier d'artillerie dont le nom m'échappe. Mais je me rappelle que ce fut terrible et ridicule! Les camelots, joyeux, s'emparaient du boulevard; chaque matin, l'étranger annonçait la fin de la France, et, sans la peur qui nous a évidemment retenus, peu s'en est fallu que nous ne fussions obligés de mobiliser notre marine contre l'amiral suisse et de concentrer toutes nos troupes contre les forces de Monaco! Et il se passa, dans ces jours troublés, des choses si inouïes, il y eut de tels bouleversements dans notre vie publique, que l'on apprit, sans frémir, un beau jour, que M. Jules Lemaître était devenu chauvin et M. Anatole France démagogue!

Ce sont là de ces calamités mystérieuses que le Très-Haut envoie parfois aux peuples, comme le déluge, la peste, les éruptions volcaniques, le féminisme et les sept plaies d'Egypte, à seule fin de les inviter à s'amender.

Amendons-nous, par conséquent, mes frères, et cessons de regarder tout le monde d'un œil soupçonneux.

Et tenez! il y a cet aimable colonel Townshend qui brûle d'envie d'assister à une revue, à Vincennes ou ailleurs, de voir de près le brave Pitou, dans ses ébats familiers. Et bien qu'il ait dans l'armée française les meilleures relations, il n'a jamais osé demander cette faveur, de peur de susciter un charivari général dans la presse.

Voyons, vraiment, la République serait-elle en danger parce qu'on accorderait pareil plaisir à ce



galant homme? Il m'a juré, sur les cendres de ses aïeux, qu'il ne révélerait pas à M. Chamberlain les dimensions du parapluie de l'escouade et qu'il n'emporterait pas dans sa poche les trajectoires de nos obus!

XIII

LE ROI DU VELD

Bloemfontein, dimanche 24 juin.

Dix heures. Je me suis égaré ce matin à travers les camps parsemés autour de la ville. Il y avait, à six heures, un brouillard léger, car ce jour est, dans l'hémisphère austral, le plus court de toute l'année. On eût dit que le soleil hésitait à paraître : et, sur les collines tremblantes, des rayons craintifs perçaient l'un après l'autre le rideau de la brume, comme les lances d'une armée d'avant-garde dont les soldats ignorent le chemin. Maintenant le brouillard est dissipé, et le veld immense, nouveau pour moi, s'étend sous un ciel clair, reflet de la terre.

Les tentes sont propres et pleines de bruit. Les hommes, hier soir, en ont fait la toilette, car c'est dimanche, et, de plus, fête de Saint-Jean.

On voit passer, dans l'horizon, des chevaux qui soulèvent de la poussière; quelques amazones aux robes longues et souples profitent du joli dimanche pour courir la campagne avec leurs maris officiers, et l'on se trouve subitement dans un coin des Flandres envahies pendant les guerres à panaches

du temps de Louis le Bien-Aimé, dans « le camp du maréchal de Saxe », selon le mot heureux dont Mme C. d'A*** a désigné *la Fontaine des Fleurs*.

Je m'oublie à flâner parmi les rangées de tentes qui se profilent à perte de vue, quand tout à coup, à droite, j'aperçois un Tommy qui court vers moi en me faisant de grands signes.

Je reconnais l'ordonnance du colonel Townshend qui vient me chercher de la part de son maître.

Je pars au plus vite, me demandant ce qui peut bien survenir. Mais pendant la guerre, l'imprévu est toujours possible. C'est pourtant dimanche, et, d'ordinaire, il n'arrive rien ce jour-là.

— Dépêchez-vous ; vous avez juste le temps, me crie l'aimable colonel du plus loin qu'il me voit poindre. Voulez-vous partir ?

— Partir ? Pour où ?

— Mais pour Prétoria, parbleu !

— Oh ! veine !

Je suis si surpris que j'en parle argot.

Il faut vous dire que depuis huit jours j'attends une occasion d'aller au « front ». La ligne de Bloemfontein à Prétoria est absolument interdite en ce moment. Un diable d'homme, nommé Christian de Wet, dont j'aurai sans nul doute l'occasion de reparler, s'est conquis une gloire fulgurante par des prouesses qui sont, paraît-il, dignes des guerres les plus héroïques, et les Anglais eux-mêmes, beaux joueurs, ne lui marchandent pas leur admiration.

Ce de Wet, ou Dewet, que d'aucuns prétendent être un boucher de Prétoria, d'autres un avocat élevé à Londres, et d'autres enfin, les mieux ren-

seignés, un riche fermier de l'Etat Libre, ce terrible Dewet a réuni, du fond de la République d'Orange, de jeunes paysans et de vieux pasteurs, il les a armés de bons canons et de fusils Mauser, et nuit et jour, souple comme un fantôme, il court le long de la voie, toujours imprévu, toujours vigilant, et tantôt coupe un pont, tantôt bombarde un train, tantôt détruit un camp de garde.

Les uns disent qu'il est tout jeune, d'autres que c'est un vieux lutteur à barbe blanche de la génération de Krüger, et je finis par croire que c'est un mythe.

Pourtant, un officier anglais qui fut fait prisonnier et qui s'est évadé par miracle m'affirme qu'il existe en chair et en os, qu'il est svelte et brun, à barbe fine, avec des yeux pétillants, un sourire moqueur sur les lèvres, une politesse de parfait gentleman, une autorité napoléonienne sur ses hommes, et qu'il peut avoir de trente-cinq à quarante années.

Mais quel qu'il soit, d'où qu'il vienne et où qu'il aille, je ne sais qu'une chose, c'est qu'il passe au-dessus de nous comme une menace perpétuelle, et son nom nouveau surgi remplit tous les échos du Veld.

Les soldats le prononcent en fumant la pipe, et les généraux, chaque matin, le posent en point d'interrogation.

Peut-être bien que, par cet homme, va se livrer une guerre nouvelle !

En tous les cas, sa seule présence lointaine trouble la sécurité des camps.

Jusqu'à lui, en effet, hormis les circonstances où les deux armées se heurtaient front à front, on

jouissait d'une sérénité relative. Le soir, on s'endormait, corps las et tête calme, et, jusqu'à l'aurore, on rêvait impunément.

Maintenant, dans la nuit, si l'on entend, dans l'ombre, des rumeurs inconnues, les soldats guettent et leurs voix s'étouffent, et l'on entend chuchoter : « C'est Dewet ! » Si, là-haut, sur le kopje, une lumière inattendue s'allume, les pâles quinquets des tentes s'éteignent, et l'on regarde en disant : « Dewet ! » Si le vent, sur les routes, a renversé les branches d'un arbre rare, on cherche, alentour, s'il n'y a pas des traces où l'on pourrait reconnaître Dewet. Les convois de mulets ne marchent qu'escortés de régiments attentifs, et quand les trains arrivent au tournant d'une colline, des vedettes hardies s'en vont à l'aventure, en s'abritant derrière les kopjes, pour voir si sont braqués, dans l'ombre, les canons et fusils de Christian Dewet.

De telle sorte qu'en ce vaste désert, qui s'étend à des milliers de lieues, avec, de-ci, de-là, l'oasis d'une ferme, un seul homme, suivi de quelques partisans, suffit à remplir d'une mystérieuse terreur toute une armée éparpillée, comme s'il était, à lui tout seul, l'âme invisible et insaisissable d'une patrie qui se reprend.

Oh ! que ne donnerais-je, pour rencontrer cet être étrange, y dussé-je risquer les chances de la guerre !

Mais on ne veut pas me laisser partir. Depuis une semaine, je demande à rejoindre Prétoria, et les charmants officiers qui sont mes amis et mes hôtes, se montrent à mon égard si aimables, qu'insister

trop vivement pour les quitter serait en vérité les payer d'ingratitude.

D'ailleurs, le voudraient-ils et le voudrais-je, que les ordres sont formels, et défense est faite d'embarquer qui que ce soit, hormis les troupes, sans un mot écrit de lord Kitchener. Hier encore, un train est rentré, criblé de bombes, et la seule chance qui me reste est d'attendre, à la fin de la semaine, la formation d'un train-hôpital.

Mais vraiment, je n'en suis pas fier. Me déguiser, pour traverser les lignes, en infirmier ou en malade, ce n'est pas pour ça que je suis venu.

Aussi jugez de mon émoi, ce matin dimanche, lorsque Townshend m'annonce que je puis enfin gagner Prétoria.

— Le wagon ordinaire, hein ? lui dis-je. Pas d'infirmerie ?

— Extraordinaire, même !

— Comment ?

— Voici : le colonel Hanbury Williams, que vous connaissez, est chargé par Sir Alfred Milner d'une mission personnelle auprès de lord Roberts. Il a un wagon spécial entouré de convois militaires. Il m'a chargé de vous inviter. Vous serez très confortable et peut-être y aura-t-il des péripéties. Hanbury Williams amène avec lui Amery du *Times*.

— Je suis avec tous les deux dans les meilleurs termes ; c'est une aubaine inespérée !

— Alors, ça vous va ?

— Absolument, hormis la peine de vous quitter.

— Ça ne fait rien : on se retrouvera ! Mais dépêchez-vous, vous n'avez même pas une heure !

Ah ! que le sac est vite bouclé. Mes hommages à mes bienveillantes hôtesses, mon salut rapide aux officiers qui m'envient de partir, et hop ! à la gare.

— Eh bien, dit avec son humour imperturbable mon confrère Amery, vous avez écrit à Dewet ?

— Pourquoi faire ?

— Pour le prier de nous laisser tranquilles. Il ne peut rien vous refuser !

— Ah ! vous voilà, dit le colonel Hanbury Williams qui survient. Avez-vous apporté votre lit de camp ? Dewet n'a que de la paille, et si nous sommes prisonniers...

— Eh bien ! je vous obtiendrai des faveurs !

Et sous les auspices de cette humeur joyeuse, dans le soleil radieux de midi, nous partons vers l'inconnu des aventures, d'abord à travers des bourgs et des hameaux de tentes, puis sur un pont gardé par des lanciers en armes, puis, graduellement, de kopje en kopje, dans le désert.

XIV

NUIT DANS LE VELD

Nuit du lundi au mardi, 25-26.

Nous faisons halte dans la gare de Vredefort et nous allons y passer la nuit. Des patrouilles qui reviennent du nord-ouest signalent à quelques milles les troupes de Christian Dewet, et, quelqûe hâte que nous ayons d'arriver, l'ordre est formel, il faut rester ici jusqu'au matin. Il y a dans notre convoi quelque chose de plus précieux que nos personnes, évidemment : c'est d'abord la dépêche que le colonel Hanbury Williams porte à lord Roberts, et les vivres dont le train est chargé. Avec la nuit, sans lune, on ne peut voir les ravages de la voie.

Le soleil vient de se coucher. Accoudé sur la galerie du wagon, je regarde vers l'immense horizon la large ligne de pourpre et de rose que le roi du jour a laissée sur la terre silencieuse. Pas un arbre, pas une maison, rien que le sable imprégné de sel où, çà et là, sortent du sol impuissant quelques touffes maigres de salicornes. Au loin, des collines, à peine hautes comme des dunes; elles ont la forme de tables, comme tous les monts de

cette Afrique australe; et comme elles se suivent à réguliers intervalles, on dirait sur le ciel une rangée de tentes aux fabuleuses proportions. La pourpre, l'ocre, le rose et l'or du soir s'épandent derrière ces collines et montent graduellement jusqu'au pâle azur de la nuit naissante, où la seule Vénus, splendide, vient annoncer les étoiles à venir.

Peu à peu, le violet succède à l'ocre, le rose se change en opale; dans l'azur plus sombre, les constellations s'assemblent, et une grande route blanche, poussière de millions de mondes, va des collines de la terre aux astres de la Croix-du-Sud.

Une paix solennelle descend en moi de ce paysage sans bornes où se réveillent à mes yeux tous les souvenirs des idylles bibliques, et les tentes d'Abraham, et les troupeaux de Jacob, et les fontaines d'Eliezer, et là-bas, tout seul dans l'espace, l'arbre où, par un soir pareil, le vieillard, en pleurant, vit revenir l'enfant prodigue, dont les haillons attendaient la nuit...

Mais voici qu'en me retournant, j'aperçois, de l'autre côté de la voie, des centaines de foyers rougeâtres d'où monte une épaisse fumée. Des silhouettes passent dans la lumière de ces feux, et l'on voit des taches sombres qui sont des troupes de chevaux. Je reconnais, à la ligne des casques, les soldats d'Angleterre qui dînent au loin. Tommy mange son biscuit du soir et boit son thé.

Lorsque les tentes se profilent dans la lumière, on voit, autour d'elles, dans la terre, de longues lignes noires qui sont des fers de lances. Adieu l'idylle! Adieu les rêves bibliques et les vieillards

patriarcaux : j'ai devant moi la jeune humanité qui lutte !

Et là-haut, vers l'occident, sur la colline où toute trace est morte du soleil couché, peu à peu s'allument aussi, de loin en loin, des flammes. Sont-ce des soldats anglais partis en avant-garde ? Ou bien les Boers ont-ils posté leurs avant-postes jusque-là ? J'interroge : on ne sait pas ; et chacun, anxieusement, regarde...

Foyers tragiques qui troublez la paix de cette nature silencieuse ; soir de guerre où, de minute en minute, peuvent éclater les passions tonnantes, d'où vient que, devant vous, je ne sens naître en moi d'autre sentiment que celui d'une pitié sans limites, et d'un amour tellement vaste, que mourir pour lui me semblerait commencer de vivre !...

Oui, je vous aime, braves petits Tommies, qui, loin de votre verte Ecosse, de votre doux pays de Galles et de vos golfes d'Angleterre, attisez tranquillement, tandis que des bombes vous guettent peut-être, le feu paisible où bout votre thé ; je vous aime, pauvres enfants inconnus d'une race qui n'est pas la mienne, et qui, pour cette race et sa destinée à vos yeux obscure, venez trouver ici le froid, la fatigue, l'exil et, s'il le faut, la mort ; je vous aime, pour votre jeunesse souriante au milieu même de cette conquête, pour l'humilité de votre bravoure et pour l'innocence de vos forfaits...

Et vous, là-haut, simples fermiers dont le destin a fait les champions du droit des races, je vous aime et je vous admire pour le calme de votre résistance, pour la force trouvée par vous dans cette terre arrosée de votre sang, pour l'impertur-

bable assurance avec laquelle vous tenez tête aux nombreux soldats venus de cette Europe, dont vous ne connaissez que le renom ; je vous aime, farouches chasseurs qui, dans un moment peut-être, serez des chasseurs d'hommes, et qui, pareils à ce pauvre Tommy que vous tuerez ou qui vous tuera, participez, héroïquement, sans le savoir, au grand flux et reflux qui soulève, à cette heure, le sort inquiet de notre humanité.

Et dans cette nuit brillante d'étoiles, dans ce désert plein de feux menaçants, dans cette halte, où chaque seconde qui va venir est annoncée par les battements de mon cœur, je sens en moi je ne sais quel vertige monter de la terre et tomber du ciel, à penser qu'en ce vaste pays, je suis, par le hasard du voyage, le seul, peut-être, à n'être point troublé par les passions des hommes, et j'écoute grandir, dans cette pesante minute, la conscience de la planète en tourment...

XV

A PRÉTORIA

Prétoria, juillet 1900.

Comme ma fenêtre donne sur l'Orient, j'ai laissé hier soir mes rideaux ouverts pour que l'aurore entre à flots de lumière dans ma chambre, et me réveille avec ses baguettes d'or. Et ce n'est même pas l'aurore, qui m'appelle, c'est la prime aube, toute blanche, avec de vagues reflets de rubis. Un grand silence à peine traversé de murmures d'oiseaux et de chants de coqs enveloppe encore la ville, dont les briques roses semblent colorées par le rose de l'horizon.

De ma fenêtre, en m'habillant, je regarde monter dans le ciel d'azur sombre un grand disque de clarté, prémices de la splendeur attendue. L'étoile du matin brille encore, à la limite même où le jour qui vient rejoint l'ombre qui se retire, et l'on dirait que, toute seule, à la frontière de la nuit, elle veut lutter, la dernière, contre le triomphe du soleil.

Qu'on devait aimer vivre en cette cité claire, et quelle paix au fond de ces déserts, alors que les tribus familiales, fondatrices de Prétoria, s'éveil-

laient tous les matins comme je le fais aujourd'hui, au chant du coq et à l'éclat de l'aube, pour s'en aller, les uns à pied vers leurs travaux faciles, les autres, à cheval, dans la fraîcheur vivifiante, vers les fermes lointaines ou les pâturages environnants !

L'air est limpide et léger. A peine une brise douce et lente agite la cime des arbres, et par ma fenêtre que j'ouvre, les premiers tumultes de la vie arrivent, sonores et nets dans cette atmosphère que rien ne trouble. Un hennissement de cheval, un bruit lointain de voiture qui roule, puis un marteau sur une enclume, puis un enfant qui conduit un troupeau et dont la voix grêle fait contraste avec le lourd aboiement du chien. On se croirait dans un village des Alpilles, et quand l'aurore jaillit, hors des collines, les faîtes des maisons crépitent de lumière et une joie subite embrase la jeune cité.

Là-bas, tout rayonnant du soleil reflété, un grand bâtiment à pierres blanches et neuves laisse ses vitres illuminées me renvoyer des flammes miroitantes, comme d'immenses pierreries. C'est le tout récent Palais de Justice, à peine achevé lors des déclarations de guerre, et pour lequel la jeune République déploya tout son luxe architectural. La façade est à deux galeries superposées, avec balcons et colonnettes de pierre, et deux tourelles la surmontent, qui tiennent à la fois des pignons hollandais et des clochetons romans. Ce n'est pas d'un goût parfaitement classique, et si jamais il tombe en ruines, je ne crois pas que les Anglais en enlèvent les frises, comme ils l'ont fait du Par-

thénon. Mais les Boers ne se piquent pas d'hellénisme, pas plus dans leurs monuments que dans leurs mœurs.

Pourtant, en face du Palais de Justice, j'aperçois sur un dôme élevé une statue que dore le matin, et qui ressemble à la traditionnelle Minerve. Elle domine toute la cité, un peu froide, un peu rigide dans ses draperies, mais noble et de haute allure, comme il sied à la déesse de la Sagesse. C'est le seul objet qui dans tout le panorama de la ville, me rappelle que je suis, vraiment, dans le centre d'une nation, dans la capitale d'une République. Car la Minerve se lève au-dessus du Volksraadt.

Entre le Palais de Justice et le Parlement, toute petite, humble et comme dissimulée, apparaît la vieille église, avec son clocher à flèche timide, sans art, et sa nef à toiture aiguë, comme l'étaient les maisons de Flandre. L'église, noircie déjà, semble vieillotte entre les deux autres monuments. Elle fut, évidemment, le cœur de la ville naissante. Elle mêle des souvenirs de village aux tentatives d'architecture par quoi s'affirme une grandissante cité.

Comme tout cela est familial et simple! Une église, un hameau, un parlement pas plus grand qu'une mairie de chef-lieu de canton, un Palais de Justice encore inachevé, où les querelles et les plaidoiries ont à peine eu le temps de troubler la paix sociale, et, tout alentour, des maisons petites, sans étage, coupées de jardins aux arbres verts, telle est la citadelle formidable contre laquelle sont venus se heurter les régiments de l'Empire Britannique.

Mais ce matin, dans ce joli réveil des choses, je ne veux pas songer encore à tous ces fracas d'armées, pour lesquels je suis parti, cependant. Je ne vois que du rose, du bleu, de l'or et de la lumière, et après tant de houle et de diversité à travers les mers et les terres, j'éprouve une sorte d'enivrement physique à contempler ce paysage apaisant et à me dire que pour longtemps peut-être, je goûterai, loin de tout ce qui m'attache au monde, le charme du repos sans devoir et de la rêverie sans but.

*
* *

Sept heures. — Je ne sais pas où j'erre. Toutes les rues sont tirées au cordeau et s'entrecroisent à angles droits. Je vais devant moi, vers la campagne. D'après la montée du soleil, il m'apparaît que je marche vers le nord-est. Hormis dans la rue centrale, longue à peine de cent mètres, et que bordent des boutiques neuves et des magasins aux devantures criardes, toutes les maisons sont à un seul étage, abritées au fond de petits jardins, avec, devant la porte, une galerie couverte, et, sur les deux flancs, des pavillons en rotondes, aux larges vitres pleines de soleil. De la verdure et des fleurs partout, et, çà et là, de grands arbres qui s'élèvent très haut par-dessus les toits.

Tout la ville est déjà debout. Pas une maison qui ne soit bourdonnante et ouverte au jour. Pauvres gens ! que doivent-ils penser dans leurs demeures, tandis que sonne sur le sol battu le pas lourd des soldats ?

Ceux-ci remplissent la cité de leurs mouvements.

On en voit qui s'en vont par groupes, vers un service commandé ; d'autres, par trois et quatre, un peu gauches dans leur démarche et béant, de-ci de-là, vers les maisons ; d'autres passent, à cheval, à toute allure ; d'autres arrivent des camps, couverts de poussière ; plus loin, c'est un bataillon qui s'avance, flanqué d'officiers montés, suivi de nègres conduisant les mulets, et les ferrailles des fourgons mêlent leur sourd fracas aux cris stridents des cafres.

Ah ! cette fois, j'ai bien vraiment la sensation de la ville envahie, et c'est un contraste à serrer le cœur que de voir, au milieu de cette bourgade aux avenues verdoyantes, passer et retentir tout ce tumulte brutal.

Sur le seuil des maisons, à travers les fenêtres, je vois des femmes qui, tranquilles, semblent vaquer à leurs occupations quotidiennes, ni plus ni moins que partout ailleurs ; et sous les vérandas ensoleillées, des vieillards à barbe épaisse fument leurs pipes en nous regardant passer.

Pourtant, parfois, des mots s'échangent à voix basse, des gestes se dirigent vers nous et derrière des rideaux à peine soulevés je devine des yeux flamboyants.

*
* *

Je déjeune au *Transvaal-hotel* en compagnie du Dr Conan Doyle, l'un des plus célèbres romanciers de la Grande-Bretagne, l'auteur populaire de *Sherlock-Holmès*.

Quel homme brave, et quel brave homme ! Et

comme ses paroles miséricordieuses et élevées me consolent des stupides rodomontades proférées par les envahisseurs professionnels.

— C'est indubitable, me dit-il, ces Boers ne sont pas du tout ce qu'on nous avait dit dans la presse; ils sont doux, polis, intelligents et vraiment c'était un peuple!

Et le docteur me raconte ses impressions personnelles à travers les camps et les hôpitaux. Nous rapprochons et comparons nos visions parallèles, et nous tombons souvent d'accord.

Le Dr Conan Doyle est un homme d'une quarantaine d'années, fort, robuste, épaules larges, face carrée, visage loyal, moustache épaisse, et portant dans les yeux une expression profonde de bonté.

Il a traversé les camps et les hôpitaux, mêlant, dans cette rude croisade, son dévouement de médecin en renom, et sa pitié d'observateur ami des humbles.

Il doit écrire un livre sur la guerre. J'ignore si, par le style anglais et par l'impression des aventures, il sera supérieur ou inférieur à celui de Rudyard Kipling ; mais j'ai, d'avance, la certitude qu'il sera plus humain et plus impartial.

Ce n'est pas Conan Doyle qui s'emportera dans un mouvement de colère, parce que les nurses d'Angleterre auront soigné un blessé boer !

Que les malentendus internationaux s'apaiseraient facilement, si la solution en était confiée à des hommes comme lui !

Et pourtant Conan Doyle a le culte de sa race et de son pays; il a su charmer son peuple ; il aime et défend le soldat anglais.

Mais il comprend l'âme des autres, et c'est là tout le secret de la justice.

*
* *

Deux heures et demie. — Le lunch fini, je passe dans le bar où deux jeunes filles, de toile blanche revêtues, versent le nectar quotidien dans nos coupes. Ce nectar est du café médiocre, ou l'inévitable tasse de thé. Isolé dans un coin, je sirote ma demi-tasse, quand je vois arriver vers moi un homme trapu, à la tête énergique, dépassant la soixantaine, mais vif et alerte comme il arrive souvent aux Anglo-Saxons actifs et voyageurs.

C'est Mr Bennet-Burleigh du *Daily Telegraph.* Il est le doyen de la presse de guerre, ceux qu'on appelle, en Angleterre, d'un mot consacré, les « *War-Correspondants* ». Car la rubrique est classée, elle a ses maîtres et ses gloires. Bennet-Burleigh est le plus connu. Il a fait l'Egypte, l'Inde, Madagascar. Il parle le français avec l'accent britannique, mais très correctement.

Il m'invite à aller dans le fond de la salle, où sont avec lui ses confrères, et me fait l'honneur de me présenter...

Ils sont là sept où huit, la plupart jeunes, très aimables, s'empressant vers moi, se présentant eux-mêmes, quand le nom m'a échappé, et tous heureux de me guider dans ma nouvelle entreprise.

Il y a Mr Maxwell du *Standard* et Bleloch son collaborateur, spécialement attaché à l'Afrique australe ; les uns viennent d'Australie, comme le

capitaine Tonnly Wrigh, d'autres du Canada, comme Mr Smith du *Montreal Courrier ;* d'autres d'Amérique, comme Rennett du *New York Sun*, d'autres du Cap, comme Mr Nissen du *Cape Times;* d'autres des provinces anglaises, comme M. Scott du *Manchester Courrier*.

Un tout jeune homme, grand, à moustaches fines, belle prestance, est un Américain ayant vécu à Paris, où il a connu mes amis les poètes Vielé-Griffin et Stuart-Merrill. Nous bavardons sur les jeunes revues littéraires, et il connaît mieux que moi les derniers volumes parus. C'est Mr James-Barnes, qui représente le *Harpers Magazine* et, aussi, le grand journal populaire anglais le *Daily Mail*.

Oh ! la conversation animée et toute cordiale où nous nous oublions tous ensemble jusqu'à quatre heures de l'après-midi ! Nous arrivons des pays les plus lointains pour partager les mêmes émotions, et par le bienfait de la culture, par le souci de la politesse, nous nous trouvons, en un seul jour, unis par les liens invisibles de la sympathie humaine.

Comme nous nous levons, un homme de haute taille, se joint à nous, que, par sa moustache et sa pelisse fourrée, je prends tout d'abord pour un Russe. C'est Mr Pearce, du *Daily News*, un des plus réputés correspondants de guerre. Il a son histoire, dans cette campagne.

Il était dans Ladysmith pendant tout le siège, et quand la ville fut délivrée, la première compagnie entrée dans les murs était commandée par un jeune lieutenant qui chercha M. Pearce et lui sauta au cou tout ému. C'était son fils.

XVI

AUTOUR DE PRÉTORIA

Prétoria, juillet 1900.

Nos chevaux, après avoir parcouru au galop la route monotone qui va de Prétoria aux premières collines de l'est, viennent de s'arrêter au sommet d'un kopje pour que nous puissions contempler le vaste paysage qui se déroule devant nos yeux.

Il est neuf heures du matin. Le soleil, déjà haut, resplendit dans un azur sans tache, et cette journée d'hiver austral a la clarté d'un printemps de Provence.

Derrière nous, à l'ouest, Prétoria, cachée dans les arbres toujours verts, ne laisse apparaître que quelques morceaux de maisons aux couleurs rouges, la petite église, la Minerve qui surmonte le dôme du Parlement, et le vaste quadrilatère formé par le Palais de Justice — transformé maintenant en hôpital. On croirait voir, avec tous ces tons rouges des briques, un gros village du Languedoc, entre Toulouse et Albi. Seulement, tout autour, sur les moindres monticules, on aperçoit des tentes assemblées qui évoquent la guerre.

A notre droite, vers le sud, deux forts perchés

sur une colline élevée achèvent de nous rappeler que cette ville, oubliée, l'on dirait, dans une idylle de verdure, était une capitale et se gardait contre l'invasion — oh ! combien peu !

Mais devant nous, du nord à l'est, dans un horizon à perte de vue, s'étend le veld immense, sans un village, sans une forêt, sans rien qui révèle la vie des hommes et des choses, paysage dont la splendeur immobile et muette semble une forme de l'éternité.

Mon compagnon de route, silencieux comme moi, se retourne tout à coup et me dit :

— Quelle chance vous avez de pouvoir, pour le public français, traduire ces impressions profondes !

Mon compagnon de route est M. Gwynne, directeur du service de l'agence Reuter dans la guerre sud-africaine. C'est un lettré qui a parcouru les cinq parties du monde, s'est arrêté longtemps à Paris et connaît à merveille l'esprit français. Je signale, en passant, quel soin minutieux apportent les journaux anglais au choix de leurs correspondants : j'ai fait connaître déjà M. Amery, du *Times*. Il est vrai qu'Amery et Gwynne sont des chefs d'emploi, quelque chose comme des directeurs délégués ; mais, d'autre part, ici, à Prétoria, où vivent avec moi plusieurs de mes confrères, j'observe que le moindre « reporter », envoyé uniquement pour expédier des dépêches ou pour décrire par le menu les marches et les escarmouches, est un élève des grandes universités, ayant cultivé les belles-lettres et l'histoire.

Aussi, beaucoup d'entre eux me félicitent de pouvoir m'adresser à un public où les impressions mo-

rales, pittoresques, humaines et poétiques, sont préférées au récit sec et détaillé des faits qui s'écoulent au jour le jour.

— Vous retournez bientôt à Johannesburg ? me dit M. Gwynne à brûle-pourpoint, pendant que nos chevaux reprennent le pas.

— Cette semaine, si je le puis.

— Ah ! que je voudrais être à votre place, et pouvoir dire hautement tout ce que je pense, dans un journal absolument indépendant ! Quelle ville ignoble que ce Johannesburg ! quelle infamie dans ces âmes de capitalistes pleutres qui ont astucieusement tout fait pour susciter la guerre, et qui maintenant se plaignent que les soldats, venus se battre pour eux, la font trop durer ! J'espère que vous n'allez pas les ménager.

— Ne m'influencez pas, mon cher confrère ! lui dis-je en riant.

Comme nous parlons, voici que tout à coup mon cheval fait un écart, et celui de M. Gwynne prend le galop. Une odeur insupportable monte du côté gauche de la route. Ce sont des chevaux morts, tombés l'autre jour dans une escarmouche. Il y en a treize que nous pouvons compter, et tout le long de la route, pendant des centaines de mètres, d'autres cadavres gisent lamentablement, la tête allongée, les jambes unies, le ventre ouvert. Nous traversons au plus vite cet atroce charnier, et le bruit des sabots de nos bêtes fait partir des vols de vautours qui tourbillonnent au-dessus de nous. Comme ils sont beaux quand même, en plein ciel, ces oiseaux de proie ! Leurs ailes larges glissent immobiles dans l'espace, puis battent l'air à coups

majestueux, puis de nouveau s'étendent, et le vol monte, s'en va, descend, remonte, revient, tournoie, et finalement va se poser à quelque distance, près d'un nouveau groupe de chevaux tués. Les grands oiseaux, debout sur les pattes, les ailes pendantes le long du corps, apparaissent maintenant avec leurs becs formidables et dans toute l'horreur de leur sanglante fonction.

Cependant, nous arrivons au large ruisseau dont les eaux font mouvoir les roues d'Eerste-Fabrieken, vaste usine de whisky installée à l'est de Prétoria, un peu avant les gorges gardées par les Boers.

C'est là qu'est la division d'avant-garde placée sous les ordres du général Pole-Carew, avec qui nous devons luncher tout à l'heure.

*
* *

En arrivant au jardin qui entoure la maison de style hollandais où habitait, avant la guerre, le *manager* d'Eerste Fabrieken, et où maintenant se trouve le quartier du général Pole-Carew, nous apercevons un homme à cheval, conduit par deux cavaliers anglais. Il est vêtu d'un costume bleu foncé, de la même coupe que nos khakis, et il n'a pas d'armes.

— Un prisonnier, sans doute ? dis-je à Gwynne.

— Non ; un parlementaire plutôt.

— Suivons-le.

Et nos chevaux prennent le pas derrière les trois autres.

Sur le perron, trois officiers regardent s'approcher

notre groupe, et les soldats, ainsi que l'inconnu, s'écartent pour les laisser passer.

Les officiers viennent vers nous, serrent nos mains, et pendant que l'un d'eux reste avec l'homme à la veste bleue, les deux autres nous introduisent à la salle à manger, où le lunch est commencé déjà, encore que le général ne soit pas arrivé. Mais, en temps de guerre, chacun mange dès qu'il le peut, en cas d'alerte.

Lunch très simple, à viandes froides. Les plats sont posés sur le buffet et chacun va se servir lui-même.

Soudain, une tapisserie se lève, et le général Pole-Carew paraît, souriant, alerte, l'air plus sous-lieutenant que ses plus jeunes officiers. Il est descendu de cheval et, après une toilette rapide, vient luncher à son tour avec nous. De taille un peu au-dessous de la moyenne, mais bien prise, mince, moustache relevée à la française, cheveux frisottants, cinquante ans seulement, mais en portant à peine quarante, il a plutôt l'air d'un colonel de hussards en garnison à Marseille que d'un solennel général anglais.

C'est tout à fait un soldat, d'ailleurs, et nullement un sportsman en villégiature. A vingt ans, il entrait aux Coldstream Guards ; était nommé à vingt-sept ans secrétaire de sir H. Robinson, dans la Nouvelle-Galles du Sud ; deux ans après servait sous lord Lytton, vice-roi des Indes ; puis en 1882, sous les ordres du duc de Connaught, en Égypte, et finalement devenait le secrétaire militaire de lord Roberts, commandant en chef dans les Indes, qu'il n'a pas quittées depuis cette époque.

Il a du soldat la gaieté, la franchise, l'insouciance désintéressée et cette éternelle jeunesse que maintient dans les âmes nobles le renouveau sans fin des aventures et des voyages. C'est pourquoi j'ai plaisir à esquisser sa silhouette, plaisir d'autant plus grand que le déjeuner est pétillant de bonne humeur.

Je vois tout de suite que les officiers aiment beaucoup leur général, et dès qu'il s'assied, l'entrain augmente.

— Alors, me dit-il, en très bon français, vous avez failli être arrêté par ce charmant fumiste de Christian Dewet ?

— Peu s'en est fallu.

— Ah ! que je voudrais le prendre !

— Je comprends...

— Oh ! pas pour le vaincre, mais pour l'inviter à déjeuner !

— C'est, en effet, à ce qu'il paraît, un parfait gentleman.

— Et un homme très remarquable, un héros spirituel, ce qui est rare. Botha aussi est un homme. Et il faut reconnaître qu'ils sont bien supérieurs aux premiers généraux boers.

Puis, cet hommage une fois rendu à ses adversaires, le général me parle de Paris, qu'il aimerait tant revoir.

Et ce sont, sur Paris, des anecdotes à n'en plus finir, des souvenirs du boulevard et de Montmartre, puis des récits de voyage et des histoires que vous chercheriez en vain dans les romans des bas-bleus britanniques.

Gwynne nous en raconte une bien bonne sur un

vieux militaire anglais, célèbre par la rudesse de ses boutades, et dont l'abord est généralement redouté.

Un jour, que sa femme partait pour les bains de mer, où, presque tous les ans, elle se rendait seule, certaine d'y trouver toute une cour d'amoureux, un godelureau demanda au terrible guerrier, voyant qu'il s'embarquait à son tour :

— Et vous aussi, général, vous allez aux bains, cette année ?

— Oui, mon garçon, lui grommela la moustache hérissée ; c'est moi-même, cet été, qui serai le mari de ma femme !

Le mot est même plus expressif et plus concis ; mais je n'ose pas le répéter, car on m'accuserait de « gauloiserie ».

Et ainsi, dans la verve franche d'une cordialité virile, le repas s'achève, trop vite, à mon gré.

Le repas terminé, nous remontons à cheval et nous voilà partis au petit galop de chasse, en un groupe de sept ou huit, dans la direction de la maison même qu'habitait M. Marx, le propriétaire d'Eerste Fabrieken et où loge, en ce moment, le général Johnes.

Le général Pole-Carew est parti devant nous au grand galop, pour faire un tour dans les camps avant de venir prendre le thé qu'on va nous offrir. Quel terrible cavalier que ce général Pole-Carew ! On l'appelle, dans l'armée anglaise, le *tueur de chevaux*. Il est toujours au galop, et ne peut rester en place quand les autres vont à une allure modérée. Je le regarde franchir le veld à fond de train. Son cheval alezan, aux jambes fines et

nerveuses, saute et ressaute, et nous revient, un moment après, couvert de sueur, ruisselant d'écume.

« Encore une victime désignée! » dit un officier; et le général Pole-Carew, très ingambe, est avant nous sur le perron, où nous descendons à notre tour.

Le général Johnes, grand, maigre, l'air flegmatique, et dont l'apparence diffère totalement de celle de son fringant collègue, nous reçoit avec la plus grande amabilité et nous fait les honneurs de la maison qu'il habite, tout en fumant une grosse pipe en buis sculpté.

*
* *

... Cependant, le soir va venir, et le soleil est déjà sur l'horizon. L'ombre arrive brusquement, dans ces climats de l'Afrique australe, où les journées ont la splendeur de l'été et les nuits les frissons de l'hiver.

— Filons vite, me dit Gwynne, nous ne serons jamais à Prétoria pour sept heures.

Et, ayant pris congé de nos hôtes, nous partons au galop, à travers le veld, aussi longtemps que le jour luit encore.

— Grand Dieu! s'écrie tout à coup mon compagnon, je crois que nous nous sommes trompés de route! Vous reconnaissez-vous?

— Oh! pas du tout; je vois le veld et rien que le veld.

— Attendez; allons au pas en regardant cette

colline. Nous finirons bien par retrouver les traces de notre chemin, car la lune se lève.

Et, dans le crépuscule solennel, nous voilà marchant côte à côte, rendant courtes les heures par l'évocation de mille souvenirs de voyage, et par de piquantes comparaisons entre le caractère français et le caractère britannique. Quel plaisir, vraiment, de bavarder ainsi, au pas rythmé des chevaux rapprochés dans l'ombre, avec un Anglais lettré et sincère, et de pouvoir l'un et l'autre reconnaître les défauts et vertus réciproques de nos deux races toujours en conflit !

Et, tout en parlant, tantôt de Mistral, que Gwynne veut aller voir en Provence, tantôt de Kipling, dont il est l'ami intime et avec qui il veut me faire déjeuner à Londres, nous arrivons au pied de la colline et finissons par retrouver le chemin de Prétoria.

Oh ! l'admirable paysage lunaire, vu de l'endroit même où, ce matin, j'ai contemplé le veld sous le soleil ! De la blancheur dans le ciel, de la blancheur sur la terre, quelque chose comme une neige impalpable qui, partout répandue, semble tomber invisiblement des pâles étoiles, tremblantes dans cette laiteuse clarté. Et le veld est si grand, si calme, dans cette atmosphère élargie par la lune, qu'on a la sensation d'une terre oubliée par les hommes, où tout n'est que silence, fraîcheur et repos.

Mais voici qu'en parvenant au sommet du kopje, des lumières apparaissent, là-bas, vers la ville. Il est près de neuf heures, et, peu à peu, tandis que nous marchons, tout s'éteint dans cette capitale

endormie, tout, sauf un bâtiment immense, éclatant par toutes ses fenêtres de resplendissante clarté. On dirait un château de fête, un palais merveilleux perdu dans une forêt, comme on en rêve dans les contes de fées et les légendes de chevalerie...

C'est l'hôpital.

XVII

CHRISTIAN DEWET

Prétoria, août 1900.

Il n'y a plus de légende ! Et je viens d'apprendre la vérité sur Christian Dewet.

... De contour en contour, nous arrivons à une maison écartée, où vivent en une humble popote quatre volontaires français qui n'ont pu quitter la ville assez tôt, et qui se cachent pour n'être point soumis aux serments des prisonniers.

Ce sont quatre héros de la campagne, et j'aime à citer leurs noms, car ils furent d'un bout à l'autre hardis et désintéressés : MM. de La Marche, Brissaud, Guittard et Guilbert.

Les deux premiers faisaient partie de l'armée de l'Ouest, lors de la retraite sur Kroonstadt. Ils étaient l'un et l'autre à Thabanchu lorsque fut accompli, sous les ordres de l'Allemand Laurenz, un des plus beaux faits d'armes de la guerre. Trente hommes, seuls, dont douze Français et dix-huit Allemands, ont, pendant une journée, pu couvrir Dewet, qui opérait alors l'admirable retraite où naquit sa gloire.

Ces trente hommes occupèrent un kopje élevé

d'où ils firent une si vive fusillade que l'armée ennemie, croyant à une force considérable, s'immobilisa tout un jour pour les en chasser.

Jusqu'au soir, ces trente hommes, couchés au ras du sol, soutinrent l'attaque. Un Français, nommé Baudin, je crois, qui avait échappé à Madagascar et au Tonkin, y trouva la mort. Le jeune Brissaud, fils du général de ce nom, âgé de vingt ans à peine, reçut un éclat de bombe dans les reins, et, tout sanglant, continua sans bouger à tirer jusqu'au soir.

A la nuit tombante, ceux qui restaient des trente se retirèrent en bon ordre. M. Brissaud, évanoui, fut porté sur les épaules de M. de La Marche et de ses autres compagnons.

Dewet était sauvé et nos héros purent le rejoindre.

Quel meilleur renseignement pourrais-je avoir ?

J'apprends donc qui est, physiquement et moralement, le général de l'armée orangiste.

C'est, en effet, un homme de trente-cinq à quarante ans, au visage fin, paraissant plus jeune.

Il était fermier dans l'Etat Libre et y possédait une terre des plus fertiles.

Au début de la guerre, il était un field-cornet obscur, et personne ne songeait à lui.

A Kimberley, il eut la direction d'un commando ; mais, soit que son génie ne se fût pas révélé encore, soit qu'il n'eût pas eu l'occasion de le manifester sous les ordres d'autrui, il resta inconnu.

Pourtant, l'empire extraordinaire qu'il exerçait sur ses hommes, son audace personnelle, son entrain

communicatif qui lui donnaient à la fois de l'autorité et de la sympathie, tout cela fit qu'après les désastres de février et de mars, ce fut lui que spontanément les hommes de l'Etat Libre désignèrent pour leur chef.

Le président Steijn, d'ailleurs, dont la conduite est si noble, avait remarqué Dewet, et lui donna toute sa confiance.

Dewet conduisit la retraite avec une audace et en même temps une prudence qui le sacrèrent aux yeux de ses hommes comme le maître à jamais indiscuté.

Après les défaites de Kroonstad, tandis que l'armée transvaalienne se repliait sur Johannesburg, Dewet disparut. Longtemps on ne sut ce qu'il était devenu. Il avait conçu cette idée dangereuse et géniale de se replier dans l'Etat Libre, de faire silence, de laisser monter l'armée anglaise, et, subitement, d'inaugurer cette guerre désormais inoubliable par quoi son nom s'est élevé jusqu'au niveau des plus illustres.

*
* *

Depuis ce moment, je suis chaque jour Christian Dewet avec une curiosité passionnée. Raconterai-je toutes ses prouesses éclatantes? Il faudrait un livre entier pour cela, et j'en donne ailleurs quelques échos.

Il est une chose, cependant, que l'on semble peu connaître en Europe, et les journaux qui parlent de lui paraissent ignorer le côté mystique de sa nature.

Dewet, en effet, est un pasteur d'âmes, en même temps qu'un conducteur d'hommes. Sa foi rayonne dans les moindres actes de sa vie. Un prisonnier anglais qui longtemps a suivi ses troupes, me racontait sur le jeune général des traits grandioses et simples comme des souvenirs bibliques.

Un soir, l'armée anglaise avait traqué de très près les soldats de Christian Dewet. Ce dernier, par des prodiges d'adresse, avait réussi à franchir un fleuve sans perdre ni un homme, ni un cheval. A peine arrivés sur l'autre rive, tous les combattants se mirent à genoux. Le soleil venait de se coucher, et, naturellement, la nuit d'hiver arrivait à longues ailes noires.

Alors Dewet, resté seul à cheval, entonna d'une voix grave, dans le solennel crépuscule, un hymne d'actions de grâces, et tous les soldats agenouillés reprirent le chant à l'unisson.

Tel est Dewet. Susceptible des actes les plus implacables et des pitiés les plus généreuses, tour à tour redoutable et doux, suivant les nécessités de l'heure, fastueux à l'égard des prisonniers et simple avec ses propres hommes, ayant à la fois du César et du Cincinnatus, de l'Artagnan et du Parsifal, où donc cet homme obscur, propriétaire de troupeaux, a-t-il trouvé ces flammes de génie dont s'illuminent dans l'histoire les plus vertigineux des chefs de peuples ?

Quelle école a-t-il suivie ? Quelles lentes méditations a-t-il connues ? Quels modèles s'est-il proposés ?

Simplement, il a cru à la justice de sa cause. Il a laissé grandir et se condenser en lui-même l'âme

de sa patrie, il a méprisé l'attrait de l'or qui avait suscité cette guerre, et, le méprisant, il a osé l'attaquer sans crainte ; puis, il a prié Dieu, et il s'est levé. Et par le seul effort de sa conscience, il a trouvé, dans les réserves de sa race, l'autorité qui dirige les choses et l'habileté qui les accomplit.

XVIII

DANS UNE TRANCHÉE

Eland's River, août 1900.

— Glissez-vous là, me dit le capitaine Wood, et ne dites à personne que je vous ai laissé faire. Et surtout ne bougez pas, ne vous levez pas, ne sortez pas jusqu'à la fin.

Et je me glisse, en effet, en rampant sur le sol, jusqu'à la tranchée profonde, véritable forteresse de terre, derrière laquelle les soldats tirent à feu roulant.

Il est deux heures. Le soleil tape implacablement sur ma nuque et me rôtit tout doucement le dos. Mais je me fiche bien du soleil! Il y a, là-bas, en face, sur la colline, un autre feu qui, moins cuisant, me préoccupe d'autre manière.

Je voudrais dire l'émotion que je ressens; mais les mots me manquent. Il y a des frissons mystérieux de notre être dont nulle parole humaine ne peut traduire le tremblement.

Est-ce la peur? Je ne crois pas. « Quel est le jean-foutre qui n'a jamais eu peur? » disait Ney, qui s'y connaissait. Je ne prétends pas être un « jean-foutre », selon la forte expression du « brave des braves », et si c'était vraiment la peur, je le

dirais carrément, trop heureux de m'en tirer par cette explication fort simple.

Mais non, ce n'est pas la peur. Non pas que je veuille passer pour un foudre de guerre, mais tout bonnement, parce qu'en réalité je ne risque quasiment rien.

La tranchée est profonde de plus d'un mètre; en avant, face à l'armée adverse, il y a un terrassement tellement épais que les canons eux-mêmes ne le pourraient démolir; et la seule chance d'accident est qu'un obus vienne juste à tomber dans le trou, ce qui est, d'après la trajectoire, à peu près impossible. Rue Drouot ou place de la Madeleine on court plus de périls.

Et le paisible bourgeois qui prend un sapin à la course pour aller de l'Opéra au Gymnase, à travers les carrefours des écrasés, est plus héroïque, assurément.

Si bien qu'un de mes confrères m'affirmait, sans paradoxe, que nous étions venus sur les champs de bataille pour éviter les dangers de mort.

*
* *

Et cependant je suis remué dans tout mon être, et j'ai la gorge sèche et comme étranglée, et ma poitrine est haletante, et ma jumelle tremble dans ma main, tandis que des jets glacés semblent tomber de ma nuque à mes talons.

C'est qu'en réalité j'assiste pour la première fois à un drame terrible, un drame dans lequel je ne suis pas accaparé par le souci de mon propre rôle, puisque j'en demeure un des très rares spectateurs.

Et si jamais vous avez senti votre cœur battre à l'audition d'une tragédie palpitante; si jamais les imaginaires périls évoqués par les poètes ont agité vos fibres; si même vous avez regardé, au milieu du silence d'une foule angoissée, le matador tête à tête avec le taureau, imaginez ce que doit être cette émotion, multipliée à l'infini, pour celui qui, impartial et immobile, assiste à la lutte de soldats contre soldats, de peuple contre peuple, d'humanité contre humanité.

Là-bas, d'où partent des flocons de fumée, derrière ces rochers que j'entrevois à travers les trous de la tranchée, il y a des hommes que je n'aperçois pas, que je ne connais pas, mais que j'aime profondément, parce qu'ils défendent leur sol, leur liberté, leur avenir, et, près de moi, à portée de ma main, dans le même creux de la terre, d'autres hommes que je ne connais pas non plus, mais près de qui je vis depuis des mois, dont j'ai mesuré la résignation et les souffrances, que je plains de tout mon cœur, et que je vois exposés à mourir pour leur lointaine patrie, pour un but obscur dont ils ne savent rien, sinon que leur race y est engagée.

Et c'est bien, en effet, la plus émouvante des tragédies à laquelle j'assiste, celle où le sang qui va couler sera du vrai sang vermeil, et où les râles que j'entendrai s'échapperont de douleurs véritables.

*
* *

Mais, chose étrange! voici que peu à peu, à mesure que l'action se précipite, mon émotion

première disparaît pour faire place à une curiosité dont j'ai honte, à une curiosité de sportsman assistant à un jeu, ou de spectateur qui, oubliant le drame, s'amuse à étudier les gestes des acteurs.

Ah! comme je comprends maintenant l'endurcissement des militaires professionnels, et cette sorte de passion des batailles, par quoi les grands généraux en arrivent à précipiter hommes contre hommes, avec la volupté secrète d'un joueur d'échecs, qui prévoit et renverse, à l'avance, les combinaisons de son adversaire!

Quel fonds de cruauté y a-t-il donc en nous, quels inépuisables souvenirs de luttes séculaires, quel arriéré de haines farouches, pour que tous nos bas instincts se réveillent en présence des combats, comme ceux d'un chien qui ne peut voir une mêlée entre ses semblables, sans s'y précipiter aussitôt?

Pourtant, ici, ce n'est pas un de ces grands chocs de masses humaines où l'individu semble disparaître dans les mouvements d'ensemble, tels que les historiens en racontent des guerres de l'Empire, par exemple, ou des anciens combats durant lesquels on luttait corps à corps.

On ne voit pas l'adversaire. On le devine seulement à la fumée et au bruit des canons, et quand la fusillade n'a pas commencé, on ne sait même encore où se cache le gros des troupes.

Quant à ceux au milieu de qui je me trouve, ils sont dispersés de tranchée en tranchée ou bien couchés tout le long, à même la terre, et je ne vois d'eux que ceux qui sont près de moi. Ah! les grandes charges héroïques, les hommes luttant souffle contre souffle, les lances en avant, les

baïonnettes croisées, les chevaux écrasant les chevaux, tout ce pittoresque des batailles d'autrefois ! Fini, je crois, et relégué dans les musées avec les armures et les flèches : plus de splendeur dans la guerre. Pauvres artistes! vous en serez réduits à peindre désormais les douceurs de la paix. Puisse cette décadence amener la fin des guerres, inutiles, en effet, puisqu'elles n'ont plus même de beauté!

Avec ma jumelle, qui maintenant ne tremble plus, je regarde, à travers la petite ouverture de la tranchée, les obus des boers partir, voler et tomber. Le bruit qu'ils font ressemble au sifflement lourd d'une barre de fer rouge plongée dans l'eau, mais augmentant au lieu de diminuer. Puis, quand la bombe éclate, cela fait un tapage sec, vif, ou parfois répété comme des ferrailles qui se heurtent.

Mais je remarque que le plus grand nombre des obus n'éclatent pas. Est-ce défectuosité de confection? Sont-ils mal tirés? Sont-ils trop vieux? J'ignore. Mais la plupart arrivent, tombent à terre, font fusée par le haut sans lancer le moindre projectile, et l'on peut, après chaque escarmouche, en ramasser d'absolument intacts.

Ceux des Anglais passent par-dessus nos têtes, et chaque fois leur giclement me fait relever le front. Puis ce sont les coups secs et sans interruption des petits maxims, sortes de gros revolvers sur affût.

*
* *

Mais voici que la grosse voix des canons cesse en face de nous; et l'on n'entend plus que, dans le lointain, quelques coups espacés.

Alors, c'est le crépitement des mausers, un petit bruit sec, comme d'une baguette sur un morceau de bois, et qui semble insignifiant au premier abord. Mais au bout d'un moment, le tir étant meilleur sans doute, on entend quelques balles qui sifflent, et ce léger frisson a quelque chose d'agaçant et d'émouvant à la fois.

Je regarde les Anglais; ils sont immobiles. Qu'attendent-ils? O miracle de la curiosité humaine! J'oublie que je suis neutre, que j'ai même de grandes sympathies pour ceux qui sont en face, et j'ai presque envie de crier à mes voisins : « Tirez! mais tirez donc! »

Pourtant, voici les balles qui tombent près de nous et quelques-unes s'enfoncent dans la terre qui nous abrite.

Je me tourne, et j'aperçois les officiers debout derrière la tranchée, à moitié courbés, mais assez détachés du sol pour être exposés. Ils ne bronchent pas. Ils ont la lunette d'une main et tiennent leur fusil de l'autre, car l'officier a renoncé au sabre inutile, et se bat au fusil, comme les soldats. Je n'admire pas leur courage, car l'admirer serait croire que j'en ai douté; mais leur impassibilité me plaît.

Ils commandent le feu. Alors, je regarde mon petit voisin, dans la tranchée. C'est un blond, sans barbe, les cheveux collés sur les tempes. Il a ôté son casque, qu'il a mis près de lui. Il vise au hasard, à ce qu'il me semble, et tire balle sur balle avec une régularité automatique, sans émotion. Ça m'étonnerait qu'il tuât beaucoup de monde. Mais il n'a pas l'air bien cruel, le pauvre petit, et il a une

figure poupine qui contraste avec son actuelle fonction. Les autres, qui viennent après lui, environ d'un mètre à un mètre, tirent comme lui, sans parler, à intervalles égaux.

Mais soudain mon cœur de nouveau se resserre : une nouvelle phase de la bataille va commencer. Des premiers rangs, en effet, un cri est parti, et je vois, à travers les trous, des soldats qui sortent des tranchées en avant de la mienne. Ils marchent, les jambes courbées, le corps en voûte, et, de temps en temps, se recouchent et tirent. C'est maintenant le tour de mes petits compagnons, et, à ce qu'il me paraît, on va s'avancer vers la colline. Le jour déjà décline vers le soir, et le soleil est oblique.

J'observe mon voisin. Il remet son casque, serre sa boucle, raffermit son petit sac, et tout cela sans que sa figure rougeaude change de physionomie. A travers les trous, je regarde devant moi. Du haut de la colline, plus haut que tout à l'heure, une décharge terrible s'abat, et il me semble que, dans les rangs, à quelques mètres, je vois des hommes tomber.

*
* *

Peut-être se couchent-ils, suivant la tactique adoptée. Pourtant mon cœur bat à se rompre. Enfin les officiers, derrière moi, crient : « *Come on!* » Et le jeune capitaine me dit : « Vous, ne bronchez pas, je vous en prie. A tout à l'heure. » Et, par des sortes de sentiers creusés dans la tranchée, les hommes sortent ou plutôt glissent, et, en rampant, s'avancent, le fusil prêt.

Je ne saurais dire ce que j'éprouve. Ces jeunes hommes, ces enfants presque, avec qui je viens de rester deux heures à peine, je m'attache à eux et je les suis avec une anxiété poignante.

Là-haut, du côté adverse, la fusillade est plus rare, et l'on dirait que tout va finir. Le soleil est rouge à l'horizon; l'air est plus frais, et les soldats, maintenant, sont déjà à quelque cent mètres. Alors, pour mieux voir, je mets la tête au-dessus de la tranchée. J'aperçois nos hommes qui se cachent moins, se relèvent à demi, quand, soudain, du rang qui est devant moi, un homme tombe, se débat, frappé par une balle, une des dernières peut-être tirées en ce jour.

Alors, la curiosité, l'émotion, la pitié l'emportent sur la promesse que j'ai faite. Je m'en vais vers ce pauvre blessé, ce mourant même, un de ceux qui étaient dans la même tranchée que moi. Deux de ses camarades l'ont relevé et l'emportent non loin de là, derrière un petit monticule de sable, où les aides-médecins viennent nous rejoindre. La balle a frappé sous l'œil, a traversé la bouche et est allée dans la gorge. Un sang noir, à gros jets, s'échappe de sa blessure. Sa figure est atroce, ses vêtements sont inondés de sang. Il râle. Il étouffe. Le médecin l'essuie, regarde, secoue la tête, puis le repose doucement. Il va mourir. Là-bas, la bataille est finie et le soleil a disparu...

Alors, dans ce soir qui s'avance, sans me demander si, de ce côté ou de l'autre, il n'est pas aussi de nombreux blessés qui râlent pareillement, je m'attache avec une sympathie douloureuse à ce fragment d'humanité que je vois disparaître. Cet

inconnu devient pour moi toute la guerre. Il n'est plus Anglais ni d'aucune nation; il n'est plus de cette époque ni d'aucune époque; c'est l'éternel soldat obscur tombant sans savoir où et sans savoir pourquoi, poussé par des forces qu'il ignore; et, délivré du respect humain, je fais un signe de croix et je prie humblement devant l'âme expirante de ce pauvre fils de pauvres inconnus, mourant loin de tout ce qu'il aime pour une richesse qui n'est pas la sienne et pour un prestige dont il n'aura plus de reflet...

XIX

LOUIS BOTHA

Prétoria, septembre 1900.

Louis Botha, général en chef des troupes transvaaliennes, vient de tomber assez gravement malade pour être forcé de passer le commandement de son armée au général Viljoen.

Quel que soit le sort prochain du jeune chef républicain, il aura, en tout cas, suffisamment accompli sa rude tâche pour être salué dans l'Histoire comme un héros.

Il ne possède pas encore la gloire populaire de Christian Dewet, et la qualité de son génie n'a pas ce brillant apparat qui séduit les imaginations et touche les cœurs sensibles à la magie des aventures.

Mais Louis Botha, s'il n'eut pas l'occasion de dépenser son énergie en rayonnantes prouesses, dut accomplir une mission peut-être plus difficile : celle de soutenir, par un effort de chaque jour, une lutte souvent obscure, où se liguaient contre lui les forces de la nature et l'acharnement de ses ennemis.

Tandis que Dewet parcourait les champs fami-

liers de l'Etat Libre, soulevant l'enthousiasme et rencontrant partout des dévouements, Botha, sur qui se sont massés tous les efforts des principaux chefs militaires, se trouvait acculé dans une région stérile et montagneuse, sans cesse harcelé par le gros des troupes, enfermé d'un côté par l'armée d'invasion, de l'autre par les frontières de la colonie portugaise.

On saura plus tard quelle vie terrible et désolante ont menée les soldats de Botha, depuis le jour où Prétoria fut évacuée ; et l'Histoire étonnée se demandera comment des hommes ont pu subsister si longtemps en pareille situation.

Pour cet héroïsme patient et sédentaire, plus rude assurément que l'héroïsme des mouvements accidentés, Botha était l'homme marqué, comme Dewet pour les marches hardies.

Car Louis Botha possède jusqu'à l'abnégation cette vertu de ténacité qui caractérise la race hollandaise.

De plus, il est avant tout un dominateur d'âmes; et le culte qu'ont pour lui les jeunes hommes de la république envahie explique seul la formidable résistance que des enfants de quinze à vingt ans, dont se forme le gros de son armée, peuvent opposer à la force anglaise.

Louis Botha, comme Krüger, comme Dewet, comme Steijn, est un mystique. Mais, particularité curieuse, tandis que Steijn, Dewet et Krüger sont en quelque sorte des mystiques *extérieurs*, laissant à tout propos se manifester leur forte piété en des prières publiques, Botha est, plutôt, un mystique *intérieur*, réservant pour les solennelles occasions

les éclats de son âme ; mais, le reste du temps, renfermant en lui son ardente foi.

Cela donne, paraît-il, à son intimité une force attachante dont m'ont parlé quelques-uns de ses lieutenants. De même, quand, dans une heure solennelle, Botha veut soulever des héroïsmes, il trouve en lui des puissances auxquelles ses hommes ne résistent pas.

Ce fut dans une de ces heures qu'il décida le sort de la guerre après la prise de Prétoria, et ce fut là une des plus belles pages de cette épopée.

Le lendemain ou le surlendemain de la prise de Johannesburg, le père Krüger convoqua ses fidèles dans la petite église qui faisait face à sa maison, au faubourg du Nord, à Prétoria.

La minute était tragique et grave.

Un grand nombre de Boers avaient fui sans combat, les hommes de quarante ans parlaient de se rendre sans bataille, et seuls restaient inébranlables quelques vieux fermiers, hélas ! insuffisants.

La foule était dans l'église et l'on ne savait pas ce qu'allait dire l'Oncle Paul, car depuis la veille il restait muet.

Toute la jeunesse de Prétoria était venue.

Krüger monta dans sa chaire, de son pas rude, lourd et lent.

Un silence de funérailles.

Krüger fit le signe de la croix, erispa ses deux mains sur la chaire, pencha sa tête formidable, puis, avec solennité d'abord :

— Citoyens, mes amis, mes frères...

Un silence.

Et, brusquement, comme un cri de lion :

— Vous êtes tous des lâches...

Et, dans un tourbillonnement d'apocalypse, il fit passer sur ses fidèles tantôt des imprécations qui frappaient comme des glaives, tantôt des appels qui montaient comme des tumultes de clairon.

Les hommes sortirent, bouleversés.

Dehors, devant la porte, entouré de son état-major fidèle, Botha attendait.

Il avait, paraît-il, une physionomie grave et comme illuminée par le dedans.

Il regardait sortir, l'un après l'autre, les hommes.

Il disait aux uns : « Viens ici! »; à d'autres : « Va-t'en! » et, sans dire un mot, sans protester, toute la jeunesse vint se ranger à sa suite.

Cela fait, il prononça quelques paroles brèves et décisives, annonçant la tâche à remplir. Et il partit.

Chemin faisant, il examina encore ses hommes, comme Gédéon épurant son armée.

Il réconforta les bons et renvoya tous les douteux. Et, sûr de son élite, il s'en alla dans la montagne.

Ceux qu'il avait renvoyés furent reçus par leurs femmes à coups de balai.

Il est bon d'éclairer par cette flamme peu connue la physionomie vraiment noble de Louis Botha. Il n'a pu remporter de ces victoires qui éclatent en fanfares. Il a fait plus. Par son énergie communicative, il gagnait chaque jour une bataille sur le temps, et fournissait à Dewet l'occasion de continuer ses guerillas.

C'est par cette force intérieure que Botha est devenu, à plusieurs reprises, un incomparable

général. A la bataille de Belfast, avec une armée dix fois moindre que l'armée anglaise, il a tenu pendant trois jours les ennemis en échec et commandé, à lui tout seul, tout un ensemble de manœuvres qui furent, au dire de plusieurs officiers anglais, de vrais chefs-d'œuvre de stratégie. Son armée était dispersée en commandos sur un vaste espace, et lui-même, du sommet d'une montagne avec un télégraphe optique, commandait tous les mouvements.

Il a dépensé, à cette occasion, un tel effort d'énergie, qu'il est tombé malade.

Je sais que les Anglais lui ont offert de rentrer, avec un sauf-conduit, à Prétoria pour se faire soigner. Ils lui disaient : « La guerre va être finie. Vous êtes malade pour plusieurs mois ; à quoi bon rester dans un camp ? »

Le jeune général a refusé.

Mme Botha lui a proposé d'aller vivre auprès de lui pour le soigner. Il a refusé encore, disant que bon nombre de ses hommes étaient malades ou blessés et qu'il n'était pas plus qu'eux à soigner ni à plaindre.

Sitôt guéri, il reprendra la direction de l'armée transvaalienne.

Quand on pense que cet homme de trente-huit ans, cet avocat lettré et mondain, menait, avant la guerre, une vie tranquille et obscure dans la villa fleurie dont j'ai, ailleurs, décrit l'élégance, on ne peut s'empêcher d'admirer, avec émotion, le souffle de liberté et de patriotisme qui, en quelques jours, transforma, par la vertu de la foi irrésistible, des bourgeois d'hier en héros d'aujourd'hui.

XX

LORD KITCHENER

Lord Kitchener, que ses soldats appellent « le Boucher », n'aura jamais sa statue entre celles du doux Berquin et du tendre Richard Wallace.

Si l'on fait abstraction de toute considération sentimentale, on ne peut s'empêcher d'être attiré et intéressé par la physionomie si caractéristique de Kitchener. Il est vraiment un homme tout d'une pièce.

Grand, mince, droit, sanglé du matin au soir dans un khaki moulant sa taille svelte et robuste, perpétuellement serré dans une grosse ceinture, portant en sautoir un large étui de cuir où se trouve son revolver ou sa jumelle de campagne, il donne, dans ses moindres gestes, l'impression du soldat-né, du militaire inflexible qui, dans le plus haut grade, garde la régularité d'allure du lieutenant en service commandé.

Presque toujours monté sur un cheval de haute taille, où son buste élevé et bombé se dresse au-dessus de tous ceux qui l'entourent, Kitchener est éveillé avant l'aurore, et quand nous sortons des lits de camp, on voit sa silhouette errer à

travers les tentes, où sa tenue déjà irréprochable tranche sur le désordre des toilettes matinales. Rien n'échappe à son œil de maître. D'un visage fermé et toujours le même, il s'avance à travers les bagages de l'armée, et, aussi rigide pour les officiers que pour les soldats, il fait ses observations d'une voix calme et décisive qui laisse le silence derrière lui. Il arrive à l'improviste dans les gares, et son débarquement inattendu répand une crainte agitée dans tous les rangs.

L'autre jour, passant près d'Elandsfontein, il examine un train chargé de provisions. Dans l'entassement des sacs et des caisses de toute sorte, il avise, tout à coup, une boîte en bois blanc contenant du whisky supplémentaire, passé en fraude, et préparé pour des officiers d'état-major à Prétoria. Imperturbable, il fait saisir la caisse, bien qu'elle porte l'adresse d'un lord au nom célèbre, et, devant les soldats surpris, fait briser les bouteilles sous ses yeux. Et les officiers, au lieu de whisky, reçoivent le lendemain un paquet de savon dont ils n'ont pas sollicité l'envoi.

Son mépris pour les officiers de parade et de sport est légendaire dans l'armée.

Dernièrement, un jeune dandy, chargé d'un nom historique, et insupportable par l'insistance avec laquelle il demande, « pour sa petite collection », des autographes à tous les gens en vue, aborde Kitchener, et le prie d'écrire, au crayon, sa signature sur un mouchoir.

— Je ferai, dit-il en minaudant, soigneusement broder d'aussi illustres jambages.

Ce disant, le godelureau présente à Kitchener

un mouchoir de soie entouré d'une fine dentelle au parfum capiteux.

Kitchener prend le mouchoir, le tourne, le retourne, et, parlant de profil :

— C'est sans doute le mouchoir de madame votre sœur? dit-il.

— Mais non, fait le cocodès avec une moue charmante, c'est le mien!

— Ah! dit Kitchener, c'est le vôtre?

Et, tendant le mouchoir, sans y rien écrire, il demande :

— Quelle est la dimension de vos épingles à cheveux?

Puis il se retire, laissant le jeune lord tout penaud.

J'ai cité son mot cruel au sujet des « nurses » improvisées :

— Nos malades ont eu en Afrique deux grands ennemis : « les moustiques et les femmes du monde! »

Evidemment, des boutades de ce genre ne constituent pas ce qu'on appelle un « bonhomme », et je ne serais pas surpris que Kitchener ait, dans l'armée, autant que dans la société londonienne, de solides ennemis. Mais on peut comprendre, d'autre part, qu'il puisse posséder de dévoués partisans parmi ceux que l'énergie séduit et entraîne.

Et j'ose confesser que, pour moi, j'ai pour son œuvre l'admiration la plus sincère, et, pour sa personne, la plus nette sympathie.

XXI

LE SOIR AU CAMP

Rietfontein, septembre 1900.

Six heures. Il y a eu ce matin une reconnaissance, et les soldats rentrent, ayant, disent-ils, perdu trois hommes, dont un seul mort, les deux autres grièvement blessés. Trois ou quatre portent le bras en écharpe, ayant reçu des blessures légères que le chirurgien a tout de suite pansées. Mais tous sont las, et la façon dont ils jettent le fusil plutôt qu'ils ne le posent, la hâte qu'ils ont de s'asseoir ou de s'allonger sous la tente indiquent que la journée a été fatigante et qu'ils ont à la fois faim et sommeil.

Pourtant, voici que les feux s'allument dans les fourneaux improvisés, et Tommy prépare le repas du soir.

Quelques briques hâtivement assemblées, réunies au moyen de terre battue, constituent le foyer. Tout autour, cinq ou six soldats s'occupent à la cuisine. L'un attise le feu, l'autre coupe du pain, un troisième apprête la viande, un autre ouvre les caisses de fer-blanc contenant les biscuits ou le « jam » (cette confiture sucrée, nourrissante et

suave au goût, suprême ressource des armées en marche), et le cinquième fait bouillir l'eau pour le thé. Les autres, assis en rond, allument leurs pipes, et, à mesure que vient la nuit, on voit leurs noires silhouettes qui semblent s'agrandir dans le crépuscule, au reflet des lueurs fumeuses projetées par les flammes des fourneaux.

Pas un cri, pas un chant; ni joie, ni ivresse. Ces jeunes gens qui viennent de se battre sont aussi calmes, aussi passifs que des ouvriers harassés après un jour de dur labeur. C'est ainsi que je les ai vus toujours, après les combats, exactement les mêmes que n'importe quel autre soir; et, qu'ils soient vainqueurs ou vaincus, rien n'est changé dans l'expression de leur visage. Ils partent sans enthousiasme apparent, se battent correctement, sans exaltation ni faiblesse, et reviennent sans que rien en eux signale, soit le triomphe, soit l'abattement. On dirait qu'ils sont étrangers à l'émotion de cette guerre, et qu'ils accomplissent un travail commandé, en manœuvres loyaux, mais indifférents.

Mes confrères anglais, à qui je confie la surprise de mon observation, me la confirment, sans me l'expliquer, et me racontent, à ce sujet, des traits typiques.

L'autre jour, à l'avant-garde d'un corps d'Écossais, un tout jeune homme tombe, mortellement blessé. Deux de ses camarades le portent jusqu'à l'ambulance la plus proche, avec mille précautions qui attestent leur sympathie pour lui. Arrivé à l'ambulance, le jeune homme, malgré les soins, entre en agonie. Alors, ses deux camarades, ses

compagnons, ses amis, voyant que tout est fini et qu'ils n'ont plus qu'à rejoindre leur régiment, se penchent vers lui, lui tendent la main, et, simplement, tout comme s'ils quittaient un voyageur, lui disent, en s'efforçant de ne pas trembler :

— Allons, adieu !

Et ils s'en vont, d'un pas régulier, sans détourner la tête.

Est-ce impassibilité, dureté de cœur? Non pas. Ces hommes jeunes certainement, palpitent sous leurs vêtements à toutes les douleurs de la guerre comme à toutes ses exaltations ; mais, et c'est là un trait bien caractéristique de l'âme anglaise, ils n'expriment jamais leur sentiment.

Le fond de l'Anglais est une insurmontable timidité. J'entends par là qu'il a peur de ses propres émotions, qu'il redoute toute extériorisation de ses pensées intimes, et que, n'étant pas dressé à regarder au fond de lui-même, il craint d'être ridicule en laissant apparaître toutes les sensations spontanées de son individu. Je suis certain que beaucoup des défauts apparents et aussi des défauts réels de la race britannique proviennent de cette timidité morale, conséquence elle-même d'un vice initial de l'éducation anglaise, qui est l'ignorance de soi-même et d'autrui.

Mais, pour revenir à cette froideur systématique, que de fois je l'ai observée dans tout mon voyage! J'ai vu de jeunes femmes qui rejoignaient leurs maris après des mois de séparation — et d'angoisse — leur serrer simplement la main en disant : « Good morning ! », et il m'est souvent arrivé de présenter l'un à l'autre des Anglais qui s'étaient

rencontrés maintes fois en cours de route, mais qui n'avaient jamais manifesté le désir de se connaître, encore qu'en réalité ils eussent chacun ce désir.

Ainsi s'explique pourquoi Tommy reste impassible, en apparence, dans les soirs de combat. Et ainsi s'explique aussi pourquoi, dans les jours de liesse publique, quand toute cette émotion contenue est, en quelque sorte, officiellement déchaînée, soldats et gens du peuple, aussi bien que lords et officiers, ahurissent l'Europe par l'exubérance de leur joie et souvent même la folie d'une exaltation qui va jusqu'à l'ivresse brutale. Rappelez-vous les soirs de Ladysmith et de Mafeking.

Mais je m'aperçois qu'à raisonner ainsi j'oublie le camp où Tommy prépare la soupe et fait rôtir le roastbeef dans des poêles où grésille un beurre qui n'est pas d'Isigny.

Maintenant, voici les groupes qui se rapprochent, et, silencieusement, les soldats mangent, sans se presser.

Pas de disputes ; pas de ces discussions tantôt bruyantes, tantôt bouffonnes, où se complaît notre Pitou, les soirs des manœuvres, ou autour des tables de la chambrée ; et, non plus, personne qui tire à soi et essaye de « carotter » sur la part du voisin. Il existe, paraît-il, une tranquille et inaltérable camaraderie entre tous ces pauvres enfants du peuple anglais. Ils se partagent, sans réclamations, les portions de viande, et j'en vois qui, ayant reçu dans leurs gobelets un peu trop de thé ou de whisky, versent le surplus dans la timbale du voisin.

Cependant, le frugal repas est terminé, et, de nouveau, les pipes reluisent.

Alors, tandis que le feu des foyers est éteint et que les préposés à la cuisine rentrent tous les ustensiles jusqu'à demain, les soldats s'assoient autour des tentes, les uns à la turque, par terre, d'autres sur le premier paquet venu, d'autres sur les rares chaises ou pliants. Pas un seul officier; ils sont là-bas, dans les fermes, ou dans les tentes plus vastes où ils dînent à l'écart; mais seulement, les sergents et les caporaux, vieux sous-officiers, vivant toujours avec les hommes, du peuple comme eux, et partageant les mêmes émotions.

Alors, lentement, sans que personne ait donné le signal, une chanson populaire, modulée doucement d'abord, puis grandissant peu à peu sans jamais aller jusqu'à devenir tapageuse, une chanson à plusieurs voix, au rythme d'une valse traînante, s'élève d'un groupe, gagne tous les autres, et s'étend sur le camp, mélancolique comme tout ce qui porte la nostalgie des choses absentes et le rappel des lointains souvenirs...

Et voici que, on ne sait d'où, sort un instrument plaintif, aux notes un peu aigres, sorte d'accordéon ou de cornemuse, qui soutient le chant, le prolonge, le domine, et, de loin, finit par retentir tout seul, comme une flûte dans une fanfare.

Soudain, un rapide roulement de tambour, quelques cris brefs qui se répondent, et les voix doucement s'étouffent, tandis que l'accordéon, au milieu d'une note, s'arrête sans pouvoir se taire tout d'un coup, et son dernier souffle criard est

pareil à la plainte d'un enfant apaisé, qui soupire encore avant de s'endormir.

Quelques soldats rentrent sous les tentes. D'autres, malgré la fatigue, restent encore assis, en silence, et l'on voit, çà et là, des points brillants qui sont des pipes allumées.

Et la lune se lève, la lune resplendissante du ciel austral, nette, claire, sans un halo, isolée dans l'azur pâle et profond, éteignant toutes les étoiles, sauf l'éclatant Jupiter qui rayonne au zénith.

Alors le veld, soudain élargi, apparaît tout entier dans la splendeur de la nuit sereine ; un immense repos tombe du ciel sur la plaine immaculée ; et c'est à peine si, dans l'horizon, quelques longues cheminées d'usine, dont les lignes noires se détachent sur le firmament, me rappellent que dans ces vastes champs déserts, où tout semble dormir en un soir d'idylle, quelques gouttes de sang humain sont tombées, aujourd'hui, sur cette terre parsemée d'or.

XXII

LA CONSCIENCE D'UN PEUPLE

Londres, 30 novembre 1900.

Depuis que je suis à Londres, j'ai multiplié mes visites et mes causeries; je puis dire que pas une minute du jour je n'ai cessé de m'informer sur l'état des esprits.

Ce qui ressort très nettement de mon enquête, c'est, d'abord, que les Anglais attachent à la réception de Krüger à Paris plus d'importance que ne le laissaient deviner les journaux; ensuite, qu'ils ne peuvent arriver à s'expliquer les émotions de l'Europe devant le grand voyageur.

Le premier jour, ils ont pris la chose avec une douce ironie. Très sincèrement, ils s'imaginaient que le peuple seul allait acclamer le vieillard transvaalien, et que ce serait une simple manifestation de la rue, une « *hystérie du boulevard* », comme disait la *Pall Mall Gazette*.

Ce n'était, pour eux, qu'une agitation sans importance, un « tumulte nationaliste » dont la partie sérieuse et importante de la nation devait s'abstenir.

Lorsqu'ils ont vu se rendre à l'hôtel Scribe les

délégations de corps constitués, ayant à leur tête des hommes peu réputés pour leur emportement et qui, généralement, n'agissent pas à la légère, alors, ils ont commencé à considérer de plus près cet événement, et ils m'en parlaient avec cette courtoisie et cet amour de la controverse raisonnée, que les gentlemen anglais apportent toujours dans leurs discussions.

Mais, ce qui m'a paru surprendre le plus profondément mes hôtes, ç'a été l'attitude si digne et si touchante de notre président, M. Loubet, sa visite au président du Transvaal et les impressions qu'en ont rapportées les journaux.

Il faut vous dire que le président Loubet jouit d'une très haute estime à Londres ; je parle de cette partie de la société anglaise qui suit, jour par jour, notre histoire et qui nous observe avec un effort d'impartialité. Le peuple, hélas ! ne nous connaît pas et nous ignore encore plus que nous ne l'ignorons. Mais dans tous les partis, à Londres, parmi ceux qui lisent et s'informent, on a pour M. Loubet un très grand respect.

Dans ces conditions, je vous laisse à penser combien l'émouvante visite du président Loubet au président Krüger et le retentissement qu'elle a eu en France ont surpris et touché les esprits anglais.

D'accuser M. Loubet de légèreté ou de flagornerie populaire, ils n'y songent même pas. Ce peuple, si respectueux de sa reine, garde aussi pour autrui ce même sentiment, et l'idée ne lui viendrait pas de mettre en doute la sincérité de notre chef d'État.

Et ils demeurent vaguement troublés devant

une énigme plus sérieuse qu'ils n'auraient supposé, et dont, décidément, le mot leur échappe. Et c'est pourquoi, comme par une entente préalable, les journaux restent silencieux, tandis que la foule, docilement instruite et conduite par les journaux, semble ignorer ce qui se passe en France; mais cette indifférence, réelle peut-être dans le gros public mal renseigné, n'est qu'apparente chez les hommes de pensée et de haute culture, qui en sont réduits, sur nous, aux conjectures les plus étranges.

— Voyons, sérieusement, me disait, en y mettant le plus de ménagements possibles, M. Hamilton Gattliff, un de mes plus chers compagnons de voyage en Afrique, comment pouvez-vous faire un héros, en France, de ce vieil homme aux idées barbares qu'est M. Krüger? Avouez-le : les Français font cela par inimitié contre l'Angleterre?

Or, M. Gattliff, qui me parlait ainsi, n'est pas seulement un gentleman lettré, très répandu dans la société londonienne; c'est un passionné d'art et de beauté, passionné jusqu'à l'action, puisque, pendant la guerre gréco-turque, il alla s'enrôler avec les descendants des Hellènes.

Hélas! si lettré qu'on soit, il y a des idées que l'intelligence ne peut concevoir, quand l'obscure conscience amassée en nous par le dépôt des lointains ancêtres ne prépare notre âme à sentir la raison secrète des choses.

Non! non! il n'est pas possible que ces hommes supérieurs et ces femmes à la vie noble et charitable, en société de qui j'ai dîné et vécu, ces jours derniers, tantôt chez M. Moberly-Bell, directeur

du *Times*, tantôt chez M. Gattliff, tantôt conduit par Benjamin Constant dans les cercles de Londres, tantôt présenté par son ami M. Paul David au monde des grandes affaires; il n'est pas admissible que ces êtres, dont la vie est digne, se rendent complices d'un acte qui révolte notre conscience d'Européens, si, vraiment, leur conscience peut le comprendre dans son entier.

Entre eux et nous, il doit y avoir un fossé creusé par des siècles, de génération en génération, et c'est pourquoi nous crions en vain les uns vers les autres, nous accusant d'injustice ou de haine.

La vérité est qu'il y a dans la réserve de nos pitiés, à nous Européens, des fonds de larmes amassés par les douleurs de nos pères, et que les Anglais ne sentent pas en eux.

Depuis le cap Saint-Vincent jusqu'à la mer Baltique, depuis la pointe de Bretagne jusqu'à la mer d'Azov, il n'est pas une province qui n'ait été envahie et qui n'ait connu les angoisses des frontières brisées et des terres ensanglantées par les armées victorieuses. Nous autres, surtout, peuples de l'Occident, nous n'avons grandi et vécu que dans le tremblement d'un sol sans cesse ouvert. Pas une grande ville où ne se dressent des commémorations de défaites; pas une capitale qui n'ait connu l'entrée triomphale des ennemis. Tous nos fleuves coulent parmi des ruines mélancoliques; les plus chers de nos héros sont des vaincus luttant pour leur sol, et toute la littérature populaire est le cri des patries qui se défendent.

Pour les Anglais, au contraire, rien dans leur his-

toire qui puisse éveiller cette grande pitié. Depuis la bataille d'Hastings ils ignorent les invasions de peuples, et, isolés dans leur île, ils ne savent plus tout le tremblement que comporte ce mot de « patrie », *la terre des pères*.

Le vocable même n'existe pas pour eux, et ils disent le *home*, l'endroit où l'on vient se reposer après les courses.

Le mot de *liberté nationale*, si émouvant pour nous, ne leur dit rien, à ces insulaires pour qui seule existe la liberté de l'individu. La vraie liberté, ils n'ont pas eu à la défendre pied à pied, province par province.

Quand leurs armées luttent au loin dans l'Europe bouleversée, ou dans les colonies en révolte, les échos des batailles doivent traverser des flots dressés entre le monde et eux, remparts mouvants mais immuables.

Si les mères ont perdu leurs enfants, les femmes leurs maris, les sœurs leurs frères, les jeunes filles leurs fiancés, elles étouffent des sanglots en public et peuvent, tout à leur aise, se retirer dans la maison silencieuse, pour y pleurer loin des agitations.

Elles n'ont jamais vu des hordes sanglantes et désordonnées s'en revenir par des soirs de déroute, et, quand sonnaient des cloches ou roulaient des tambours, elles n'ont pas couru, échevelées, à travers les places publiques, pour voir si les êtres chéris n'étaient pas transportés sur de rouges civières.

Si les pères, demeurés au foyer, sont gravement atteints dans leur orgueil par la rumeur de lointaines défaites, ils traversent les rues, sans rien

dire, et peuvent attendre, dans une commune patience, la victoire future qui les relèvera.

Ils ne connaissent pas les lourds tocsins sonnant l'appel aux armes, et les travailleurs désertant l'usine pour voler aux faubourgs, et les paysans traqués rentrant dans la ville à charrettes pleines, et les vieillards, d'une main tremblante, reprenant les fusils rouillés de leur jeunesse, et des cités entières se levant, pour garder les maisons où les nouveau-nés s'éveillent, le cimetière où dorment les aïeux.

Voilà pourquoi nous ne nous comprenons pas les uns les autres, et nous haïssons, faute de savoir.

La conscience d'un peuple ne grandit que dans la douleur, et l'Angleterre n'a pas subi les douleurs nationales.

Hélas ! C'est donc bien vrai ce mot du grand Flaubert : « Nous sommes tous dans un désert. Personne ne comprend personne ! »

En sortira-t-on, pourtant, de ce désert, et quelqu'un se lèvera-t-il, ici, pour expliquer l'Europe à l'Angleterre, comme je suis parti pour expliquer l'Angleterre à l'Europe ? Dans ce pays où il y a de vrais poètes, y en aura-t-il un qui saura illuminer l'âme obscure de son peuple ? Ou, vraiment, faudra-t-il souhaiter, par amour même pour ce peuple, pour son élargissement intellectuel et pour son élévation morale, que la douleur s'abatte sur lui ?

XXIII

L'ADIEU

Douvres-Paris, 1er décembre 1900.

La nuit sur la Manche. — Nuit sans étoile et sans lune, avec de gros nuages qui, dans l'horizon, semblent des vagues démesurées.

Je suis le seul Français sur le paquebot. Tous les autres sont des Anglais allant à Paris assister au départ de Krüger. Ils en parlent en riant, comme d'une chose « very funny ! » C'est un sport curieux, comme une émeute, ou un spectacle de ménagerie. L'un d'eux, qui me connaît un peu, s'entretient avec moi, très poliment d'ailleurs, et sans la moindre malveillance. Il s'imagine que les Parisiens manifestent pour s'amuser, et qu'ils trouvent Krüger très drôle. C'est à croire que ce peuple n'a rien de notre âme, tant il ignore les ressorts cachés des mouvements humains.

La jetée apparaît avec son fanal éblouissant. Nous allons rentrer en France. J'en éprouve aujourd'hui une émotion souveraine, supérieure même à celle que j'ai ressentie quand, pour la première fois, j'ai touché le sol en revenant du Cap. On dirait qu'il y a quelque chose de changé dans mon pays. Et il y a quelque chose en effet. Un souffle a

passé qui a purifié et élargi les âmes. Pendant huit jours, sans une défaillance, tout un peuple s'est levé devant un vieillard proscrit.

Et le train s'en va vers l'aube lourde.

Enfin Paris! Il est plus de cinq heures.

La grande ville a je ne sais quoi de grave, et d'actif, comme aux lendemains de grandes fêtes nationales, ou aux matins des enthousiastes journées. Dans les kiosques de journaux, les vendeuses affairées font diligence, et les ouvriers, qui vont aux usines, parlent haut en ouvrant toutes grandes les feuilles à peine séchées.

Mon concierge, déjà levé, me crie en prenant ma valise : « Ah! monsieur! vous arriverez encore à temps pour *le* voir! »

Et ce mot naïf d'une humble femme qui avait perdu sa journée, la veille, pour regarder passer Krüger :

— Oui, je l'ai vu, et il n'est pas laid, comme on dit, *il est très bien, cet homme*.

A quoi, sa commère, poussant une voiture des quatre-saisons, ajoute, en branlant la tête :

— Le pauvre vieux, il saluait tout le temps... à son âge, il a dû s'enrhumer! »

Bon peuple ému! peuple sentimental de l'éternelle Gaule, ô peuple obscur qui souffres pour les autres, qui donc parle dans le fond de ton âme au vivifiant passage de certains frissons?

*
* *

Devant l'hôtel Scribe, à midi, la foule est massée. Foule parisienne faite de toute la cité. Un

grand vide, au milieu de la rue, pour le passage des voitures, où évoluent les sergents de ville, souriants, paternels, en communion avec la foule.

Qu'attendent-ils tous ces hommes confondus? Rien et tout. Qu'il paraisse, qu'il salue, qu'on l'acclame. En attendant, un respectueux silence.

De temps en temps, seulement, un « *Vive Krü-ger* », puis quelques rumeurs rapides : « *Arbi-trage!* » Mais le silence reprend, plus noble, plus grand, plus triomphal.

Je gravis les escaliers de l'hôtel. En haut, devant la porte, plus de cent personnes s'agitent comme dans de la ouate, tant on affecte de ne pas faire de bruit. Le président se repose. Et c'est merveille de voir devant sa porte tout ce mouvement qui s'étouffe de lui-même.

Là-bas, dans le fond, des commissaires et des journalistes affairés, importants, donnent des ordres et règlent des cortèges. Ils ont une amusante et bien humaine solennité. Ce sont eux, l'on dirait, qui ont défendu les deux Républiques. Pour le moment, ils défendent la porte de Krüger endormi.

Un curé maigre et bavard veut absolument serrer la main du Président. On l'écarte. Debout contre le mur, isolé, silencieux, humble et presque caché, un grand vieillard à la figure énergique, moustache et barbiche blanches, attend sans rien demander. Il est beau ce vieillard qui, simplement, est venu voir passer l'autre. Je m'informe et je reconnais le général de Charrette, dont la lèvre tremble et dont les yeux s'embrument. Le vieux champion des papes et des rois fait volontairement

antichambre devant le seuil du vieux huguenot, champion de libres républiques.

Soudain, une rumeur monte de la rue. Et comme porté par elle, un homme jeune, élégant, arrive, suivi de M. Edgar Roëls. C'est, me dit-on, le Dr Leyds que je ne connais pas encore.

Et je vais vers lui.

Alors, sentant que l'heure approche, je me sens enveloppé tout à coup par toute l'émotion de la foule environnante, et c'est comme un solliciteur tremblant devant le seuil d'un maître redoutable, que je suis, jusqu'à la porte close, l'aimable ministre qui m'introduit.

*
* *

Le Dr Leyds frappe deux coups secs et une voix, rude et tremblante à la fois, répond quelque chose que je comprends mal, mais qui nous invite à entrer. Et le docteur me pousse dans un salon vaste, au fond duquel le vieux lutteur, tassé, les mains écartées sur les cuisses, l'épaule ronde, la tête penchée, attend, silencieux, le visiteur.

— C'est M. Carrère, lui dit en « dutch » le jeune ministre ; c'est celui qui vient du Transvaal et qui a suivi les opérations militaires.

Alors le vieux géant dresse son buste énorme, il assure ses grosses lunettes, il me regarde, il secoue par deux fois la tête, il me regarde encore bien attentivement, puis il me convie à m'asseoir près de lui.

Moi aussi, je le regarde dans les yeux, bleus comme l'implacable azur de là-bas, et je regarde

aussi cette bouche volontaire, mais douloureuse aujourd'hui, et ce front solide, et cette face ridée, et cette crinière de vieux lion. Voilà huit mois que je vis dans l'influence occulte de cet homme, huit mois que je sens l'émanation de son âme rôder autour de moi, et dans l'étonnement de ses ennemis, et dans l'exaltation mystique des siens, et dans les villes qu'il a créées, et dans les campagnes qu'il a sillonnées de routes, et jusque dans cette terre même, rude et simple comme lui, et, comme lui, farouche et miséricordieuse. Voilà huit mois que je me dis : « Je le verrai et je lui parlerai, et je lui dirai ceci, et je lui demanderai cela ! »

Et, cette nuit encore, comme j'arrivais de la Grande-Bretagne, ayant, dans les oreilles, le bourdonnement de surprise de ses adversaires, je me voyais entrant chez lui, résumant en quelques mots toutes les choses étonnantes que j'ai vues, l'interrogeant anxieusement sur tout ce que je voulais savoir, et déjà des phrases toutes préparées murmuraient sur mes lèvres.

Or, m'y voici ; je suis à ses côtés, il m'attend, il m'écoute, et je reste comme un enfant timide, et je ne sais que le regarder, sourire, m'incliner, et pas un mot ne vient, pas une idée.

— Le président, dit M. Leyds, tient à vous remercier des choses touchantes que vous avez dites sur lui et ses braves Boers, surtout sur les admirables Dewet et Botha !

Je m'incline encore, je vais dire quelque chose, mais ma voix, de nouveau, s'arrête avant que de sortir. Heureusement que le grand vieillard me

tient la main, et mon étreinte muette lui traduit toute ma pensée.

— Le président voudrait avoir de vous, dit le Dr Leyds, quelques impressions sur votre voyage, rapportées de là-bas.

Alors, tout d'un coup, pendant que le docteur parle, dans mon cerveau, naguère vide, passent, comme en un tourbillon, les visions des kopjes et des plaines, les soldats en marche, les nuits des camps, les fumées des combats, les fermes abandonnées, les villes neuves et tourmentées, les femmes et les enfants en fuite, et tout ce lamentable exode de la guerre, où vainqueurs et vaincus entraient ensemble dans ma pitié ; je vois aussi les mines désertes, et les banques vides de Johannesburg, et tout ce crime de l'or rouge punissant ses propres coupables par la perte même de l'or ; des mots viennent à mes lèvres, des mots de justice, d'humanité, de conscience future ; quand subitement, dans cette tempête de visions et d'idées, une petite maison blanche, avec deux lions sur le seuil, apparaît, où une pauvre vieille femme, en bonnet noir, assise, muette, sur la terrasse, entourée de vieillards muets aussi, regarde avec étonnement et mélancolie le costume que je porte, quand on m'introduit auprès d'elle.

Maintenant, je ne sais plus rien ni de la guerre, ni de l'arbitrage, ni de tout ce qui préoccupe l'Europe, et sur quoi je venais parler, et, timidement, avec une voix hésitante, je dis au docteur :

— Voulez-vous dire au président que, la veille de mon départ de Prétoria, j'ai vu Mme Krüger, à qui m'a présenté M. Aubert, le consul de France?

Le Dr Leyds traduit ma phrase. Tout d'abord, le vieillard écoute les premiers mots avec son beau regard tranquille, la tête un peu penchée vers le docteur. Mais soudain, quand est prononcé le nom de sa compagne, je le vois qui relève le front, sa poitrine se soulève, il me regarde, il me prend les mains, puis, sur un ton radouci, il parle à son ministre.

— Le président voudrait savoir comment vous avez trouvé Mme Krüger et sa maison.

Alors, d'une voix que je ne sais plus diriger, je dis que Mme Krüger se portait bien, qu'elle était assise devant sa porte, qu'il y avait avec elle les vieux compagnons de jeunesse du président, et qu'elle était gardée avec respect par quelques soldats anglais, qui se tenaient discrètement à l'écart...

Mais je m'arrête, ma voix n'est plus qu'un souffle ; le docteur répète mes paroles, le président m'écrase la main, et deux grosses larmes roulent de ses yeux. Mon pauvre cœur, à ce moment, chavire comme une barque, et je sens arriver des sanglots. Le docteur est muet, lui aussi, et c'est une seconde infinie...

— Comme il est ému ! dit le docteur.

— Oui, bien ému...

Et je me lève. Je n'ai plus rien à dire. Plus rien, vraiment. Et après une nouvelle étreinte de la rude main du colosse, sans une formule d'adieu, sans un mot, je m'en vais à reculons, lentement, regardant encore, au seuil de la chambre, ce grand agitateur du monde que je venais entretenir du monde, et, devant qui, je n'ai pu trouver d'autres paroles que le nom de sa vieille femme et l'évocation de son triste foyer...

LIVRE DEUXIÈME

L'EXALTATION IMPÉRIALISTE

ET

LA FIN DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE

(*Écrit en 1901-1902-1903-1904*).

INTRODUCTION

Il est hors de doute que beaucoup d'Anglais parlent selon leur conscience lorsqu'ils affirment que la guerre sud-africaine n'eut pas pour cause la question de l'or. La preuve en est, pour eux, que la première concession de mine d'or — et combien insignifiante ! — date de 1871, tandis que la rivalité anglo-hollandaise, dans l'Afrique australe, a commencé en 1806. En réalité, l'exploitation méthodique et régulière des champs d'or du Transvaal remonte tout au plus à 1886, époque où naquit la cité de Johannesburg. Or, de 1806 à 1886, c'est-à-dire pendant une période de quatre-vingts ans, les Anglais et les Boers, ouvertement ou ténébreusement, n'ont pas cessé d'être en querelle. Il semble donc, de ce fait, que la guerre de 1899 n'est que la conséquence d'une lutte déjà séculaire et la continuation de guerres précédentes, dont la seule différence avec la guerre actuelle fut d'avoir été moins longues, et d'avoir fait moins de bruit dans l'univers.

Telle est l'opinion simple, d'apparence raisonnable et, certes, nullement hypocrite, que professent la plupart des Anglais. Les deux principaux

historiens de la guerre actuelle, M. Amery et le Dr Conan-Doyle, en compagnie de qui j'ai eu l'avantage de vivre au cœur même de l'Afrique australe pendant l'année 1900, m'ont exposé fréquemment cette doctrine historique avec une sincérité telle qu'il m'était impossible de n'être pas remué par la chaleur de leur conviction.

Le Dr Conan-Doyle m'a fait l'honneur de m'exposer sa thèse dans une lettre qu'il a bien voulu m'écrire à la suite de la publication de mon livre *En pleine Epopée*, dans lequel, tout en m'abstenant de discussions historiques et politiques, je faisais fréquemment, au cours de mes récits de guerre et de conquête, allusion aux mines d'or de Johannesburg.

Je m'excuse auprès du Dr Conan-Doyle de reproduire quelques lignes de sa lettre toute cordiale ; mais ces mots écrits dans l'intimité d'une correspondance, et sans souci du public, exposent, mieux que toutes les dissertations savantes, l'état d'esprit des Anglais intelligents et de bonne foi.

Après m'avoir remercié, en termes des plus amicaux, de l'effort d'impartialité que j'ai tenté dans mon premier ouvrage sur la guerre, le Dr Conan-Doyle ajoute :

« Vous voulez être juste, et vous êtes juste pour l'armée. Mais, mon cher Jean Carrère, vous n'êtes pas juste pour le peuple et les politiciens anglais. C'est le cri populaire, sur le continent, de dire que la guerre est faite à propos des mines d'or. Mais il est superficiel et absurde. Croyez-vous que, dans ce pays, nous soyons contents de risquer depuis deux ans notre vie et notre argent pour saisir cer-

taines mines, qui, quoi qu'il advienne, ne sont pas à nous, mais à des capitalistes qui sont, pour la plupart, des Juifs ou des Allemands — ou tous les deux? Qu'avons-nous à gagner dans ces mines d'or? Elles sont toutes à des compagnies privées, et le gouvernement britannique n'a pas d'intérêt dans ces compagnies. Le plus que nous pouvons espérer est de pouvoir taxer les bénéfices des mines, et de cette manière, payer un quart des dépenses de guerre. C'est possible, mais ce n'est pas assez pour expliquer une guerre de deux ans.

« *Il ne faut pas oublier que la première guerre avec le Transvaal eut lieu avant que les mines d'or fussent découvertes*. Ça n'empêcha pas la guerre de 1880. La guerre de 1900 est la fin de la guerre de 1880, qui laissait ouvertes toutes les questions. C'est très possible. Mais elle ne fut pas faite pour les mines d'or, qui n'existaient pas. »

Cette thèse, M. Conan-Doyle l'a reprise avec d'éloquents développements dans une brochure qu'il publia en 1902 : *La Guerre dans l'Afrique australe, causes et conduite;* brochure qu'il a fait traduire dans notre langue, et qu'il inaugure par ces quelques mots de préface, dont j'ai plaisir à reproduire les termes, empreints d'une grande noblesse d'esprit :

« AU PUBLIC FRANÇAIS

« C'est sur l'esprit chevaleresque, c'est sur l'esprit de justice qui a toujours distingué la nation française que je compte, en lui offrant cette traduction de mon petit ouvrage.

« Il n'y a rien dans ce livre qui puisse froisser les Français, car nous ne ressentons aucune amertume envers des rivaux pleins d'honneur, mais seulement envers ceux qui nous ont combattus, non point à coups de fusil, mais par la calomnie.

« Nous avons prouvé que nous sommes convaincus que notre cause est juste, car voici deux ans que nous versons notre sang et que nous dépensons notre argent sans nous plaindre.

« C'est dans le but de faire comprendre à la France notre cause, que j'ai écrit le livre que je soumets ici au public français.

« A. Conan-Doyle. »

Comme « je veux être juste », suivant l'expression aimable de l'éminent écrivain britannique, je tiens à montrer dans toute son intégrité la pensée des Anglais défenseurs de la politique impérialiste.

M. Conan-Doyle, dont le nom, très populaire dans les pays britanniques, commence à être bien connu des lecteurs français, est l'auteur de romans célèbres chez nos voisins et que l'on vient de traduire chez nous avec un succès légitime. C'est un homme d'aspect à la fois doux et fort, portant dans les yeux une expression profonde de bonté, miséricordieux envers les vaincus et les humbles, et s'efforçant d'être impartial, tout en reconnaissant lui-même qu' « *il est difficile d'atteindre à cette hauteur d'impartialité philosophique qui permet à l'historien de traiter, d'une façon absolument détachée, une querelle à laquelle sa propre patrie a pris part.* »

Il offre, par excellence, le type représentatif de l'Anglais loyal, homme d'esprit et de cœur, profondément instruit, ouvert à toutes les idées, type malheureusement trop peu connu en France, de tous points sympathique, pourtant, et fort répandu dans l'Angleterre lettrée. Or, je viens de citer l'opinion très caractéristique de M. Conan-Doyle, et d'expliquer quelle ardeur communicative et sincère il dépense à montrer que sa cause est bonne.

Je pourrais citer également celle de M. Amery, rédacteur du *Times,* ancien lauréat d'Oxford, un des hommes les plus remarquables de la jeune Angleterre, et qui a entrepris d'écrire en cinq tomes volumineux toute l'histoire du conflit anglo-boer depuis cent ans. Et par ces deux écrivains, dont personnellement j'ai pu apprécier la haute intelligence et la bonne foi, on aurait le reflet de l'opinion générale dans la Grande-Bretagne.

Cette opinion est donc que la question des mines d'or n'a eu qu'une importance accidentelle dans la guerre de 1899, et que l'ignorance de l'Europe, touchant les événements qui se sont passés en Afrique pendant quatre-vingts ans, peut seule expliquer ce que M. Conan-Doyle appelle « le cri populaire du continent, superficiel et absurde ».

Il appartient, dès lors, à l'historien impartial de rechercher en pleine conscience toutes les causes de la guerre, et de découvrir, parmi toutes ces causes, celle qui donne au conflit récent sa grandeur et son intensité.

C'est ce que nous allons tenter d'accomplir en exposant, aussi clairement et simplement que nous

pourrons, les faits mêmes de l'histoire, et, tout d'abord, nous allons voir quels furent les véritables et légitimes occupants de l'Afrique australe ; car, pour comprendre tous les faits, il importe de remonter aux origines.

I

LE PROBLÈME SUD-AFRICAIN

Résumé du problème en 1886.

Nous arrivons à un point culminant de l'histoire sud-africaine : la découverte des mines d'or.

Dès maintenant, d'obscure, de lointaine et de purement locale qu'elle était, l'histoire de ce pays nouveau va devenir mondiale. Cette lutte qui, pendant quatre-vingt-dix années, n'a intéressé que quelques marchands, quelques colonisateurs, quelques diplomates et quelques politiciens, va, désormais, passionner toute la civilisation.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que la plupart des hommes, sans malveillance ni parti pris, aient fait commencer les annales de l'Afrique du Sud à l'époque où, pour eux, l'histoire de ce pays est, seulement, devenue universelle.

Résumons donc, avant d'aborder la question principale, la situation jusqu'à 1886.

1er *acte, de* 1795 *à* 1814. — L'Angleterre s'aperçoit que le Cap peut devenir une excellente position stratégique sur la route des Indes et que les rives des deux océans peuvent voir éclore de flo-

rissantes colonies pour les sujets anglo-saxons : elle s'empare donc du Cap. Elle entre dans la place sous un prétexte insidieux, en repart ou affecte d'en repartir au traité d'Amiens, mais y retourne à la première occasion, et, finalement, profitant des troubles jetés dans le monde par la tourmente napoléonienne, elle s'établit définitivement dans la colonie fondée par les Hollandais et légitime ce rapt historique par le payement d'une somme d'argent.

2e *acte, de* 1835 *à* 1852. — Après un entr'acte de vingt ans, les Boers, désireux de fuir l'administration britannique, commencent l'exode vers le haut pays. Ils conquièrent d'abord le Natal, et en sont chassés par l'acharnement des Anglais. Ils conquièrent le pays situé entre l'Orange et le Vaal, et l'Angleterre vient de nouveau les soumettre à sa domination. Ils conquièrent les terres désertes qui s'étendent entre le Vaal et le Limpopo, et l'Angleterre les y poursuit. Enfin, après dix-sept ans de lutte et de résistance, ils fondent les deux républiques libres de l'Orange et du Transvaal (convention de Sand River).

3e *acte*, 1877-1884. — Pendant vingt-cinq ans, les deux jeunes républiques s'établissent tant bien que mal, luttent contre toutes les difficultés de la nature et contre les incursions des sauvages, quand tout à coup, toujours sous prétexte de protéger les Boers, les Anglais reviennent imposer leur domination. Sir Théophile Shepstone en 1877 et lord Wolseley en 1879 déclarent le Transvaal terre

britannique. Protestation et résistance des Boers pendant quatre ans. Ils chassent les Anglais par la victoire de Majuba-Hill, le 27 février 1881, obtiennent provisoirement le « self-government » sous la suzeraineté britannique. Et enfin, par le traité de Londres de 1884, ils reconquièrent leur indépendance complète.

Tout porte donc à croire que l'Angleterre et le Transvaal vont vivre en paix, et l'Europe ne prête qu'une faible attention à tout ce qui se passe dans l'autre hémisphère. Voilà pourquoi les trois premiers actes se sont obscurément déroulés, et personne alors ne peut soupçonner le quatrième.

Il arrivera cependant, ce quatrième acte, après un repos de dix années. Et cette fois l'humanité tout entière sera émue et regardera vers l'Afrique australe.

C'est qu'un nouvel élément vient d'entrer en scène, par quoi tout prend désormais des proportions colossales : on va se battre pour de l'or.

« Ce grand pays stérile qui n'avait pas beaucoup de charme pour le ministère des colonies », suivant l'expression de M. Conan-Doyle, ce grand pays stérile porte dans ses flancs les richesses mystérieuses qui doivent causer les malheurs et la gloire de ses habitants.

Du jour où il est bien avéré que le sol du Transvaal où paissent les troupeaux à travers les solitudes, recouvre d'immenses et inépuisables champs miniers, de ce jour la grande guerre de 1899 est inscrite dans l'inéluctable destin.

Car il est impossible à chacune des deux races en présence de ne pas s'intéresser passionnément

à un facteur de l'activité humaine aussi considérable que cet or soudain surgi des entrailles de l'Afrique australe.

Les données du problème.

Est-ce donc que l'or seul sera la cause de la grande guerre ?

Cela semble être la solution logique du problème tel qu'il est, en apparence, posé par les faits. Mais ne nous arrêtons pas aux apparences ; et essayons de trouver, dès aujourd'hui, la réponse qu'adoptera l'impartiale histoire, quand les événements apparaîtront dans la calme perspective du passé. Il nous est impossible, en effet, d'aller plus loin dans notre étude, sans savoir, d'avance, pourquoi et comment une nouvelle guerre va devenir inévitable.

Or, il y a conflit entre deux partis : interrogeons chacun des deux adversaires, et voyons lequel a raison. L'un ou l'autre ? Tous les deux? Ou ni l'un ni l'autre ?

Les Boers d'abord. Que disent-ils ? Nous avons vu la réponse prophétique et douloureuse du général Joubert à la première découverte de filons : « Cet or dont tu me parles fera un jour, sur nos terres, couler des ruisseaux de sang. »

Au surplus, voici comment le président Krüger expose la question dans ses *Mémoires,* avec une modération de forme qui donne plus de poids à son opinion :

« La découverte des champs d'or du Vitwatersrand allait sauver les finances de la République. C'était une nouvelle ère historique qui s'ouvrait

pour la nation. Il est toutefois permis de se demander si ce fut un bonheur pour elle, puisque l'or, plus encore que les ferments d'amertume semés par la première annexion, a été, somme toute, la cause efficiente des malheurs qui s'abattirent sur le Sud-Africain. *Il est hors de doute que s'il n'y avait pas eu d'or au Transvaal, la dernière guerre n'aurait pas éclaté.* Les Anglais immigrés auraient eu beau obséder l'autorité coloniale de leurs habituelles doléances, le gouvernement britannique n'eût pas levé un doigt pour eux, *s'il n'avait été alléché par les richesses du pays ;* car la question des droits électoraux, peu importante, en réalité, pour des étrangers, ne fut qu'un prétexte invoqué par des intrigants, pour masquer leurs cupides visées personnelles. La prédiction du défunt général Joubert ne s'est que trop cruellement réalisée ! »

Telle est clairement exprimée, sans exagération ni violence, l'opinion de tous les Burghers. Nous savons, aussi, quelle haine les Boers des deux Républiques ont toujours vouée aux spéculateurs des mines d'or.

L'opinion publique, en Afrique australe, a toujours prétendu que l'or du Transvaal fut l'unique cause de tous les maux soufferts, et cette opinion saisissante et exclusive s'est communiquée au monde entier.

D'autre part, nous avons dit dans l'introduction de cet ouvrage avec quelle énergie sincère les historiens anglais essaient de défendre leur pays et leur gouvernement contre cette universelle accusation.

Exposons donc la thèse britannique après la thèse boer.

Sir Alfred Milner, devenu aujourd'hui lord Milner of Capetown, le fameux haut-commissaire du Cap dont l'activité fut si décisive dans la grande guerre de 1899, n'a jamais cessé de protester devant moi, comme devant tous ses visiteurs, contre les rumeurs européennes appelant populairement la guerre sud-africaine « la guerre des mines d'or ». On verra plus loin, dans les chapitres consacrés à cette guerre même (*L'impérialisme et la finance*) avec quelle vigueur, parfois même avec quel dédain suprême, le haut-commissaire du Cap s'est publiquement défendu de toute complicité avec les spéculateurs de Johannesburg.

Il m'a dit un jour :

« C'est de l'ignorance que de vouloir sans cesse faire remonter la guerre à la découverte des mines d'or. Etudiez bien le passé de ce jeune pays, et vous verrez que les mines d'or n'ont été qu'un incident de l'histoire de l'Afrique australe. Force nous a été de prendre la défense des sujets britanniques lésés par le gouvernement transvaalien, et c'est pourquoi la question des mines est intervenue dans le conflit. Mais sans la question des mines, un autre motif de querelle aurait quand même surgi entre les races sud-africaines, car la situation des deux républiques ne pouvait être durable. Et, certes, puisque la guerre était inévitable, nous eussions préféré une autre cause. Mais, on ne choisit pas les faits : ils s'imposent. »

Enfin, j'ai déjà cité dans l'*Introduction* la lettre qu'a bien voulu m'écrire M. Conan-Doyle.

M. Conan-Doyle revient également sur ce point essentiel dans l'ouvrage qu'il a fait publier en langue française : *La guerre dans l'Afrique australe. Causes et conduite*. Et, à propos de l'annexion de 1880, il dit :

« On ne saurait trop insister sur le fait qu'en annexant le pays — *événement qui fut le point de départ de toutes nos difficultés* — la Grande-Bretagne, bien qu'elle se soit peut-être trompée, n'avait, et ne pouvait avoir, aucun projet égoïste. *A cette époque les mines du Rand n'existaient pas*, et le pays n'offrait rien qui pût tenter les plus avaricieux. Ce que nous acquîmes, à ce moment-là, fut un trésor vide... »

Bref, toute la thèse des conquérants anglais peut se résumer en ces mots :

La guerre de 1900 *était la conséquence de la guerre de* 1880, *laquelle laissait toutes les questions en suspens*.

A cela, les partisans de la thèse boer peuvent répondre :

« Quelles questions, et quel suspens ? Le traité de Londres n'avait-il pas officiellement reconnu l'indépendance du Transvaal ? N'avait-il pas été conclu en toute liberté d'esprit, et sans la moindre contrainte, par les deux contractants, dont les représentants les plus illustres étaient Gladstone d'une part et Krüger de l'autre ? En quoi ce traité de Londres, ratifié par l'Europe et l'Amérique, qui traitèrent les républiques sud-africaines en nations régulières, en quoi ce traité laissait-il quoi que ce fût de douteux ? « Toutes les questions en suspens », disent les historiens britanniques. Comment ! mais

alors c'est reconnaître que l'Angleterre, en accordant au Transvaal sa pleine indépendance, caressait le projet de la lui reprendre à la prochaine occasion ? C'est possible ; c'est même probablement vrai. Mais ce sont choses dont il est inutile de se vanter. »

A quoi les partisans de la thèse britannique ne manquent pas de répliquer à leur tour :

« Soit, nous avons peut-être eu tort d'annexer le Transvaal en 1880 ; nous nous sommes peut-être trompés en poursuivant les Boers qui fuyaient vers le Nord, loin de l'occupation britannique en 1848 et 1835, et en 1815. Mais il n'était plus temps de revenir sur ces faits en 1886.

« Le traité de Londres avait pu satisfaire les Boers, il n'avait pas satisfait un grand nombre d'Anglais, et, notamment, il avait mécontenté tous les colons britanniques de l'Afrique australe, qui se croyaient lésés, menacés, et contrariés dans leur expansion par l'existence d'une république sud-africaine. A tort ou à raison, des causes de conflits restaient vivaces entre deux races représentées par des états différents, sourdement hostiles. Le seul moyen d'éviter toute querelle, eût été d'organiser une fédération des Etats-Unis de l'Afrique du Sud. Or Krüger et les Boers étaient énergiquement hostiles à ce projet. Par conséquent, la paix ne pouvait durer en Afrique australe. Il est donc bien vrai qu'après le traité de Londres, toutes les questions restaient en suspens. Donc, du moment qu'on prévoit dès 1885 un conflit inévitable, les mines d'or ne seront que la cause accidentelle de ce conflit, puisque personne n'y pense au mo-

ment où le traité de Londres vient d'être signé. »

Ai-je été suffisamment clair dans l'énoncé des deux thèses contraires ? Je m'y suis efforcé. Ai-je été impartial ? Je crois que oui. Tentons maintenant de résoudre le problème.

Discussion de la thèse boer. — Situation du Transvaal au moment de la découverte de l'or.

Notre opinion, nous le déclarons à l'avance et nous allons le prouver, est que les deux partis en présence se trompent, l'un et l'autre, dans leurs affirmations ; et, de plus, chacun d'eux peut être parfaitement sincère, car chacun d'eux paraît avoir raison.

Voyons d'abord la thèse boer, telle qu'elle est exposée par le président Krüger.

« *Il est hors de doute que s'il n'y avait pas eu d'or au Transvaal la dernière guerre n'eût pas éclaté. Les Anglais immigrés auraient eu beau obséder l'autorité coloniale de leurs habituelles doléances, le gouvernement britannique n'eût pas levé le doigt pour eux s'il n'eût été alléché par les richesses du pays...* »

L'accusation est catégorique et précise : sans les mines d'or on n'eût pas fait la guerre ; et on l'a faite pour conquérir les mines.

Or, ainsi présentée, la thèse boer est exagérée, trop exclusive, et, disons-le, radicalement fausse.

Tout ce que nous avons appris de l'histoire sud-africaine, en suivant pas à pas l'exode du peuple boer depuis 1814 jusqu'à 1884, nous prouve, au

contraire, de la façon la plus indiscutable, que les Anglais n'avaient pas besoin « d'être alléchés par les richesses du pays » pour tenter de nouveau une mainmise sur l'indépendance de ce petit peuple, enclavé dans l'Empire britannique.

Quand Paul Krüger dit que « *le gouvernement britannique n'eût pas levé le doigt* » pour répondre aux doléances des immigrés anglais, il faut que lui-même soit emporté par la passion de la noble cause qu'il a si héroïquement défendue, pour oublier ainsi toute cette histoire à laquelle il fut si intimement mêlé. Ou plutôt il faut qu'il connaisse bien mal la véritable politique de l'Empire, et l'état d'esprit des impérialistes anglais.

Est-ce que le gouvernement britannique a hésité à « lever le doigt » lorsqu'il s'est agi de poursuivre les pionniers boers, qui, de 1835 à 1852, s'enfuyaient de colline en colline et de fleuve en fleuve pour échapper à la domination anglaise? Est-ce que les soldats de l'Empire ont hésité à livrer bataille contre les Boers à Boomplatz en 1848? Et peut-on dire qu'à cette époque l'on songeait aux mines d'or?

Et Krüger, lui-même, dès le temps qu'il exerçait le pouvoir, a-t-il vu le gouvernement britannique renoncer à « lever le doigt » quand il s'est agi d'annexer une première fois la République Sud-Africaine? Est-ce que sir Théophile Shepstone, sir Garnet Wolseley et sir Bartle Frère, représentants officiels du gouvernement britannique, étaient « alléchés par les richesses du pays » lorsqu'ils sont venus, diplomatiquement ou militairement, imposer au Transvaal la suzeraineté anglaise? Eh quoi!

voilà un homme politique qui, toute sa vie durant, n'a connu qu'une préoccupation dominante, à savoir la lutte de son peuple contre les empiétements de l'Angleterre, et, subitement, il s'imagine que cette lutte va cesser? Quelles illusions pouvait donc se faire Krüger en 1885? Pensait-il donc que tout à coup et, définitivement, l'Angleterre allait renoncer à unifier l'Afrique australe sous le drapeau britannique? Ou bien, l'admirable chef de peuple si dévoué aux siens a-t-il cru que la victoire de Majuba avait tellement effrayé les Anglais que ceux-ci, désormais, n'oseraient plus se heurter aux Boers « sans être alléchés par l'appât d'énormes richesses »? Sans doute pareille imagination a dû éblouir un instant le cerveau si clairvoyant, pourtant, du grand homme, comme elle a égaré presque tous les Boers touchant la force de leur République. Il a cru, sincèrement, après le succès diplomatique de 1884, que la République Sud-Africaine était à jamais consolidée et que l'Angleterre n'oserait plus y porter atteinte.

Ne regrettons pas cette illusion, ne la blâmons pas surtout. Elle fut la cause de tant d'héroïsme, elle suscita si magnifiquement la grandeur de l'histoire sud-africaine, qu'il faut la considérer comme un des plus puissants leviers par quoi le jeune peuple boer s'est élevé si haut dans le monde.

Mais de croire que l'Angleterre allait désormais s'arrêter dans son expansion coloniale en Afrique australe, à cause d'une défaite subie, il fallait, pour penser ainsi, toute la foi robuste d'un peuple nouveau-né.

Au surplus, pour bien comprendre le problème sud-africain à la veille de la découverte de l'or, supposons, par un effort facile de notre imagination que les mines n'aient pas existé, et que l'Afrique australe ait continué de se développer normalement, dans les conditions économiques où elle se trouvait depuis cent ans.

Après 1884, tout rentra apparemment dans l'ordre. La colonie du Cap reprit, tranquillement, ses rapports commerciaux avec la métropole; l'Etat d'Orange poursuivit sa vie obscure et pastorale; le Transvaal à son tour, quoique sorti de l'obscurité par la guerre de 1881, recommença sa paisible existence de république paysanne, et, sous un gouvernement désormais libre, s'occupa d'améliorer, si possible, l'état de ses finances.

Hélas! elles étaient, ces finances, dans un désarroi déplorable! Les années qui suivirent la paix de Londres furent désastreuses. Le pays marchait à une ruine complète. Pas de commerce, pas d'industrie, une agriculture rudimentaire, des impôts insuffisants à payer les dépenses de l'Etat, l'impossibilité de tenter la moindre entreprise, et, à l'horizon, nulle perspective d'amélioration économique : telle était, à la veille du jour où furent découvertes les mines d'or, la situation de la République Sud-Africaine.

Le président Krüger lui-même, dans ses *Mémoires*, avoue cette désolante pénurie avec une entière bonne foi :

« La République, disait-il, traversait une crise pénible. Le crédit de la Standard Bank était dépassé, et celle-ci se refusait à faire des avances

nouvelles. Mes efforts devaient se borner *à stimuler le courage des Burghers.* POUR MOI, JE NE COMPTAIS PLUS QUE SUR LA PROVIDENCE... »

Comment, voilà un homme d'Etat, un chef de race, principal agent d'énergie par qui s'est formée une nation, l'administrateur, le diplomate, le véritable père d'un nouveau peuple qui, au moment même où sa patrie semble reprendre le cours de ses libres destinées, est forcé d'avouer que tout est désespéré dans l'intérieur de ses frontières, qu'il n'y a plus rien à faire qu'*à stimuler le courage des citoyens*; et ce chef d'Etat s'écrie, à bout de ressources, que son dernier refuge de salut est de *compter sur la Providence?* Dès lors qu'elle destinée pouvait-il espérer pour sa jeune République.

Un miracle! Il fallait un miracle pour la sauver, pour lui donner un prolongement de vie! Elle n'était donc pas viable dans les conditions mêmes où elle se trouvait en 1885. Le traité de Londres lui avait rendu l'indépendance apparente, mais à quoi pouvait servir cette indépendance, si la nation était incapable de se développer.

La jeune république sud-africaine venait d'entrer, triomphalement, dans le cercle des nations civilisées; or, elle était foncièrement impuissante à maintenir la place qu'elle s'était conquise. Voilà ce qui ressort de l'étude impartiale des faits, de l'aveu même du plus grand homme qu'ait produit cette nation naissante, Paul Krüger! C'est pour cela, sans nul doute, que les diplomates anglais avaient si facilement accordé au Transvaal, à la suite des démarches purement diplomatiques, une indépendance qu'ils avaient refusée après une

guerre dont les Boers étaient sortis victorieux.

M. Conan-Doyle, dans son ouvrage, souligne avec quelque amertume ce résultat qui, au premier regard, paraît, en effet, un peu surprenant de la part du gouvernement britannique.

« Tous les changements effectués par la Convention de 1884, dit l'écrivain anglais, favorisaient les Boers, et une seconde campagne victorieuse ne leur eût guère acquis plus que lord Derby leur accorda en pleine paix. »

Eh bien ! cette anomalie apparente devient très claire pour nous, maintenant que nous considérons ces événements passés en dissipant la fumée des passions contradictoires.

Oui, le gouvernement britannique, en 1884, pouvait sans peine se donner la générosité apparente d'accorder aux Boers leur liberté nationale. Indubitablement, on savait, dans les conciliabules politiques de Londres, que ce peuple ne pouvait pas vivre. Cette pénurie, reconnue par Krüger lui-même en 1885 ; ce crédit épuisé et *dépassé* à la Standard Bank, qui est une *banque anglaise ;* cette absence d'industrie, de commerce, de moyens d'expansion et de développement, en un mot, ce néant économique du Transvaal, croyez-vous qu'on l'ignorait dans un ministère aussi bien renseigné que le cabinet britannique ?

Evidemment, on ne l'ignorait pas. Et comme on savait que le courage de ce jeune peuple, s'il était capable de résister quelques mois sur les champs de bataille, serait moins apte à lutter contre les difficultés compliquées d'une banqueroute nationale, on se disait qu'il n'y avait qu'à savoir attendre

quelques années, quelques mois peut-être, et fatalement, sans efforts, sans combat, sans bruit, la République boer, réduite à l'impuissance, tomberait d'elle-même dans l'engrenage patient du grand empire britannique.

Donc, en 1885, à la veille de la découverte des mines d'or, le Transvaal ne pouvait pas vivre. Les esprits clairvoyants le redoutaient dans la République ; les esprits renseignés en Angleterre escomptaient cette impuissance manifeste.

Il fallait un miracle!

Or ce miracle, que fut-il ? Ecoutons Krüger :

« Pour moi, dit-il, je ne comptais plus que sur la Providence, *quand un événement inespéré vint changer la face des choses.* La découverte des champs d'or du Vitwatersrand allait, en effet, SAUVER LES FINANCES DE LA RÉPUBLIQUE. C'était une nouvelle ère historique qui s'ouvrait pour la nation. »

Voilà donc le miracle attendu ! Voilà donc la suprême chance de salut qu'avait la République Sud-Africaine !

Nous reviendrons plus tard, à propos de Krüger lui-même, sur ce qu'il faut penser de cette intervention providentielle que vit alors le mystique homme d'Etat dans la découverte des mines d'or.

Pour le moment, ne relevons que ce fait suivant, indéniable désormais : sans les mines d'or, les finances de la République étaient perdues, et, par conséquent, la République même était condamnée à disparaître.

Que serait-il advenu, en effet, si l'or n'avait pas existé sous le sol où paissaient les troupeaux des Burghers ?

Ceci, fatalement : que la République, sans ressources, incapable de s'en procurer de nouvelles, sans crédit pour entreprendre des travaux, sans argent pour restituer les sommes dues, eût été obligée d'avoir recours à un peuple étranger.

A qui ? A l'Angleterre, probablement. Soit. Mais alors, c'était peu à peu, sous une forme ou sous une autre, l'acceptation officielle et définitive du protectorat, et, désormais, le Transvaal rentrait, obscurément, dans le giron de l'Empire.

La République se serait-elle adressée à une autre nation.

A l'Allemagne ? A la France ? Aux Etats-Unis ? Soit. Mais alors, voici le fameux article IV du traité de Londres, lequel, à notre avis, ne constituait pas un acte de protectorat, mais donnait à l'Angleterre une garantie contre l'intervention des grandes puissances en Afrique. Par cet article, l'Angleterre se réservait de pouvoir opposer son *veto* à toute alliance du Transvaal avec d'autres puissances que l'Etat Libre d'Orange. Par conséquent, si le Transvaal, acculé à un désastre financier, avait voulu avoir recours à un pays d'Europe ou d'Amérique, il eût trouvé devant lui l'opposition très ferme de l'Angleterre. Que faire ? Se soumettre ? C'était tomber sous le protectorat anglais, accepter d'entrer dans l'Empire, financièrement et politiquement.

Résister ? c'était la guerre inévitable, une guerre que l'Angleterre eût eu le temps de préparer avec prudence, en tenant compte des fautes commises en 1880 ; et comme le Transvaal était ruiné, sans

ressources, sans crédit, comment eût-il mené cette guerre ?

De toute manière, c'était donc la fin de la République.

Ou elle serait tombée dans une guerre inégale et perdue d'avance, ou elle se serait fondue d'elle-même dans la croissante destinée de la plus Grande-Bretagne.

Quand donc les partisans des Boers disent que, sans les mines d'or, le Transvaal aurait vécu tranquille, sans être inquiété par les Anglais, ils se trompent radicalement. Toute l'histoire de l'Afrique, depuis 1814 jusqu'à 1880, prouve que l'Angleterre n'avait jamais renoncé à l'empire sud-africain.

Et l'histoire du Transvaal de 1884 à 1886 prouve que ce jeune peuple ne pouvait pas ne pas tomber sous la domination britannique.

Oui, le président Krüger a peut-être raison quand il écrit : « *Il est hors de doute que s'il n'y avait pas eu d'or au Transvaal, la dernière guerre* (1899-1902) *n'eût pas éclaté.* » Mais il a raison dans un sens tout opposé à celui qu'il donne lui-même à sa phrase. La dernière guerre n'eût pas éclaté, en effet, parce qu'elle eût été inutile, parce que les Boers, depuis longtemps, auraient été incorporés dans l'Empire britannique.

Discussion de la thèse anglaise. — Le rôle prépondérant de l'or.

Ainsi donc, il faut renoncer définitivement à la thèse sentimentale, d'après laquelle on s'imagine que les républiques de l'Afrique du Sud eussent

prospéré paisiblement, dans une sorte de paradis idyllique et biblique, si ces maudites mines d'or n'avaient pas été longtemps cachées, et tout à coup découvertes, sous la solitude pastorale du vaste veld.

Cette conception, un peu romanesque, nous l'avons tous eue, au moment de la guerre; les Boers l'ont exprimée sincèrement; les amis des Boers l'ont répétée avec une entière bonne foi; tous, plus ou moins, nous nous en sommes faits les échos, et beaucoup d'Anglais, mêmes, nullement hostiles à la politique britannique et, par conséquent, peu susceptibles d'être accusés de parti pris, ont, à maintes reprises, devant moi, crié tout haut leur opinion, pareille à celle des Boers.

J'ai cité, dans le « livre premier », le mot du capitaine C... à Bloemfontein, qui, bavardant avec moi devant une carte du pays, me montrait les taches rouges indiquant les mines, et concluait :

— C'est pourtant pour donner de l'or à quelques financiers, en ce moment réfugiés on ne sait où, que les soldats de la Grande-Bretagne sont venus ici !

On le voit, la légende est tenace, et il est probable qu'elle durera longtemps encore. Pour que les Anglais eux-mêmes en soient obsédés, il faut qu'elle ait jeté dans les imaginations de bien profondes racines, et qu'elle ait pour elle toutes les apparences de la vérité. Nous ne nous sommes pas tous trompés sans qu'il y ait eu de raisons sérieuses pour expliquer une erreur si répandue.

C'est ce que nous allons montrer en étudiant et en discutant la thèse anglaise.

— Croyez-vous que dans ce pays, me disait M. Conan-Doyle, nous soyons contents de risquer notre vie pour certains capitalistes qui sont juifs ou allemands — ou tous les deux?

Et Sir Alfred Milner disait en 1900 :

— Nous n'avons rien de commun avec les capitalistes de Johannesburg. Nous faisons la guerre pour sauvegarder les droits de l'Angleterre et continuer la politique coloniale commencée en 1814, et interrompue en 1884.

Donc, selon la thèse britannique :

1° La guerre de 1900 est la conséquence d'une politique séculaire et la suite de la guerre de 1880 qui laissait toutes les questions en suspens.

2° Les mines d'or n'ont été pour rien dans la dernière guerre, sinon une cause occasionnelle et apparente.

Or cette thèse, ainsi présentée, est inexacte comme la thèse boer. Elle l'est surtout dans sa seconde partie, la plus importante. Et pourtant, de même que la thèse boer, pour nous, avait toutes les apparences d'une vérité indiscutable; de même, pour ceux qui suivaient avec passion la politique impérialiste, la thèse anglaise avait toute l'apparence de la logique et du bon sens.

Et, en effet, il est exact que la guerre de 1900 était la conséquence fatale de toute la politique britannique en Afrique australe depuis 1795. Il est exact que le Transvaal, et, par suite, l'État Libre d'Orange, devaient tomber sous la domination britannique. Cela, nous venons de le démontrer dans tout ce qui précède. On n'a plus à y revenir.

Mais conclure de là, comme semblait le faire Sir Alfred Milner, comme le fait nettement M. Conan-Doyle, comme le font les plus graves historiens anglais, conclure que les mines d'or n'ont été pour rien dans la grande guerre, c'est abuser un peu du raisonnement logique.

Le paradoxe anglais — paradoxe sincère, je l'accorde — se formule ainsi :

— *La guerre de 1900 est-elle la conséquence de la guerre de 1880? Oui. Donc la guerre de 1900 n'est pas la conséquence de la découverte de l'or.*

Ou bien encore :

— *Le Transvaal serait-il tombé sous la puissance anglaise sans les mines d'or? Oui. Donc les mines d'or n'ont été pour rien dans la soumission du Transvaal à l'Angleterre, sinon le prétexte occasionnel. Donc il est injuste de parler des mines d'or à propos de la dernière guerre.*

Tout cela est très spécieux, et, en apparence, séduisant. Mais on ne traite pas les faits tumultueux de la vie comme les lignes et les angles d'un théorème géométrique; on ne transporte pas l'art du syllogisme, chose essentiellement abstraite et inanimée, dans le déroulement de l'histoire, où tout est concret, vivant et mouvementé.

La vérité historique est que les champs d'or, dès qu'ils ont été découverts, ont transformé tellement les esprits et les âmes, en Afrique australe, d'abord, en Angleterre, ensuite, et, enfin, dans le monde entier, que les événements en ont été complètement bouleversés, et que l'histoire a recommencé sur un plan entièrement nouveau.

Krüger a donc raison d'écrire :

« *C'était une nouvelle ère historique qui s'ouvrait pour la nation.* »

Il pourrait ajouter : « Non seulement pour la nation boer, mais pour l'Afrique du Sud, et pour l'Empire dont l'Afrique dépendait. »

Et en effet, dès le jour du 20 septembre 1886, où le gouvernement transvaalien désigne pour l'emplacement d'une ville nouvelle la ferme de Randjeslaagte sur laquelle s'élève, comme jaillie du sol, la fameuse Johannesburg, dès ce jour à jamais mémorable, toute la destinée du peuple sud-africain tourne autour de cet ancien désert à l'herbe rare, sur lequel, aujourd'hui, grouillent, en une ville fastueuse, plus de cent mille habitants, dont la plupart sont anglais.

Questions de frontières, incursions cafres, échanges et vols de bestiaux, dissensions politiques et conflits religieux, toutes ces obscures inimitiés qui, depuis près de cent ans, mettent aux prises dans un coin perdu de l'univers des fermiers de race hollandaise et des colons de race anglaise, tout cela va disparaître, balayé et emporté comme des querelles d'oiseaux dans un arbre, sous les rafales imprévues d'un ouragan qui secoue la forêt.

Il n'y aura plus qu'une préoccupation, l'or ; il n'y aura plus qu'une ville, la Cité de l'or ; il n'y aura plus qu'un objet de législation, les mines d'or ; il n'y aura plus qu'un motif de bataille, l'empire de l'or.

Et vous voulez que l'Angleterre se désintéresse d'un pays qu'elle n'a cessé de poursuivre depuis quatre-vingt-dix ans, juste au moment où ce pays

peut acquérir une puissance redoutable? Vous voulez que le gouvernement britannique considère comme un accident négligeable, comme une circonstance occasionnelle, cet or qui va transformer l'Afrique, et la mettre au premier rang devant l'attention de l'univers?

Mais le voudrait-on à Londres, qu'on ne le pourrait pas! Il n'est pas un seul gouverneur du Cap, il n'est pas un seul cabinet de Westminster qui puisse désormais ne pas s'occuper des mines d'or de l'Afrique australe. Par suite de sa politique séculaire, la Grande-Bretagne est forcée d'intervenir dans toutes les affaires de la surgissante Johannesburg : elle est entraînée, par son élan même, à s'emparer du pays de l'or.

Car de deux choses l'une : ou ce sont les Boers qui vont se réserver, à eux et à leurs amis, l'exploitation des mines, et alors la République Sud-Africaine acquerra, de ce fait, une supériorité matérielle que l'Empire voisin sera obligé de combattre, s'il ne veut pas perdre l'hégémonie dans l'Afrique australe; ou bien les Boers laisseront arriver les étrangers, mieux outillés, mieux préparés qu'eux à gérer la fortune naissante, et alors, ce seront naturellement les colonistes et pionniers anglais qui prendront la première place dans la nouvelle Cité de l'or.

Le Cap, depuis longtemps anglais, étant la principale étape sur la route de Johannesburg, deviendra l'intermédiaire entre les champs d'or et l'Europe; et Londres sera le centre financier de l'exploitation minière. D'où il adviendra, inéluctablement, que les sujets britanniques, maîtres de

Johannesburg, voudront jouer un rôle dans la République, et se heurteront aux Burghers, maîtres de Prétoria et du pays. Conflit inévitable !

Et de toute manière, le gouvernement britannique ne pourra pas ne pas être avec ses sujets. D'abord parce que c'est une tradition de l'Angleterre de soutenir ses enfants, même les plus aventureux. Ensuite parce que l'Angleterre ne peut pas se résigner à l'indépendance du Transvaal, comme nous l'avons vu au cours de cette histoire.

Que doit-il donc advenir ? Ceci : le gouvernement siégeant à Londres et représenté au Cap, soutiendra constamment, par destination, les financiers de Johannesburg ; et, dans toute querelle entre le gouvernement de Prétoria et les capitalistes des mines d'or, ce sera toujours en faveur des capitalistes anglais, que l'Angleterre fera peser toute sa puissante influence.

... Et c'est en effet ce qui est arrivé, comme nous allons le voir. L'Angleterre n'a pu rester neutre entre le gouvernement de Krüger et les empiétements des financiers britanniques. Les mines d'or ont joué dans les événements sud-africains de ces vingt dernières années un rôle si constant, si prépondérant qu'elles faisaient l'unique objet des rapports diplomatiques entre la République et la Grande-Bretagne. Les financiers et les ouvriers des mines, se sentant soutenus par l'Angleterre, ont entraîné celle-ci dans un engrenage de plus en plus pressant ; l'esprit impérialiste désireux d'en finir avec l'indépendance du Transvaal s'est jeté, tout heureux de l'aubaine, dans l'aventure, si bien qu'un jour, la querelle entre les Anglais de Johan-

nesburg et les Burghers de la République, querelle dont les mines d'or étaient l'unique motif, n'a pu se résoudre que par la guerre — et l'Angleterre a fait cette guerre, désormais impossible à éluder.

Il est donc bien vrai, par conséquent, que la grande guerre de 1900 a été engagée *à cause des mines d'or ;* et bien que la question sud-africaine fût antérieure de près d'un siècle à la découverte du précieux métal, c'est par lui, c'est autour de lui, c'est pour lui qu'on s'est battu pendant trois années. L'empire sud-africain était destiné à qui garderait la possession des mines. Il a bien fallu que l'Angleterre s'emparât du pays qui contenait les mines ou renonçât à l'Afrique du Sud. Voilà pourquoi Jameson a essayé de conquérir Johannesburg en 1895 ; et pourquoi Kitchener l'a conquis en 1902. On ne s'est donc pas battu pour un vulgaire motif de cupidité financière ; mais on s'est battu pour un empire dont une question financière était l'enjeu.

Solution du problème.

Comprend-on, maintenant, pourquoi cette question est si complexe et si difficile à résoudre ? Si nous sommes parvenus, seulement, à élucider quelque peu le problème en y mettant toute la bonne foi possible, et tout notre ardent désir de trouver la vérité, nous serons satisfait de susciter chez d'autres, plus clairvoyants, le pouvoir d'apporter une solution définitive.

Nous avons tenu surtout à expliquer ici ce « grand malentendu historique » dont nous avons parlé dans l'introduction du livre présent.

Or ce malentendu se réduit à deux propositions contradictoires.

— Nous n'avons pas conquis l'Afrique australe pour nous emparer de champs d'or, disent les Anglais.

Et les Anglais ont raison. Toute la première partie de cet ouvrage a eu pour but de le démontrer.

— Nous avons supporté dix ans de révolutions intestines et une guerre de trois ans parce qu'on voulait s'emparer de nos mines d'or, disent les Boers.

Et les Boers aussi ont raison. C'est ce que nous allons nous attacher à prouver par les faits dans les pages qui vont suivre.

L'histoire, maintenant, va resplendir d'un éclat si grandiose que nous ne nous arrêterons pas aux petits détails. Nous savons que le conflit est inévitable. Nous savons que les deux adversaires ne peuvent désarmer que si l'un d'eux est définitivement vaincu. Ils vont donc se dresser en face l'un de l'autre, et, en réalité, la lutte va commencer tout de suite. Quels hommes vont surgir dans cette magnifique aventure ? Quels grands faits vont remuer les âmes ? Comment l'Angleterre attaquera-t-elle ? Comment le Transvaal se défendra-t-il ? A quelle hauteur s'élèveront les génies des uns ? Avec quelle fougue déborderont les passions des autres ? C'est là ce qui nous intéresse, cela seul, et non pas les petites chicanes dont les deux adversaires ont assourdi le monde pendant leur querelle. Qu'on ne cherche donc pas ici le récit des menus faits, les discussions de tarifs, les racontars de police et tout ce ramas d'anecdotes controversées et puériles par

quoi l'on embrouille d'ordinaire les questions les plus larges et les plus claires. Nous avons eu entre les mains tous les petits papiers où les juristes et les avocats des deux partis se sont méticuleusement attachés à nous démontrer que tout le tort était du côté de leurs adversaires réciproques. Nous nous refusons absolument à ramasser toutes ces miettes de l'histoire et tous ces chiffons documentaires jetés sur nos pas par les rancunes mesquines des deux combattants. *De minimis non curat prætor.* Eh ! que nous importe de savoir si Krüger a publié des décrets trop sévères et si Cecil Rhodes a laissé échapper de trop cruelles boutades ? Que nous importe de discuter sur le prix de la dynamite et les pétitions des Uitlanders ? Que nous importe de savoir qui a fomenté de ténébreux complots ? Que nous importe de préciser qui, le premier, a, officiellement, déclaré la guerre entre deux ennemis décidés au combat ? Vétilles et formalités !

Quand les historiens anglais nous affirment que le gouvernement anglais n'a pas fait la guerre de 1899 uniquement pour la conquête des mines d'or, ils ont raison. Le gouvernement poursuivait sa politique déjà séculaire ; politique tenace, et impitoyable : il voulait s'annexer toute l'Afrique australe.

Mais quand ces mêmes historiens ajoutent que le gouvernement britannique est pur de toute alliance avec les hommes des mines d'or, et que ces mines d'or n'ont été pour rien dans la guerre, ah ! cette fois, ils se trompent, et, sans doute, ils sont victimes d'un aveuglement national bien naïf.

Ce sont les spéculateurs de l'or qui ont fomenté

la dernière guerre, et le gouvernement britannique, trouvant en eux de précieux auxiliaires, a été constamment et publiquement le protecteur et le complice de ces spéculateurs.

C'est là ce que nous allons démontrer.

Nous comprendrons alors pourquoi la conscience du monde a été tant secouée, et pourquoi cette guerre portera désormais le nom tragique et légendaire de *la Guerre de l'Or.*

Consolons-nous, toutefois. Maintenant que cette histoire s'harmonise dans la clarté sereine du passé, et qu'il nous est permis de contempler les événements loin des passions troublantes de la foule, on découvre que cet or rouge appelé par Carlyle *le sang de la terre,* n'a pas commis que des crimes et suscité que des malheurs. Oui, sans doute, il a été cause des maux de la guerre. Mais ce n'est pas à lui que les Républiques doivent leur disparition nationale. Si l'or n'avait pas existé sous le sol, les deux États boers auraient été effacés du rang des nations libres dix ou douze ans plus tôt, et ils se seraient éteints obscurément, sans douleur peut-être, sans les deuils et les pleurs d'une invasion sanglante, mais aussi sans la gloire d'une immortelle épopée et sans cette exaltation dans l'héroïsme qui donne au berceau de cette jeune race tant éprouvée, le prestige qu'elle gardera toujours, et par quoi son destin nous apparaît, déjà, dans la perspective d'une grandeur future...

II

CECIL RHODES

Les faits et les hommes.

Pour que les annales d'un peuple jeune et d'un pays nouveau sortent tout à coup de l'obscurité pour s'élever à l'ampleur de l'histoire, et puissent passionner l'humanité tout entière, il faut deux éléments de grandeur, sans lesquels toute lutte, si courageuse soit-elle, est condamnée à rester un simple conflit d'ambitions locales. Il faut, d'une part, une cause de querelle plus large que le seul intérêt des partis en présence; et, d'autre part, il faut des hommes supérieurs. L'histoire de l'Afrique australe jusqu'en 1886 n'a donc intéressé que fort peu les autres peuples du monde. Ce n'était qu'un long épisode de la colonisation britannique, et rien ne faisait encore prévoir que ces vastes plaines, lointaines et indifférentes, pour nous, comme les pampas de l'Argentine et les forêts de l'Australie, deviendraient le champ de bataille autour duquel, auxieuse, toute la planète attendrait l'issue du combat.

Or tout à coup, une grande cause a fait naître une grande querelle, et, par le fait même, de

grands hommes, soulevés par les circonstances, ont manifesté leur génie.

Et, une fois de plus, peut se poser devant les philosophes la question si souvent débattue : Sont-ce les événements qui suscitent les caractères? Sont-ce les caractères qui suscitent les événements?

Or rien n'est plus propice à apporter une réponse à ce problème toujours renaissant, que l'histoire sud-africaine. Partout ailleurs, en effet, les événements ont dépendu d'un ensemble de faits antérieurs où l'action des hommes a joué un rôle, de telle sorte qu'il était très difficile de déterminer la part exacte du destin et de la volonté.

On sent bien, par exemple, que, sans la rivalité du cardinal de Médicis et du cardinal Farnèse, l'ancien moine pauvre et sans aïeux nommé Félix Perretti aurait parfaitement pu ne pas être élu pape au conclave de 1585, et, dans ces conditions, nous aurions ignoré toujours le puissant génie de Sixte-Quint. Pourtant, on peut répondre, sans même invoquer l'intervention mystique de l'Esprit-Saint, que Félix Perretti, devenu cardinal Montalto, avait manifesté déjà, à maintes reprises, sa force et sa volonté, et que, par conséquent, son élection et la manifestation de son génie, étaient déterminées par des actes antérieurs.

De même pour Napoléon. Il paraît clair que sans la tourmente révolutionnaire, le soldat Bonaparte eût montré quelques talents militaires dans les armées du roi de France ou de l'empereur des Turcs, mais nous n'aurions jamais connu le cerveau chimérique et organisateur, fécond et néfaste à la



fois, mais toujours vaste et magnifique de celui qui créa l'empire français. Pourtant, on peut aussi nous répondre que Napoléon était préparé par les événements antérieurs tout comme la Révolution elle-même; et que les souffles d'idées et d'ambitions nouvelles, qui secouaient la France et l'Europe depuis un demi-siècle, devaient faire éclore, quelque part, une âme pareille à celle de Napoléon.

De telle sorte que, dans tout le cours de l'humanité, il est impossible d'affirmer, avec preuve, que la gloire des grands hommes d'action soit tributaire des événements — et parfois même du hasard.

En Afrique australe, au contraire, nous touchons du doigt cette vérité longtemps pressentie. Ni la volonté des hommes, ni l'obscur et lointain travail des générations antérieures n'ont été pour rien dans l'événement qui a surgi. Le hasard seul a créé de toutes pièces un foyer d'action puissante. L'or était dans la terre depuis des siècles. On l'a trouvé en 1886. On aurait pu le trouver plus tôt, ou plus tard. En tous les cas, les hommes qui furent appelés à jouer un rôle autour de ce foyer nouveau, et qui en reçurent un éclat inattendu, n'étaient préparés nullement à cette aventure, ni par leur calcul, ni par leur éducation. Ils avaient en eux, sans doute, la possibilité du génie, mais ce génie, faute d'aliment, se serait agité en des rivalités obscures.

Sans le grand combat livré autour des richesses souterraines qu'eût été Rhodes ? qu'eût été Krüger ? L'un fût devenu un aventurier hardi, inventif,

mais inconnu du monde, comme il y en a dans toutes les colonies nouvelles; l'autre eût continué de manifester sa tenacité autoritaire en des querelles de villages, comme tant de chefs de petits peuples dont l'histoire ignore les noms.

Et l'on voit par là que les circonstances sont plus nécessaires aux grands hommes que les grands hommes aux circonstances. Il y a peut-être, dans quelque obscur évêché de province, des prélats susceptibles de devenir Sixte-Quint, et, dans des garnisons de frontières, des officiers au cerveau complet dont l'activité se dépense à régler les affaires quotidiennes d'une place forte.

Ah! qu'elle est donc vraie l'aventure, contée par Balzac, de ce Trubert, chanoine de Tours, lequel, en un cloître de son diocèse, prodiguait, pour gagner la mitre, autant d'adresse et de génie que Perretti sur le trône de saint Pierre!

Et cependant, si l'homme supérieur n'a pas la direction absolue des choses humaines, s'il doit presque toujours sa gloire aux événements, il est incontestable, en revanche, qu'il imprime à son tour, aux faits nouveaux de l'histoire, une direction toute personnelle qui influe sur le destin à venir. Un autre cardinal eût été pape à la place de Sixte-Quint, mais cet autre, sans doute, n'eût pas transformé Rome en cinq ans, ni apaisé la guerre religieuse en France. Un autre empereur ou dictateur fût né du Directoire; mais il eût, peut-être, dirigé la France et l'Europe dans d'autres voies que celles où nous jeta Napoléon.

De même, dans les événements sud-africains, deux hommes de génie incontestable, bien qu'ils

aient dû leur gloire à l'imprévu des circonstances, ont joué par la suite un rôle prépondérant.

Et c'est pourquoi, tout en sachant bien que la lutte séculaire des Boers et des Anglais, d'une part, et d'autre part, la découverte des mines d'or, devaient amener fatalement un grand conflit en Afrique australe, il est nécessaire, pour comprendre en son entier l'histoire de la guerre, de nous arrêter un instant sur les puissantes figures de Cecil Rhodes et du président Krüger.

Notes biographiques.

Il y a, en effet, dans la tragédie sud-africaine, deux hommes de haute envergure autour desquels se meuvent les événements.

Ils représentent, l'un et l'autre, non seulement deux races, mais deux principes et même deux morales.

Et si Krüger dépasse Rhodes et le dominera dans la postérité, c'est parce qu'il s'appuie sur les fondements mystérieux de l'humanité éternellement idéaliste ; tandis que l'autre a choisi, pour le combat, toutes les armes détestées par les mortels.

Mais n'oublions pas que Cecil Rhodes, avant l'erreur du raid Jameson, a failli être un très grand homme et qu'il n'est tombé si bruyamment que parce qu'il est tombé de très haut. Tous les peuples du monde ne s'intéresseraient pas à sa vie mouvementée, s'il n'eût été qu'un aventurier quelconque.

Cecil Rhodes arriva dans l'Afrique australe au mois de juillet 1871. Il avait vingt ans.

Le climat des Iles Britanniques lui étant défavorable, sa famille l'avait envoyé respirer l'air pur et sain de l'Afrique. En vérité, Rhodes n'avait d'autre but, en venant au Cap de Bonne-Espérance, que d'y consolider et prolonger sa vie.

Il y resta une dizaine d'années sans faire parler de lui, parcourant en tous sens ce pays admirable, d'une beauté splendide et sauvage.

La nature originale, fière et même un peu farouche de Cecil Rhodes se développa sans contrainte dans ce pays où l'on n'était pas astreint aux règles étroites de la société européenne. Ardent, d'imagination prompte, d'exécution plus prompte encore, génial et agité, il se mêla peu à peu à la vie publique et son intelligence vive ne tarda pas à se manifester.

La première fois que nous le voyons remplir un rôle important, c'est en 1882, où il est appointé par le gouvernement du Cap pour faire une enquête au sujet des limites du Griqualand-West.

Nommé député du Cap, il devient, à Capetown, leader de l'opposition, et en 1884 il est chargé d'une nouvelle mission au Bechuanaland, sur une question de vol de bétail entre Boers et indigènes.

Deux ans après, en mai 1886, il fonde avec M. Rudd la Compagnie des Champs d'or de la South African C°.

Suivrons-nous maintenant, année par année, la carrière où, publiquement, nous voyons engagé à jamais cet homme d'action ? Rappelons simplement qu'en 1888 est fondé le groupe de la *De Beers Con-*

solidated Mines, et que cette même année, associé avec le fameux M. Alfred Beit, Cecil Rhodes étend l'exploitation des champs d'or cédés par Lobengula.

Enfin nous voici en 1890, où le grand financier politique remplace sir Gordon Sprigg et devient premier ministre du gouvernement du Cap.

A partir de ce moment, la carrière de Cecil Rhodes est en pleine lumière, quand survient, en 1895, le raid Jameson.

Nous racontons plus loin les faits. Ils sont d'ailleurs dans toutes les mémoires.

Naturellement, Cecil Rhodes décline toute responsabilité dans cette affaire.

Le 1er janvier 1896, le gouverneur du Cap, sir Hercules Robinson, envoie à M. Chamberlain la dépêche suivante :

« J'ai vu Cecil Rhodes, qui assure que Jameson a agi sans son autorisation. »

Il s'agissait, par ce télégramme, de sauver M. Rhodes de l'accusation de complicité et de le maintenir à la tête du gouvernement du Cap. M. Chamberlain se prêta aimablement à cette tentative de sauvetage et répondit à sir Hercules Robinson par la dépêche suivante :

« Heureux de savoir que Rhodes blâme Jameson qui doit être fou (*sic*), je ne vois pas de raison pour Rhodes de démissionner. Télégraphiez directement aux éditeurs de journaux de Johannesburg, Prétoria et Bloemfontein que vous, moi et Rhodes répudions l'acte de Jameson. »

Le 3 janvier, Cecil Rhodes câblait, pour se disculper à son tour, aux directeurs de la Chartered,

et mettait toute la responsabilité de l'affaire sur les hommes de Johannesburg.

Et, cependant, le 6 du même mois, Cecil Rhodes fut forcé de donner, à Capetown, malgré tous les efforts du gouvernement britannique, sa démission de premier ministre.

A dater de ce moment, l'hostilité de l'élément hollandais fut irréconciliable pour Rhodes, et c'est le déclin qui commença.

Rhodes dut même partir en février pour l'Angleterre, tenter de se disculper devant M. Chamberlain et la direction de la Chartered Company. Celui qui naguère encore donnait des ordres obéis aveuglément, en fut réduit à laisser sa démission conditionnelle, démission qui fut acceptée le 20 juillet de la même année, ainsi que celle de M. Alfred Beit.

Or, pendant ce temps, on jugeait Jameson et ses complices, et le président Krüger leur faisait grâce.

Quand les auteurs du raid furent bien en sûreté, Rhodes fut déclaré innocent et la South African C° le replaça en 1898 à la tête de la Chartered.

Or, ce docteur Jameson, que Rhodes reniait en janvier 1896 et que Chamberlain traitait de fou, n'a pas cessé un seul instant, depuis sa libération, de rester l'ami intime, le confident, le collaborateur de Rhodes. Pendant mon séjour au Cap, je le vis installé comme chez lui dans la maison même de Rhodes. Et toute l'Europe sait qu'ils accomplissaient, de compagnie, en 1901, un voyage en Italie et en Égypte.

Sitôt dissipés tous les périls du raid Jameson,

Rhodes, rendu à l'action, essaya de reprendre son ancienne influence. Il trouva l'élément hollandais rigidement opposé à son retour au pouvoir. Quant aux Boers, ils étaient devenus ses mortels ennemis.

La lutte des éléments étrangers de Johannesburg contre Krüger fut donc excitée par Rhodes, car il n'était plus désormais, pour son ambition, d'autre ressource que de détruire les deux républiques.

Ce fut en 1897 qu'il prononça à Capetown la parole restée célèbre :

— Je veux travailler à rendre les droits égaux pour tout homme blanc vivant au sud du Zambèze, sans distinction de race.

Ces mots « les droits égaux » faisaient allusion au refus de Krüger de donner droit de suffrage aux Uitlanders nouvellement installés dans la République. Ce fut la formule qui servit à préparer la guerre future.

Je n'ai pas à rappeler le fameux voyage que fit Cecil Rhodes en Europe, au printemps de 1899, quelques mois avant la guerre. On sait qu'il eut, en mars, une audience de Guillaume II. Il allait, paraît-il, lui parler du chemin de fer du Cap au Caire. Peut-être la conversation s'est-elle un peu plus étendue. Les uns racontent que l'empereur d'Allemagne et le Napoléon du Cap s'entendirent à merveille. D'autres disent, au contraire, que M. Rhodes eut quelques déceptions. On m'a assuré qu'à la sortie de l'audience, comme un ami intime l'interrogeait sur le Kaiser, il répondit avec sa brusquerie ordinaire, dans un accès de mauvaise humeur :

— Un aigle, je veux bien, mais un aigle empaillé !

Enfin, en octobre 1899, la guerre inévitable fut déclarée.

Rhodes demeura dans Kimberley assiégée. Il y fit, disons-le, très bonne contenance. Il entra même en conflit avec les chefs de l'armée qu'il accusait d'inertie.

Le dernier acte public de Cecil Rhodes fut le discours officiel qu'il prononça à Kimberley, le 23 février 1900, à une assemblée de la De Beers.

Il y déclara que la guerre était une gêne pour les Européens ; que les deux Républiques étaient aux mains d'une oligarchie de spoliateurs, véritables ennemis du peuple boer, et que le véritable salut des honnêtes « Dutchmen » serait de s'en débarrasser et de se confier à la sagesse britannique.

Malgré ces vagues regains d'influence et ces apparences d'activité directrice, les deux dernières années de Cecil Rhodes ont été pour lui d'une profonde tristesse et n'ont pas peu contribué à affaiblir son organisme déjà atteint.

Politiquement, il était fini. A Londres, lord Salisbury l'accueillait froidement ; et à Capetown, lord Milner marquait très nettement sa séparation d'avec lui.

J'ai souvenir qu'au moment où je m'embarquais pour Bloemfontein, un des secrétaires du gouverneur me dit :

— Et vous verrez qu'il n'y a rien de commun entre Cecil Rhodes et nous.

A Prétoria, on me fit la même déclaration. Visi-

blement, on reniait Rhodes, du moins dans les milieux politiques. La personnalité très haute et très autoritaire de lord Milner n'était pas, d'ailleurs, sans jeter ombrage sur l'ancien souverain de l'Afrique australe.

Il est donc mort en assistant de ses yeux attristés à la ruine de sa propre grandeur.

Il s'éteignit le 27 mars 1902.

Pourtant, dans le monde financier, il avait conservé tout son prestige. Sa sûreté, sa rapidité de coup d'œil, sa netteté dans la mise en œuvre d'une entreprise, étaient merveilleuses. Il devenait, en présence des difficultés que suscitait une spéculation hardie, aussi clairvoyant et intuitif que Napoléon dans la fumée d'une bataille. En un clin d'œil, il décidait où devait porter l'effort de son génie spécial. Il éblouissait les plus rebelles à son influence. Vraiment, il était le dictateur incontesté de toutes les Sociétés financières.

Aussi les conséquences de sa mort furent-elles sensibles. Evidemment, à la Bourse, cette fin était déjà escomptée depuis longtemps et elle ne surprit personne. Mais ce fut peu à peu qu'on s'aperçut combien Cecil Rhodes était nécessaire ! Il y a toujours les Sociétés, et les capitaux, et les conseils d'administration. Soit. Mais, l'homme dont l'âme animait tout ce mouvement d'affaires n'y est plus. Supposons Napoléon disparaissant au milieu de la campagne de Russie et de France : les généraux restent, les armées, les hommes ; et seul le chef est parti. Mais qui ne sent que ce chef était tout?

En ce moment surtout, les hommes du Rand auraient plus que jamais besoin d'un esprit clair

et intuitif qui pût inspirer confiance, et Rhodes seul était de taille à entraîner avec lui les capitaux hésitants.

Tout ce qu'il touchait, en matière financière, était galvanisé par lui.

Sa physionomie.

Il faut dire, à l'avantage de Rhodes, qu'il fut lui-même bien supérieur à toute la tourbe de ses créatures et disciples, « les reformistes » de Johannesburg dont je parlerai plus tard et qui se sont modelés sur lui.

Mais il leur servait de guide et d'exemple, et il est, dans son espèce, une manière de type complet, intéressant par sa personnalité bien tranchée.

J'eus l'occasion de l'examiner de très près, dès mon arrivée au Cap, dans les débuts du mois de mai 1900. Rhodes, qui revenait d'Angleterre, s'était embarqué sur le *Norman*, un vapeur direct de Southampton à Capetown, tandis que j'étais descendu par le *Gaul*, un intermédiaire passant par Sainte-Hélène. Il se trouva que le *Gaul* et le *Norman* arrivèrent à très peu d'heures d'intervalle, et les formalités de la douane m'ayant amené deux ou trois fois au port, j'eus le plaisir de voir le Napoléon du Cap mettre le pied sur son Empire.

Je suppose que le véritable Napoléon avait plus de prestige lorsqu'il abordait sur les rivages de France. Et il fallut l'affirmation de mon compagnon de voyage, M. Price, qui se trouvait avec moi, et le vague souvenir des photographies repré-



sentant le fondateur de la Rhodesia, pour me convaincre que le lourd bourgeois qui passait devant mes yeux n'était autre que Cecil Rhodes lui-même.

Chose curieuse, très peu de monde pour le recevoir. Pas d'empressement, pas d'enthousiasme, pas d'acclamations surtout. Les gens du peuple, venus pour les divers services des hôtels, et les bourgeois accourus au-devant des passagers amis, évoluaient autour de Rhodes sans paraître remarquer sa présence. Quelques-uns, cependant, le montraient d'un geste à des officiers nouvellement arrivés d'Angleterre, et qui, sans doute, ne l'avaient jamais vu. Ceux-ci regardaient un moment, par curiosité, puis, froidement, reprenaient leurs évolutions.

Quant à Cecil Rhodes, il allait vers ses amis avec un visage souriant, une poignée de main cordiale, un air de familiarité en apparence plein de bonne humeur : mais soudain, son visage se refermait, et, dès qu'il était une minute sans parler, tous ses traits se contractaient subitement, et l'expression qui restait sur sa physionomie était celle d'une lassitude infinie.

Un instant, dans le remue-ménage inévitable d'un débarcadère, Rhodes demeura seul, appuyé sur sa canne, silencieux, méditatif et abandonné à sa propre pensée. Je le voyais de profil, et il ne prenait nulle attention à moi. Sous le clair soleil qui l'enveloppait tout entier, son visage m'apparut dans sa réelle expression, bien différent des photographies et des portraits officiels.

Les joues étaient épaisses, tombantes, lourdes,

et une ride profonde partait du coin de la bouche et semblait la prolonger jusqu'au bas du menton. L'œil fatigué, clignotant sous la clarté du jour, était boursouflé et plein de petits plis aux paupières, la moustache petite, coupée aux ciseaux et toute blanche, accentuait la ride de la bouche. La tête était penchée vers la terre, l'épaule ronde et comme affaissée. Je ne voyais pas, de profil, l'expression du regard, mais à un mouvement que fit Rhodes en tournant la tête de notre côté, je vis son visage de face, effrayant d'ennui, la bouche amère, et dans son regard qui gardait quelque beauté, il y avait une si profonde tristesse que j'en fus tout ému.

Subitement, l'ami qui s'était écarté pour donner un ordre, revint auprès de Rhodes, et comme par une secousse intérieure, le président de la *De Beers* releva la tête, esquissa un sourire, parla gaiement, et reprit une allure d'apparat.

Le lendemain ou le surlendemain matin, — je ne sais plus exactement la date, — Rhodes mangeait à Mount-Nelson-Hôtel. Il était en veston à carreaux, vêtu avec une sorte de négligence affectée ; il parlait haut, riait clair, après le repas, au hall, s'en allait de groupe en groupe, les mains dans les poches, avec un air de bon-garçonnisme protecteur, et, vraiment, son visage fouetté par le désir de plaire s'animait, se colorait, se ravivait, et une intelligence très fine brillait dans ses yeux.

J'étais assis en un coin du hall, en compagnie de l'ingénieur américain Kennedy-Dicksonn, qui suivait l'armée à ses risques et périls pour l'*American-Biograph*, son invention.

Il connaissait Cecil Rhodes et l'admirait. Il voulait me présenter.

— Pas encore ! lui dis-je. Ce que me dirait Rhodes dans une présentation de quelques minutes serait sans intérêt, tandis que je le vois et l'observe sans qu'il s'en doute !

En effet, Rhodes était bien curieux dans son rôle d'homme populaire, regardant à droite et à gauche, étudiant les effets produits, se mirant dans sa propre notoriété. Il avait l'air rajeuni, et je lui trouvais quinze ans de moins que dans ma vision première.

Pourtant, à un certain moment, il s'assit à côté d'une porte, resta silencieux, et je vis alors se recreuser sur son visage les rides lourdes de la veille, tandis que son œil reprenait, dans le calme, l'inoubliable profondeur de vide et d'ennui.

Je pus sonder, en ce rapide moment, la misère intérieure de cet homme tant envié, et j'éprouvai, je l'avoue, une peine secrète, à voir dans quel état de réel abandon, de décrépitude physique et de tristesse morale était tombé celui qui avait failli être un si grand homme.

Son génie.

Oui, grand homme, il ne faut pas hésiter à employer ce mot, si l'on entend par grand homme celui qui, ayant conçu un haut dessein, apporte pour l'accomplir toutes les qualités de décision, d'audace, de volonté et de commandement. Or, Rhodes avait, au plus haut degré, les facultés de conception et d'exécution.

D'abord, une imagination créatrice, cette imagination qui, du premier coup d'œil, découvre l'œuvre à faire, en embrasse toute la synthèse, en prévoit toutes les conséquences. Rhodes l'a prouvé dès son entrée en Afrique. Là où les hommes d'Etat et les gouverneurs n'avaient vu que des colonies maritimes plus ou moins prospères, lui, Cecil Rhodes, devina une vaste fédération, et traça le plan d'un empire qui s'étendait du Zambèze aux deux Océans.

Bien plus, par delà le Zambèze, par delà les mystérieux lacs et déserts, par delà l'Equateur et les sources du Nil, Cecil Rhodes entrevit une route colossale qui s'en irait de la Méditerranée au cap de Bonne-Espérance et qui relierait la vieille Egypte à la jeune Afrique du Sud. C'était, certainement, un des projets les plus grandioses qui aient jamais été conçus. Il fallait, pour une telle ampleur de vue, quelque chose qu'on peut bien appeler le génie.

Mais Cecil Rhodes ne s'arrêta pas à la conception. Il se lança avec ardeur dans la réalisation immédiate. Et c'est ici qu'il montra les autres qualités d'un grand homme d'action : la persévérance dans le but, l'art de diriger et de séduire les foules.

Ceux qui ont suivi la marche des événements n'ont pas oublié cette période magnifique de la carrière rhodésienne qui précéda 1895. Vraiment, à cette époque, le mot de « Napoléon du Cap », qui devint populaire, ne paraissait à personne exagéré. Un seul homme, à l'énergie rayonnante, créait de toutes pièces un monde nouveau.

La puissance d'attraction qu'exerçait Cecil Rhodes dans son heure de triomphale ascension était telle qu'il vit accourir à lui les collaborations les plus actives, voire les dévouements les plus spontanés. On peut mesurer, aux zèles qu'il suscite, la force d'influence d'un esprit. Un homme médiocre ou vil s'attache des complices ; un homme supérieur crée seul des enthousiastes. Or il y eut, et il resta longtemps autour de Cecil Rhodes des enthousiasmes incontestés et désintéressés.

J'ai rencontré, soit dans mon séjour en Afrique australe, soit au cours de mes voyages en compagnie d'Anglais, des hommes du plus sûr mérite et d'une dignité morale absolue, qui me parlaient de Cecil Rhodes avec une émotion admirative où il était impossible de ne pas voir la sincérité. Il m'a paru évident que Cecil Rhodes, comme tous les hommes de prestige, répandait un grand charme personnel. Les illuminations de son esprit créateur séduisaient les intellectuels ; sa bonhomie enveloppante et irrésistible lui attachait les simples. Timide au fond, dans la vie privée, il se donnait la peine de plaire à quiconque l'approchait. Avec son éternel veston à carreaux, son chapeau melon, ses souliers jaunes, son sourire mi-narquois, mi-bienveillant, il évoquait, au premier abord, plutôt l'idée d'un commis-voyageur jovial que d'un manieur d'hommes.

Ajoutons-y un sens quasi néronien du faste et de la splendeur. Cet homme en veston gris avait des palais comme un empereur et donnait des fêtes éblouissantes. Il possédait, entre Capetown et Simonstown, des jardins fabuleux, brillants de

toutes les fleurs et grouillants d'animaux de toutes les zones terrestres. On les citait comme merveille aux étrangers. Or, Cecil Rhodes n'y habitait presque jamais et laissait les portes larges ouvertes pour le peuple.

On comprend donc, d'après tout cela, comment il était arrivé à réaliser, dans la colonie du Cap, une puissance personnelle qui n'était pas sans inquiéter le gouvernement anglais lui-même.

Oui, Cecil Rhodes, il y a dix ans, était le maître de l'Afrique australe. Le vieil élément boer de la colonie l'aimait pour son indépendance envers la métropole ; le jeune élément britannique l'admirait pour son esprit d'initiative ; il gouvernait à son gré les sociétés financières ; il avait l'or qui, pour lui, n'était pas un but, mais un moyen de pouvoir ; il avait créé un réseau géant de voies ferrées par quoi la vie circulait dans son vaste territoire ; il avait la gloire, il avait le prestige, tout le monde attendait de lui les plus grandes choses...

Comment tout à coup cette course prodigieuse s'est-elle arrêtée au courant de 1895 ?

L'homme extraordinaire de la veille, sur le point d'être définitivement un grand homme, est devenu, par un subit revirement, un objet de trouble pour son œuvre et de haine pour l'univers. L'opinion publique procède par excès brusques. Il y avait eu peut-être excès dans l'exaltation ; il y en eut dans la malédiction. Mais l'une et l'autre s'expliquent par les faits.

C'est que Cecil Rhodes a eu deux défauts par lesquels s'égarent les demi-génies : trop de chimères et pas assez d'idéal.



Chimérique ! Je devine que ce mot va paraître inattendu. Et cependant, il est le seul qui fasse comprendre l'écroulement du grand pionnier.

Chimérique, oui, il le fut comme Chamberlain et comme Kipling ! Ces trois champions de l'expansion impérialiste, qu'on prend, en Europe, pour des positivistes réalisateurs, sont en vérité de frénétiques rêveurs de gloire ! Ils symbolisent la chimère d'empire qui depuis Waterloo éblouit le peuple anglais, et dont le récent jingoïsme est la populaire manifestation. Mais cette sorte de folie refrénée en Chamberlain par les embarras de la politique, détournée en Kipling vers l'ivresse des créations littéraires, s'est exaltée en Cecil Rhodes jusqu'à l'aveuglement.

Chimérique ! Il suffisait, pour s'en convaincre, de voir ses yeux qui, malgré sa tête prématurément vieillie, s'illuminaient parfois d'étonnants éclairs et parfois semblaient s'égarer en d'étranges songes !

Or la chimère est le danger des grands imaginatifs. C'est par elle que les hommes d'action perdent de vue l'obstacle, en s'illusionnant sur ses proportions.

Dans son Afrique neuve où sa nature mouvementée se développait au large, Cecil Rhodes s'est grisé de son ascension quasi fabuleuse.

L'obstacle était pour lui dans les deux Républiques. Eh quoi ! si peu de chose pour arrêter une œuvre comme la sienne ? Sa chimère lui a fait signe, et il a ordonné le raid Jameson.

Ce fut la faute vertigineuse, l'erreur à jamais

irréparable, le caillou où son char de triomphe allait se briser en éclats.

Je ne m'attarderai pas à juger ici la valeur morale de cette aventure. En justice humaine comme en justice politique, ce fut un crime de droit commun.

Les amis de Cecil Rhodes me répondent que César au Rubicon, Cromwell au Parlement et Napoléon au 18 Brumaire n'ont pas fait autre chose. Il y a pourtant une nuance. César, Cromwell et Bonaparte agissaient chez eux, dans leur pays, avec l'approbation de la plus grande partie du peuple, en période de révolutions intestines. Cecil Rhodes, étranger au Transvaal, envoyait des troupes armées contre une ville où il n'avait rien à voir.

Mais passons sur le crime. Reste la faute. Elle est colossale, et on demeure stupéfait devant une pareille folie ! Comment un homme qui, jusqu'alors, avait semblé montrer quelque claïrvoyance, a-t-il pu perdre la tête à tel point ? Ah ! la chimère ! La tentation du joueur que sa veine enivre !

Et c'est là que fut la fêlure de son incomplet génie. Le vrai génie ne se hasarde qu'avec des chances probables. Il calcule toutes les conséquences de son acte et devine l'imprévu qui peut surgir. S'il tombe, comme César au Sénat ou Napoléon à Waterloo, c'est que sa fortune ou les hommes l'ont trahi.

Cecil Rhodes, au contraire, fut à lui-même son propre traître. Il s'est effondré sous ses seuls coups. Le raid Jameson, quoi qu'il advînt, ne pouvait pas réussir. Quoi ? L'on envoyait huit cents hommes



sur Johannesburg sans calculer qu'ils trouveraient résistance? On avait simplement négligé de s'informer sur la valeur militaire de l'ennemi? On jetait comme cela, au hasard, une invasion dans l'histoire avec la même désinvolture qu'un joueur emballé envoie un louis sur un tapis vert? Et c'était ça le grand homme?

Et dès lors, du Napoléon du Cap, que reste-t-il? Les ruines précoces d'un grand projet. Certes, on verra, tôt ou tard, se constituer la fusion des races d'où pourra naître une nation nouvelle. Mais Cecil Rhodes lui-même n'en cueillera pas les lauriers posthumes. Il s'est vu, vivant, chassé sans espoir de la terre promise, et il a subi le châtiment le plus cruel des rêveurs d'empires : survivre au rêve pour longtemps dissipé et dont la réalisation triomphale est réservée à la gloire d'autrui.

Cecil Rhodes, coupable devant la morale et devant la raison, s'est égaré par une certaine ignorance des hommes. Il avait cru que l'or suffisait à résoudre tous les problèmes. Il avait commencé la poursuite de son beau rêve en se servant de l'or comme moyen d'action. L'or était sa Grande-Armée. Il lui voua une confiance aveugle. Il avait vaincu tant de choses avec lui, qu'il croyait tout vaincre. Il n'a pas compté, dans son calcul, la puissance de l'idéal. Il avait négligé cette force mystérieuse de l'humanité. Le mysticisme simple des Boers lui a répondu. Mines de diamants, mines d'or, millions, tout ce tourbillon de tentations terrestres dont Cecil Rhodes jouait en maître, tout s'est effondré devant la foi biblique et le patriotisme calme de quelques gardeurs de troupeaux. Si bien que les

peuples contemplèrent sa chute avec joie, oubliant à jamais tout ce qu'il y avait d'ampleur dans les élans de son génie.

On est, en effet, injuste envers Cecil Rhodes. L'opinion publique ne pardonne pas les erreurs qui entraînent des cataclysmes publics. Elle ne regarde pas si l'homme eut des côtés de force; elle ne voit plus que ses faiblesses. Cecil Rhodes, aux yeux des peuples, porte le poids de la guerre. L'horreur qu'il inspire s'augmente de l'horreur légendaire qu'ont les foules pour les grands spéculateurs de l'or. On fait volontiers de Cecil Rhodes une sorte d'agioteur gigantesque provoquant des guerres pour conquérir des mines. Cette vision est fausse, mais on l'arrachera difficilement de l'imagination populaire.

Et c'est pourquoi, tandis que ses amis déclarent qu'il fut un héros, les foules proclament qu'il fut un bandit. Ni l'un ni l'autre, comme nous venons de voir; mais il a pu donner l'apparence de l'un et de l'autre.

L'histoire impartiale le rangera parmi les aventuriers de haute envergure, tombés faute d'un génie complet, avant l'achèvement de leur œuvre. Il figurera parmi les grands hommes manqués, plus agitateurs que créateurs, tels que Catilina, l'empereur Julien, Charles le Téméraire, le duc de Guise, Retz, Alberoni, Mirabeau; il sera, comme eux, cité en exemple pour montrer que toutes les qualités brillantes de l'intelligence n'excusent pas les défaillances de l'âme ou les vices de la vie privée; et les poètes de l'avenir prendront intérêt à faire revivre sa physionomie passionnante dans la

galerie tragique de ceux qui, nés, peut-être, pour accomplir un haut dessein, ont manqué de patience ou de sérénité pour diriger, à point voulu, les circonstances; ou n'ont pas eu assez d'élévation morale pour résister au vertige des grandeurs.

III

PAUL KRUGER

Krüger et les Anglais.

Le jugement que je viens de porter sur Cecil Rhodes aura sans doute étonné beaucoup de Français et d'Européens. Celui que je vais essayer de porter sur Krüger étonnera plus encore les Anglais. Il faut se résigner, si l'on veut servir la vérité seule, à n'être absolument d'accord avec personne. J'ai rencontré, en effet, beaucoup d'Anglais qui savaient reconnaître les grandes qualités d'énergie de Paul Krüger; mais, à vrai dire, je n'en ai pas trouvé un seul qui ait entièrement *compris* le vieux Président.

D'abord, cet homme fut leur ennemi constant, tenace, irrécusable; ils savent qu'en toute occasion il a hautement manifesté sa haine contre l'influence anglaise; et il faut, pour se dégager des rancunes collectives, que toutes les individualités formant un peuple respirent, en quelque sorte, dans l'air ambiant, il faut, dis-je, une tension de volonté indépendante et un effort de philosophie impartiale, deux choses assez rares chez tous les hommes, et, particulièrement, dans la race britannique, où

l'éducation traditionnelle inculque aux enfants, dès le premier âge, un sentiment indéracinable de particularisme national.

C'est justement ce particularisme, si frappant dans les moindres manifestations de la vie anglaise, qui ne permet pas à nos voisins de s'élever à cette contemplation sereine de la vie et des hommes, où l'on cesse de voir les êtres et les choses dans leur aspect immédiat pour les saisir dans leur essence même.

Pour les Anglais, involontairement et le plus sincèrement du monde, tout ce qui s'éloigne du type anglais conventionnel autant que naturel, leur paraît mauvais ou inférieur. De là vient qu'ils arrêtent leurs jugements sur des apparences futiles, et que, pour la plupart, incapables de psychologie, ils ne pénètrent pas jusqu'aux ressorts cachés des consciences.

Voici par exemple le cas du père Krüger et des vieux Boers. Et bien! voulez-vous savoir quelle est une des causes pour lesquelles les Anglais méprisent ces admirables vieillards? Parce qu'ils sont rudes de mœurs, mal vêtus, un peu étrangers à nos manières européennes, et particulièrement à la correction britannique. L'idée qu'un homme peut avoir une barbe inculte, des cheveux en désordre, un chapeau défoncé, des vêtements désordonnés, et qu'il crache par terre en fumant, leur suffit pour ne pas aller plus avant dans l'observation de cet homme. Les plus lettrés d'entre les Anglais ne peuvent, eux-mêmes, se défendre d'un pareil préjugé.

Cependant, comme ils ont, malgré ce défaut

initial de leur éducation particulariste, une tendance louable à admettre la discussion et à reconnaître, quand ils le peuvent, les qualités de leurs ennemis, il arrivera à la longue, qu'à force de se trouver en contact avec les Boers, les Anglais se dépouilleront peu à peu de leur mépris atavique et apercevront les beautés morales, dont sous leur rude écorce, leurs anciens adversaires sont remplis.

Pour Krüger, hélas! ils ne le reverront jamais auprès d'eux. Et ils garderont toujours de lui cette vision d'un être brusque, lourd et entêté. Et notre grande admiration les étonnera sans doute. Raison de plus pour l'expliquer clairement.

Sa physionomie.

Si les traits de Krüger manquent de grâce, ils sont en revanche très harmonieux. Je veux dire qu'ils se complètent les uns les autres, et que toutes les parties de son visage concourent à créer une expression d'ensemble une et dominatrice.

L'œil qui, malheureusement, se fatigue de plus en plus et qui est sujet à une maladie assez répandue dans ce vaste désert de sable soulevé par le vent, l'œil est, néanmoins, plein de calme et de douceur. C'est celui d'un fauve au repos, mais ce calme fait présager la possibilité de réveils terribles. En temps ordinaire, cet œil est plein de bonté et, certes, beaucoup des actes accomplis par le vieil homme prouvent que son regard est le miroir de son âme.

La bouche est, dans la tête du père Krüger, le trait le plus caractéristique. Elle est large, charnue, aux commissures profondes. Elle paraît, au premier abord, volontaire et dure. Mais tous ceux qui ont approché le Président s'accordent à dire que, lorsqu'il oubliait les tracas du pouvoir, il gardait dans la familiarité un bon sourire, à la fois mélancolique et paternel, qui donnait à son visage une grande douceur.

Son menton qui se détache en relief est massif et ovale; il est un peu celui de l'entêtement, mais, aussi, de la volonté raisonnée. Son front, couronné de cheveux restés encore extraordinairement noirs pour son âge, son front est large et solide, avec des méplats taillés à coups de hache, et traversé d'une ride profonde, signe de l'obstination et de la persévérance dans le but poursuivi.

Enfin, tout le monde sait, par les portraits, qu'il a un nez énorme, large, aux narines ouvertes et frémissantes, un vrai nez de lion, dont la puissance est mise en relief encore par les cheveux rejetés en arrière et la barbe en collier.

Tel était, du moins avant la guerre, le type légendaire de Krüger. Mais depuis son arrivée en Europe, il a laissé pousser sa moustache et ses traits ravagés ont pris une expression étrange de douleur.

La physionomie de Krüger en pleine maturité est superbe d'énergie et de décision, et c'est dans les gravures d'il y a vingt ou trente ans, alors que les yeux ne sont pas encore abîmés par la maladie, qu'on peut lire au fond de cette âme irréductible toute la force de résistance que la nature, la race

et l'endurance dans les combats ont déposée dans ce colossal lutteur.

Parlerons-nous des toilettes légendaires du brave Oom Paul? Ce n'est évidemment pas un concurrent redoutable pour l'élégance de M. Deschanel, ou celle de M. Chamberlain, et jamais ses redingotes ne seront adoptées sur le turf. Le père Krüger a le dédain le plus profond de la « fashion », et c'est une des causes pour lesquelles les Anglais, ceux même qui sont impartiaux et sincères, n'arrivent pas à le comprendre entièrement.

Il porte un chapeau à haute forme, à bords mi-plats, toujours posé sur le haut du front; sa redingote fait mille plis variés et par une malchance invincible, elle est toujours trop étroite sur la poitrine. Or, comme le père Krüger a la manie de boutonner le seul bouton d'en haut, vous devinez les sillons profonds que son vêtement mal ajusté trace tout le long de son corps. Les pantalons n'ont pas le pli réglementaire, et ses bottes, non vernies, se carrent sur de larges semelles souvent agrémentées de solides clous.

En vérité, jadis, quand, aux jours de gala, le vieux Président posait sur ces modèles d'une coupe inimitée, le large ruban aux quatre couleurs, évidemment il prêtait un peu à la charge. Mais tel qu'il est dans son ensemble, il offre une physionomie bonhomme, simple, originale et énergique, qui malgré les petits ridicules, lui a valu l'affection des humbles et les suffrages d'une universelle popularité. Et ce n'est pas pour rien que le monde entier l'appelle « Oom Paul », *l'Oncle Paul.*

Indications biographiques.

Le président Krüger est très fier de son père et de sa mère, braves fermiers dont il aime à évoquer le souvenir.

Il rappelle souvent que c'est son père, en 1848, qui tira le premier coup de feu sur les Anglais, à la bataille de Boomplatz.

Le petit Paul Krüger était encore enfant lorsque, dans le douloureux exode de ses aïeux, il assista en quelque sorte à la fondation de la République Sud-Africaine, de cette République dont il devait devenir le soutien, le défenseur et le père.

Il est donc facile de comprendre à quelle force ancestrale et dans quelle rude école d'adversité Krüger enfant puisa l'amour pour sa race, l'énergie de la résistance et la haine de ceux qu'il vit toujours se dresser comme des persécuteurs.

Ce fut la grande, la véritable école de Krüger, et, pour qui sait cela, désormais la forte personnalité de ce colosse s'explique.

Ce n'est un mystère pour personne en effet que le père Krüger n'a pas fait ce qu'on appelle de « solides études ».

Je crois qu'au demeurant il n'a lu qu'un seul livre : la Bible. Mais ce livre qui est l'œuvre de chevet de tous les Burghers, le Président le sait par cœur. La Bible est son inspiratrice continuelle. Il la commente, il l'invoque, il l'applique, en toute occasion. Ne rions pas de cette religiosité. C'est la grande force mystique de ce peuple. C'est les yeux fixés sur le ciel, que Krüger et les siens supportent

toutes les douleurs qu'ils ont à subir sur cette terre; et dans la paix comme dans la guerre, le soir, on voit les Boers s'agenouiller et prier à haute voix le Dieu en qui ils ont mis leur suprême confiance.

Krüger donc, hormis la Bible, n'a pas lu grand'-chose, et il ne connaît rien ou presque rien de notre civilisation.

Il faut dire, pour expliquer cette ignorance, qu'à l'époque où les malheureux fermiers hollandais furent obligés de fuir les régions maritimes du Cap de Bonne-Espérance pour se retirer au delà des fleuves, il y avait peu de clergymen avec eux, et les écoles, aussi bien laïques que religieuses, y étaient totalement inconnues. Les Boers donc, partis du Cap pour une contrée presque tropicale, où durant des mois entiers pas une goutte de pluie ne tombe, où il fait sec et chaud, où seules les nuits sont un peu fraîches, menèrent la grande vie pastorale en plein air; et comme le sol n'est pas fertile, que le pays s'étend à perte de vue pareil à un désert bosselé de « kopjes » ou collines, ils passèrent leur temps à pousser de vastes troupeaux, à monter sur leurs inséparables petits chevaux, ne rentrant exactement à la cabane ou à la tente que juste pour y dormir.

On s'explique ainsi pourquoi les premiers fermiers boers, en général, et le père Krüger, en particulier, n'ont pas eu le loisir de s'initier aux diverses littératures et pourquoi la Bible est le seul livre qu'ils ont connu.

Le jeune Paul, élevé par la Bible dans l'exaltation du sentiment religieux, préparé par le malheur

des siens à l'esprit de résistance et à la haine des envahisseurs, eut encore une troisième école qui acheva de former cette nature exceptionnelle : il fut un chasseur précoce et passionné. Tout enfant, il tuait du gros gibier; à onze ans il poursuivait le lion, et enfin à treize ans, comme nous l'avons vu, il combattit pour son pays.

Il fut un enfant turbulent, audacieux, dur à la douleur, mais il n'eut jamais de goût pour l'étude. Lui-même l'a dit, du reste :

« Je n'ai pas eu le temps de lire. Il y avait trop de lions à tuer. »

Cette jeunesse mouvementée de Krüger, cette exubérance physique d'un géant robuste dont la force se dépensait en prouesses parfois prodigieuses, je n'entreprendrai pas de les rappeler ici. Krüger, lui-même, dans ses *Mémoires*, a raconté avec une bonhomie charmante toutes ses fameuses aventures de chasse, et j'y renvoie le lecteur amoureux d'anecdotes. Il verra, dans la narration surprenante de faits rigoureusement vrais, quelle fut et quelle est encore la solide résistance de cet homme aux muscles et aux nerfs de héros.

Le Président est un grand chrétien, à la façon des premiers croyants, un chrétien à la fois militant et doux, dont tous les actes absolument sont inspirés par la Bible. On peut dire qu'il vit dans la Bible, et que la Bible vit dans son peuple.

Aussi, a-t-il pu accomplir des actes qui étonnent nos âmes plus timides.

A côté de ces actes de grandeur et de bonté supérieure, il y a dans l'histoire de Krüger des anecdotes plus familières, des boutades brusques et person-

nelles, qui révèlent un homme à l'esprit primesautier et à l'originalité bien vivante.

Un jour, pendant qu'il déjeunait, après une matinée très fatigante où il avait eu à discuter longuement sur les affaires de l'Etat, il avait donné l'ordre à ses gardes de ne laisser entrer personne pendant son repas, désireux qu'il était d'un peu de calme.

Survint tout à coup, devant la porte, un Burgher à cheval qui venait du côté de Lydenburg, et qui avait une chose pressante à demander. Le fermier avait fait sept heures de cheval sans manger, et quand les gardes refusèrent la porte, il s'emporta.

Krüger entendit, fit appeler un garde et lui demanda la cause de ce bruit.

« Comment! dit Krüger, il n'a pas mangé! dites-lui d'entrer. »

Le Burgher entra, pénétra dans la salle à manger. L'oncle Paul, quand il parle, a une sorte de grognement de lion qui lui donne un air bourru. Le Burgher, entendant ce grognement pour la première fois, restait intimidé et ne s'asseyait pas.

« Assieds-toi donc! » grommela Krüger.

L'autre s'assit.

« Mange! »

Et comme il allait parler :

« Ne dis rien. Nous causerons après. »

Ils restèrent tous deux à manger sans rien dire; ou plutôt le Burgher mangea de fort bon appétit, car Krüger se contentait de boire du café, et de jeter d'énormes bouffées de fumée. Quand le Burgher eut fini :

— Qu'est-ce que tu veux, maintenant? »

Et simplement, il lui donna audience.

Tel est Krüger; tel il est arrivé à ce pouvoir extraordinaire sur ce peuple, pouvoir sans précédent dans l'histoire des républiques.

Son génie.

Je ne crois pas, en effet, que dans une république il se soit jamais trouvé un homme exerçant, par son seul ascendant, une influence plus incontestée sur l'évolution du peuple. Périclès lui-même ne fut pas, devant les citoyens d'Athènes, aussi puissant que Krüger devant ses Boers. Sylla à Rome, Loredan à Venise, Doria à Gênes, Cromwell à Londres égalèrent Krüger en autorité, mais cette autorité, souvent née de la force, et presque toujours maintenue par l'intrigue et l'ambition des partis, trouvait, dans l'intérieur même de la Cité, des hostilités toujours en éveil et des menaces de révolte. Krüger, au contraire, a vu son pouvoir grandir sans cesse en force et en sécurité, jusqu'à la fin de sa carrière politique.

Depuis 1852, où, âgé de 27 ans, il assista, près de Prétorius, en qualité de vedà kornett, aux négociations préliminaires du traité de Sand-River, jusqu'en novembre 1901 où il vint en Europe, au nom de toute la race boer, il fut mêlé à toutes les manifestations de la vie publique. Pareil aux grands Romains de Tite-Live, qui passaient tour à tour de la charrue au prétoire, du camp au sénat et du forum au temple, il fut, avec le même zèle et la même vigueur, gérant de ses domaines, chef des

armées, administrateur de l'Etat et pasteur d'une Eglise. Son activité fut prodigieuse; et quoi qu'il fît, il s'y imposait en maître.

Général, il accomplit des prouesses qui lui valurent la confiance aveugle de ses hommes et la terreur de ses ennemis. Les luttes contre les Cafres sont restées quasi-légendaires dans toute la race noire. Il risqua sa vie maintes fois, avec une audace où l'on croit voir revivre les exploits des temps fabuleux. Une nuit, il alla, seul, profitant de l'ombre, dans une caverne où les Zoulous délibéraient sur la bataille du lendemain; et comme il connaissait la langue indigène, il se mêla à la délibération. Reconnu, il s'échappa grâce à un sang-froid imperturbable.

Aussi les Basutos, les Zoulous et les Matabélés avaient-ils de lui une sorte de terreur religieuse. Le renom de sa force invincible était tellement répandu dans les tribus nègres que les prisonniers Cafres tremblaient et pleuraient chaque fois qu'on les menait au Camp devant Krüger. On avait toutes les peines du monde à leur persuader qu'il ne leur serait fait aucun mal. On vit un prisonnier, un jour, qui entendant la voix redoutée de Krüger fut pris d'une peur folle, brisa ses liens, s'enfuit et préféra risquer la mort sous les balles des sentinelles plutôt que d'affronter le terrible général.

On devine, dès lors, quelle admiration les soldats avaient pour lui. Or, ce même empire exercé toujours par l'énergie sur les foules, il le montrait en chaire, à la tribune ou dans les meetings populaires. Il fut, dans toute l'expression du terme, léonin. Au bruit de sa voix, au tonnerre de sa vo-

lonté, le silence se faisait autour de lui, et on l'écoutait. Dès lors, chaque fois, particulièrement, que le sort du peuple fut en danger, Krüger manifesta sa puissance. Dès l'annexion de 1877, il fut évident, pour tout le monde, qu'en lui allait s'incarner la résistance des Boers. Il devint, alors, virtuellement d'abord, officiellement bientôt après, le chef de sa race. Sa fermeté l'emporta vite sur l'hésitante sentimentalité du pasteur Burger. Nommé délégué des Boers auprès du pouvoir britannique en mai 1877, il fit, ensuite, partie d'un triumvirat avec Prétorius et Joubert, et enfin, après la victoire des Boers, il devint président d'Etat en 1883, et l'est resté jusqu'à la chute des deux Républiques, en 1902.

Dans ses débuts, il eut contre lui certaines oppositions politiques et religieuses ; mais à mesure que sa personnalité grandissait et s'affirmait, son pouvoir devenait incontesté comme celui d'un véritable roi. Les générations nouvelles apportaient, l'une après l'autre, à ce grand animateur, le tribut d'un véritable culte. Les jeunes gens se seraient fait hacher pour lui, comme les grognards de l'Empire pour Napoléon.

C'est que Krüger n'avait pas seulement le courage, la volonté, la force, l'habileté, la décision : son génie était animé d'un souffle plus puissant encore que l'énergie d'un homme supérieur. Il était le type accompli de cette race nouvelle. En lui s'amassaient, se fondaient et rejaillissaient en gestes héroïques tous les sentiments, toutes les craintes, tous les espoirs, toutes les naïves croyances, toutes les erreurs même, qui, depuis

plusieurs siècles, inspiraient l'histoire des colons d'Afrique australe. Dans les tourmentes historiques, un homme surgit en qui l'âme d'un peuple se résume. La genèse de l'Afrique australe aboutit à Krüger, comme les croisades aboutirent à saint Louis, comme l'épopée révolutionnaire à Napoléon. Les Boers, depuis 1795, manifestaient leur désir formel de lutter contre l'invasion anglaise, Krüger fut la projection concrète de ce désir. Il eut du peuple boer, jusqu'à l'extrême, les défauts et les vertus. Il incarna toute sa patrie.

Quelle patrie? diront les esprits superficiels. Une patrie qui datait de cent ans à peine? Etait-ce donc une patrie que cet amas de fermes assemblées au hasard d'une émigration de pasteurs?

Oui, c'était une patrie, et si jamais le mot si mal compris et si souvent galvaudé de *patrie* a été à sa place, c'était bien vraiment dans cette jeune république dont pas un pouce de terrain n'a été vierge du sang des aïeux.

Patrie, *terra patria*, la terre et les tombeaux des pères, cela peut être, comme la France, une civilisation vingt fois séculaire où des couches lointaines de générations dorment accumulées, léguant avec leur souffle leurs traditions et leurs espoirs.

Mais c'est aussi la terre inculte où une tribu persécutée se réfugie, fonde un peuple nouveau et recommence ses destinées, loin du foyer lointain et de la mère créatrice.

La Grèce d'Orphée n'était-elle pas la Grèce comme celle de Périclès? La Rome de Romulus était-elle moins la patrie que celle d'Auguste? L'Amérique

de Washington était-elle moins chère à ses fils que celle de M. Roosevelt?

Les Boers, chassés par les Anglais, s'étaient réfugiés au nord du Vaal, et de là, par mille souffrances, par le sang versé, par la lutte acharnée contre la nature et les bêtes féroces, ils avaient fondé une république libre, et comme en cette république, leurs pères étaient morts, la plupart tragiquement, c'était bien vraiment pour eux, par le baptême de la douleur et de la mort, la terre des pères, la *Patrie*.

Et bien! c'est cette patrie, patrie deux fois sacrée, sacrée par le labeur, sacrée par le sang, c'est cette patrie si solide moralement que tous ses enfants l'ont défendue pendant trois ans, les armes à la main; c'est cette *terre des pères* que le vieux Krüger a personnifiée avec une énergie tellement formidable qu'on pouvait le croire inspiré par des forces surhumaines.

Pendant cinquante années, sans une heure d'abandon ni de repos il a eu les yeux fixés sur les convoitises du voisin, convoitises qui tantôt se manifestaient par des enveloppements subtils, tels que la fondation de la Rhodesia et l'entrée à Johannesburg des amis de M. Cecil Rhodes, tantôt par des manœuvres directes et brutales, telles que la campagne terminée par Majuba-Hill, et, en 1895, le raid Jameson.

Et pendant cinquante ans, ce colosse d'énergie a supporté le poids de cette lutte gigantesque; il a été, contre l'impérialisme envahissant, l'étendard vivant des terres libres, jusqu'au moment où fatigué, vieilli, courbé par l'âge et les douleurs, il vint

demander à l'Europe, à la mystérieuse Europe, le suprême refuge de l'exilé.

Voilà le vrai Krüger, le Krüger dégagé des légendes et des haines, des passions et des petitesses, que l'Histoire purifiera et fixera dans l'imagination des peuples à venir.

Son œuvre.

Il semble pourtant, à ne considérer que les résultats apparents, que tant d'énergie ait été dépensée en pure perte, et que ce génie autoritaire, en définitive, ait conduit son peuple à la ruine matérielle et à la mort nationale.

— Eh quoi! font les anciens adversaires de Paul Krüger, n'avions-nous pas raison, depuis vingt ans, de dire au peuple boer que leur plus grand ennemi était ce vieil homme entêté, tyrannique, ennemi du progrès? N'avions-nous pas raison de mettre le Transvaal en garde contre l'esprit réactionnaire et exclusif de son président? Que voulions-nous, en Angleterre? Apporter au Transvaal des réformes politiques et économiques qui mettraient ce pays au rang même de tous les peuples civilisés. Or, Krüger s'y est toujours opposé. Il n'a pas voulu entrer dans une fédération sud-africaine quand nous le lui proposions, il y a vingt-cinq ans. Il n'a pas voulu accepter les réformes réclamées par les Uitlanders de Johannesburg qui demandaient simplement à participer aux affaires de l'Etat. Il s'est obstiné à faire de sa République un coin fermé, étroit, tenacement



opposé à l'influence européenne. Or, qu'est-il advenu ? Sa République a fini par être vaincue, les réformes vont y entrer maintenant, elle est incorporée à la fédération impériale, et elle va jouir de tous les bienfaits de la civilisation britannique. Ce résultat, sans Krüger, eût pu être obtenu depuis un quart de siècle. Qu'a-t-il donc gagné, ce prétendu grand homme? De troubler le monde pendant vingt ans et de susciter la guerre en son propre pays. Il a voulu s'opposer à la marche inéluctable de l'histoire, et le résultat a été une grande tourmente dans l'humanité. Faut-il donc l'admirer, cet ambitieux têtu ? N'est-il pas plutôt destiné à devenir un objet d'exécration pour son propre peuple enfin éclairé? Du génie, soit, mais un génie néfaste, qui n'a produit que douleur et deuil. »

Tel est le raisonnement que tiennent encore les historiens britanniques. Il faut l'expliquer.

Il y a d'abord une cause profondément humaine pour laquelle les Anglais ne pourront jamais comprendre ce qui fait le sublime génie du vieil Oom Paul, j'entends ce culte farouche de la liberté nationale, inséparable de la liberté du sol.

Les Anglais ont toujours vécu dans leur île. Ils n'ont jamais, depuis les Romains et les Normands, connu les affres de l'invasion. Ils n'ont jamais eu à défendre pied à pied et siècle par siècle la frontière constamment ouverte ; ils n'ont pas, comme nous, ces traditions tragiques, transmises de génération en génération, et qui ont mis au cœur des peuples d'Europe un culte douloureux et jaloux pour la terre où dorment les pères ; leur *liberté nationale*

n'a jamais été atteinte ni menacée, alors ce mot est devenu pour eux vide de sens, et là où toute notre conscience se soulève, la leur *ne comprend pas*. Ils vous disent avec une sérénité qui au début me révoltait sourdement, et que, peu à peu, j'ai trouvée naturelle : « *Mais qu'est-ce que cela peut leur faire, aux Boers, d'être administrés par nous, puisque nous les administrerons mieux ?* »

J'assure que cet argument m'a été textuellement exposé. Il est du reste le développement de deux vers de Pope :

> Que les fous se battent pour la forme du gouvernement,
> Le mieux administré, voilà le meilleur !

Dès lors Krüger, ce maître d'énergie dont ils reconnaissent, d'ailleurs, la grandeur à leurs yeux farouche, n'était, au fond, pour eux, qu'un ennemi de sa patrie et du genre humain, puisqu'il empêchait la première d'être heureuse et l'autre d'avoir la paix.

Et, en fait, l'histoire jusqu'à ce moment semble leur avoir donné raison. Pratiquement, Krüger a eu tort, puisqu'il a été vaincu. Le Transvaal est terre d'empire, comme il le fût devenu en 1877, s'il avait accepté d'entrer dans une fédération sud-africaine. Krüger eût donc mieux fait, semble-t-il, de s'entendre avec Sir Théophile Shepstone, en 1877, ou avec Cecil Rhodes, en 1890. Sa patrie serait morte, mais elle serait morte sans douleur.

Nous avons déjà dit ailleurs ce que nous pensons de cet argument d'homme d'affaires appliqué



aux choses de l'histoire. Ne pas résister aux forts sous prétexte qu'ils peuvent être victorieux, cela s'appelle pour les peuples comme pour les individus, la lâcheté.

Il y a, sur cette nouvelle théorie historique, tout un système éminemment positiviste à formuler pour l'usage des peuples à venir.

Et depuis quand, s'il vous plaît, la résistance d'une race aux invasions d'une autre race doit-elle être considérée comme un crime envers l'humanité ? La force prime le droit, je le veux bien. Mais le droit se défend, et parfois il succombe, et parfois il se relève, et c'est là toute la grandeur de la civilisation.

Les peuples au rêve d'empire veulent embrasser dans leur destinée les peuples plus jeunes et plus faibles ? Soit. Je l'admets. Mais les peuples menacés ont le droit et le devoir de se défendre, jusqu'au dernier souffle de vie. Une humanité soumise et résignée d'avance à jouir partout, sous un seul maître, d'un même repos sans dignité, ne serait plus qu'un troupeau sans histoire.

Krüger le comprit, ou plutôt il le sentit fortement avec son instinct de pasteur d'hommes.

Dès son enfance, il a deviné que les Anglais voudraient tôt ou tard, accaparer ce morceau de sol sud-africain où les siens, chassés de partout, s'étaient, à bout d'épreuves, réfugiés et accrochés.

Toute invasion d'un élément britannique, qu'elle fût pacifique et progressive, qu'elle fut brutale et guerrière, c'était l'arrêt du développement boer, c'était la disparition dans une civilisation antique

et puissante de la civilisation jeune et hésitante encore qui voulait vivre, et qui s'incarnait en Krüger.

Krüger a donc vu qu'il fallait périr par l'invasion lente ou essayer de vivre en luttant. Il a lutté. Il a lutté contre l'annexion ; contre les projets de fédération ; contre l'entrée des étrangers dans l'administration transvaalienne ; il a même, je l'accorde, lutté contre le progrès, contre les nécessités économiques ; il s'est buté tenacement contre l'inéluctable ; mais il était en cela l'interprète de tout son peuple, et il a préféré les risques d'une défaite glorieuse à la résignation d'une lente et obscure agonie.

Et puis il a lutté avec courage et magnanimité, avec énergie et pitié à la fois. Ce fut lui qui pardonna aux flibustiers du raid Jameson. Ce fut lui qui empêcha la destruction de Johannesburg. Ce fut lui, encore, qui toujours sur la brèche, malgré l'âge et les fatigues, devint, pendant la guerre, l'âme directrice de ses soldats. Le génie de Dewet et celui de Botha étaient le reflet de son propre génie, et le culte qu'avaient pour Krüger les jeunes combattants était peut-être la plus sûre force de ces héros.

Krüger et les Boers ont été vaincus. Eh bien ! est-ce que la défaite ou la victoire sont les arguments sans réplique de l'histoire, comme le rouge et le noir, de la roulette ? Vercingétorix aussi a été vaincu par César ; et Arminius par Germanicus ; et Boadicée par le consul Paul. Tous les berceaux héroïques des peuples sont magnifiés par des vaincus sublimes dont la résistance même a

16

donné plus d'élévation à l'âme de ce peuple naissant.

Krüger est de cette famille, et si son œuvre paraît aujourd'hui détruite, en réalité rien n'en est perdu, et elle fructifiera dans l'avenir. D'un troupeau de pasteurs, il a fait un peuple, un très grand peuple, dont l'origine est à jamais empourprée d'un nimbe épique. Absorbant en lui toutes les aspirations confuses de ce peuple, Krüger, en échange, a insufflé à ses Burghers la confiance dans leur force et la foi dans leur destinée. Nous verrons plus tard ce que doit devenir ce peuple.

L'actuelle défaite de Krüger n'est un désastre que pour les esprits légers. Dante et Pétrarque, aussi, eux qui ont préparé la grande Italie, sont morts dans une atmosphère de calamité publique.

La renommée du héros Krüger ira donc, s'agrandissant, de génération en génération. Sa figure étrange s'illuminera de beauté légendaire. La postérité élargira sans cesse son auréole. Il sera le père d'un peuple, le génie précurseur d'un empire futur. Chaque siècle nouveau lui apportera un nouvel hommage, car l'histoire, toujours pareille, se complaît sans cesse dans l'exaltation de ces grands types, où s'incarnent les plus sublimes revendications de l'idéalisme impérissable. Et de même que Vercingétorix a projeté la belle France, de même Krüger resplendira toujours dans l'aube glorieuse de l'Afrique australe, et restera, pour tous les peuples, un symbole de foi et de volonté.

Conclusion.

Voilà donc les deux grands antagonistes de l'histoire sud-africaine : Rhodes et Krüger. Ce sont deux géants. Ils sont, l'un et l'autre, incapables de se comprendre et de s'entendre, pas plus, d'ailleurs, qu'au premier choc de la lutte, les deux peuples qu'ils personnifient. Ils poursuivent, tous les deux, deux buts nettement opposés. Les causes profondes de leur querelle sont des causes morales.

Il y a autre chose entre eux qu'une question de frontières entre voisins ; autre chose même qu'un soulèvement de passions bonnes ou mauvaises autour de l'or enfoui dans la terre ; il y a le conflit de deux races qui toutes deux sont mues par un levier mystique.

Le mysticisme des Boers est connu. Depuis que M. Krüger est venu habiter l'Europe, il a manifesté à plusieurs reprises sa piété toute biblique. Mais bien des gens s'imaginent que le vieux Président est une exception. N'en croyons rien. Le président Krüger pense et s'exprime comme toute sa race. Tous les Boers, jeunes ou vieux, ont cette même confiance en Dieu et ce même calme dans la foi.

Un soir du mois de juillet, à Prétoria, au moment où les bulletins britanniques annonçaient la dispersion définitive des troupes boers, j'entrai dans la vieille église autour de laquelle fut bâtie la ville. A travers la porte, des lumières filtraient dans le crépuscule d'hiver, et l'on entendait le rythme lent des hymnes.

Pas une plainte, pas même un mot de douleur. Ces braves gens élevaient vers Dieu des actes d'actions de grâces.

— Nous remercions le Seigneur, me dit l'un d'eux, de ne pas nous avoir abandonnés, et nous le prions de nous continuer ses faveurs, car nos épreuves peuvent durer longtemps encore.

Ce jour-là, vraiment, je sentis l'âme de ce peuple, et depuis lors, tout ce que je vis et appris des Boers ne fit qu'élargir cette vision première. Leur patience, leur résistance héroïque, leur résignation dans la défaite, leur magnanimité dans la victoire, tout s'éclairait de ce rayon. Les Boers sont convaincus qu'ils recommencent dans le vaste paysage d'Afrique la vie biblique de l'ancien Testament, et qu'ils sont marqués par Dieu pour un mystérieux destin.

Mais en face de ce mysticisme élevé, calme, tout patriarcal, il y a le mysticisme anglais, qu'on connaît moins, et qui n'est pas moins tenace. Naturellement, les Anglais ne comprennent rien au mysticisme des Boers; les Boers et leurs amis rien non plus au mysticisme des Anglais. C'est le propre des passions surexcitées que d'aveugler les hommes les uns sur les autres.

Mais le mysticisme anglais est incontestable. Il n'a pas la paisible et simple élévation de celui des Boers, il a quelque chose d'agité et de frénétique, il est âpre et ardent; il est troublé par bien des convoitises terrestres; il est dangereux, farouche, haïssable même; pourtant il ne manque pas de grandeur et sa puissance est formidable. Il est à la fois national, guerrier et religieux. Il ressemble

beaucoup à celui des Romains de la République et aussi à celui des Arabes de Mahomet. Comme le héros de Virgile s'exaltant devant les exploits de Marcellus, volontiers l'Anglais mystique s'écrierait :

Tu regere imperio populos, Romane, memento!

La croyance que l'Angleterre a une mission divine et qu'elle est appelée à civiliser le reste du monde peut nous paraître, en France, une curieuse comédie de politiciens ou un « bluff » dissimulant l'expansion coloniale de la métropole. C'est que nous jugeons superficiellement ce peuple. Cette foi étrange est sincère. Et quoique souvent dissimulée, elle éclate à des regards attentifs.

— Il se peut qu'en ce moment nous fassions quelque mal, me disait un jour un jeune major d'intelligence supérieure; mais c'est pour le bien du monde, et notre destinée doit être accomplie, fût-ce au prix d'un peu de sang!

Et je retrouvais ce même sentiment sous la tente des soldats comme dans les palais des administrateurs ; il gonflait la voix des assistants aux offices du dimanche, et, les soirs de victoire, il débordait dans l'ivresse de toute l'armée.

Rule Britannia! Ce n'est pas le cri d'une vantardise conquérante, c'est une sorte de profession de foi mystique.

Or, de même que Krüger incarne tout le mysticisme boer, de même Rhodes porte en lui tout le mysticisme britannique. Oui, cet homme d'affaires, ce remueur d'or, ce marchand de pierres



précieuses est un mystique. Il croit au but mystérieux de l'Empire britannique. Il pense et dit que Dieu a dévolu à son peuple la mission de pacifier et de perfectionner l'Univers. Et c'est sans doute parce qu'il reflète dans sa voix et dans ses yeux cette magnifique chimère, qu'il a le pouvoir d'entraîner des âmes dans son orbite.

Eh bien! comprenons-nous, maintenant, ce que vont devenir les mines d'or du Transvaal pour ces deux étonnants chimériques que le destin a jetés l'un contre l'autre? Elles vont devenir non pas un objet de convoitise vulgaire, mais le levier à conquérir pour soulever leur rêve jusqu'à la réalisation triomphale.

Pour Cecil Rhodes, les champs d'or jetés sur la route de l'Angleterre doivent être le moyen providentiel de parachever et de rendre prospère l'empire africain dont il a tracé le plan grandiose.

Pour Krüger, ces mêmes filons d'or sont miraculeusement exhumés pour sauver la nation boer. Il le dit du reste en propres termes : « ... *Je ne comptais plus que sur la Providence quand un événement inespéré vint changer la face des choses. La découverte des champs d'or allait, en effet, sauver les finances de la République. C'était une nouvelle vie historique qui s'ouvrait pour la nation.* »

Par conséquent, que vont faire, autour des mines d'or, ces deux lutteurs redoutables? Tout ce qu'ils pourront, l'un pour s'en emparer, l'autre pour n'en pas céder le monopole. L'un excitera contre l'autre les cupidités des aventuriers accourus à la conquête du métal; l'autre emploiera

son autorité jalouse, sa force de résistance et de réaction à repousser ces mêmes aventuriers. Le premier les soutiendra jusqu'au crime; le second les combattra jusqu'à l'injustice. Entre ces deux génies actionnés vers un but immense, se heurteront les violences les plus brutales des foules, et fatalement, pendant des années, il y aura des haines entrechoquées, des menaces, des révoltes, la guerre enfin. Et, dominant le tout, de loin, le gouvernement britannique profitera de ces passions déchaînées autour de l'or pour continuer son expansion mondiale, cependant que les deux grands lutteurs, frappés dans leur duel implacable, tomberont, l'un et l'autre, sans voir se réaliser, sur leur terre sud-africaine, l'un, son projet d'empire, l'autre, son rêve de liberté.

IV

L'IMPÉRIALISME ET LA FINANCE

Ce n'est donc pas douteux. La politique anglaise s'est servie des capitalistes du Rand, et a excité, excusé, protégé leurs plus violentes convoitises et leurs tentatives les plus coupables. Le gouvernement britannique est l'auteur responsable de la guerre de l'or. Mais était-ce pour l'or lui-même que les chefs supérieurs de l'Impérialisme entraient dans la lutte? Non. La question nous paraît résolue. C'était pour l'Empire lui-même, et pour l'Empire seul qu'ils travaillaient. Leur faute est d'avoir couvert de leur protection tant d'hommes méprisables et tant d'actes criminels. Mais si l'opinion publique peut persister longtemps à confondre, en une même réprobation, les peu sympathiques « Réformistes » de Johannesburg d'une part, et d'autre part, les hommes d'État de la Grande-Bretagne, il incombe à l'historien sincère de faire une distinction très nette entre ceux qui recherchaient, dans cette aventure, le simple assouvissement d'une cupidité matérielle, et ceux qui poursuivaient l'accomplissement d'un rêve impérial.

Nous avons déjà vu à quel rang spécial et bien

au-dessus des vulgaires capitalistes il fallait placer un homme comme Cecil Rhodes. Mais il convient aussi d'étudier avec impartialité et considération deux hommes dont le nom a retenti constamment dans le fracas de la guerre sud-africaine, deux protagonistes qu'on a, tour à tour, suivant les lieux et les races, vilipendés jusqu'à la malédiction ou exaltés jusqu'à l'apothéose, et qui, en réalité, furent les deux manifestations les plus énergiques de l'impérialisme britannique : Chamberlain et Milner.

Leur gloire est inégale, comme leur situation. Mais leur conception impériale est tellement pareille, leurs actions ont été si intimement liées, qu'il est impossible de les séparer en cette étude. Milner réalisait au Cap la politique impériale du grand ministre ; Chamberlain couvrait, à Londres, la politique coloniale du grand proconsul. A eux deux, ils ont préparé, conduit, soutenu et parachevé la guerre du Transvaal. Il importe donc de les connaître.

Un proconsul de l'Empire.

Le matin du 24 mai 1900, anniversaire du jour où naquit la reine Victoria, il y avait fête solennelle à Capetown. Le haut-commissaire de Sa Majesté, représentant personnellement la souveraine elle-même, devait recevoir les hommages des sujets de l'Empire. Je n'eus garde de manquer à pareil spectacle. Et, pour en jouir dans son entière saveur, je pris rang à la suite, parmi la foule des clients qui allaient saluer Son Excellence. Il y avait des négo-

ciants du Cap et de la colonie, uniformément vêtus de redingotes à pans flottants ; des officiers, presque tous des gentlemen de l'aristocratie insulaire, faisant contraste, par leur tournure élégante et leurs fines moustaches, avec les têtes lourdes, aux mâchoires plébéiennes, des colonistes endimanchés ; puis les représentants de toutes les Eglises, vêtus de noir, coiffés de larges chapeaux, droits, hautains, lèvres rigides et gestes coupants.

Tous les yeux rayonnaient de la même fierté. Il flottait dans l'air des fluides de victoire. On se passait de main en main le supplément illustré d'un journal, consacré à la gloire de la souveraine. Et cette feuille enluminée exprimait, en dessins d'un art primitif, mais d'une signification précise, l'exaltation de cette assemblée en fête.

Sur le recto, on voyait un portrait de la reine Victoria, couronnée, voilée de dentelles, l'œil impérieux, la lèvre dure, la poitrine traversée d'un grand cordon, et, dans ses mains, elle portait le globe terrestre, et la légende disait :

VICTORIA

The Queen of the World.

Les officiers considéraient la Reine du monde et souriaient béatement, avec une satisfaction personnelle ; les négociants hochaient de la tête avec une solennité convaincue ; les clergymen faisaient des gestes d'affirmation, avec des commentaires bibliques.

Peu à peu, la feuille vint jusqu'à moi. Je la pris avec respect, et je vis dans les mains de la souve-

raine universelle les détails du globe où par d'énormes traits rouges se manifestait la puissance britannique. Sans doute, le tirage en couleur avait quelque peu fait tache d'huile, car la teinte pourprée couvrait presque tous les continents.

J'eus la curiosité d'ouvrir le journal. A l'intérieur se trouvait une allégorie en partie double. John Bull, superbe et vainqueur, était assis sur la carte du monde, le fusil à la main ; d'un côté, on voyait Napoléon à Sainte-Hélène ; de l'autre, Krüger en fuite. Le texte était simple : « Ils ont voulu s'opposer au destin de l'Empire britannique. »

Enfin, plus bas, un portrait de sir Alfred Milner, élégant et froid, avec ces mots : *L'espoir de l'Empire !*

Presque aussitôt il se fit un grand mouvement dans la salle : la réception allait commencer. L'un après l'autre, comme au guichet d'un théâtre, les sujets défilaient devant le gouverneur. Le colonel Hanbury Williams, chef de la maison militaire, prenait en main la carte qu'on lui tendait, annonçait à haute voix : l'homme passait devant Son Excellence, s'inclinait et s'en allait par le jardin.

Sir Alfred Milner, vêtu d'un superbe habit brodé, debout devant un fauteuil, entouré de personnages en toge, en uniforme et en perruque à marteau, faisait à chaque nouveau venu un signe de tête à peine visible. Il était droit, mince, presque immobile ; son front large, aux tempes frémissantes, était la seule vie de son visage implacablement fermé, et je compris, à le voir ainsi dans la raideur de cette délégation souveraine, l'effort tenté par les dirigeants du peuple anglais pour atteindre à cette

sorte de majesté anonyme qui édifia, aux yeux des nations antiques, le prestige et la domination du peuple romain.

Rome ! je ne sais pourquoi, au moment où vint mon tour de saluer sir Alfred Milner, surgit le souvenir de la Ville éternelle et du Peuple-Roi ! L'imitation était si visible dans les moindres actes, dans les attitudes, dans les mots eux-mêmes, qu'il était impossible de chasser de ma mémoire la vision des puissants proconsuls qui, revêtus de la pourpre romaine, recevaient les hommages des lointains sujets. Mais, ce que je voyais apparaître en décor imposant dans l'entourage du gouverneur devait éclater, quelques moments après, en cris de triomphe, dans l'ivresse du peuple entier.

Aussitôt finie la réception solennelle, tout le monde se transporta sur un immense champ de manœuvre, pour voir le défilé des troupes gardées en réserve.

Toute la population anglaise, parée de rubans et d'écharpes aux couleurs de l'Union Jack, était massée autour d'un vaste quadrilatère, au fond duquel les soldats, l'arme au poing, attendaient l'arrivée du gouverneur.

Tout d'un coup les clairons sonnèrent, des voix jetèrent des commandements, je vis apparaître à l'extrémité opposée de l'endroit où je me trouvais une galopade poudreuse de cavaliers vers qui l'on tendait les armes. Et le peuple, à pleins poumons, criait : *Hurrah for the Queen ! Hurrah for Milner ! Hurrah for Empire !*

Et soudain j'aperçus un cavalier en redingote et en chapeau haut de forme, monté sur un beau

cheval noir, qui vint s'arrêter à quelques pas de nous, flanqué de généraux et de colonels en khaki. Aussi majestueux sur la selle et sous son costume noir qu'il l'était tout à l'heure dans sa tenue de gala, sir Alfred promena un long regard sur la foule et salua, d'un geste circulaire et bref. « *Hurrah for Empire !* » répondit de nouveau la cohue des colonistes.

Et le défilé commença. Les régiments passaient vite, vite, « au pas de guerre », et quand ils arrivaient devant le gouverneur en civil, tous les soldats se retournaient vers lui et les officiers agitaient leurs sabres.

Et lui, toujours rigide, impassible, fermé, faisait parfois un salut de son chapeau, tandis que le cri d'*Empire* roulait d'un bout à l'autre du champ.

J'eus la curiosité de connaître de plus près cet homme que le peuple appelait l'*Espoir de l'Empire*, et qui, vêtu d'une simple redingote, présidait, dans une attitude imposante et simple, des défilés de soldats et des escortes de généraux. Il me parut qu'auprès de lui je trouverais le secret de ce rêve impérial, si troublant pour nos cervelles latines.

Autour de moi, j'entendais dire que le haut-commissaire du Cap était une des réserves de l'Angleterre et un des hommes les plus forts de la politique impérialiste.

Je me fis présenter à sir Alfred Milner, et à plusieurs reprises j'eus l'occasion d'échanger avec lui quelques vues générales. Il m'apparut tout de suite bien supérieur à l'idée que je m'en étais faite d'après les notes parues en France. On semblait, chez nous, le considérer comme un simple agent

de M. Chamberlain et de Cecil Rhodes, tout au plus comme un fonctionnaire zélé et intelligent.

J'eus bien vite l'impression qu'il était possédé par la haute ambition d'agir directement sur les hommes, et que, dans toute cette affaire de l'Afrique australe, il avait joué le même rôle personnel et décisif que Rome conférait, jadis, en toute confiance, à ses puissants proconsuls. Un soir, où, dînant près de lui, je pouvais promener notre causerie sur toutes choses, j'eus le loisir de provoquer son esprit sur les problèmes de la politique générale. Nous parlions de la France, de l'Allemagne, de la Russie, puis des races latines, puis de Rome et de la Grèce, et dans ce scintillement des conversations où éclatent parfois involontairement des lueurs qui éclairent les âmes, j'observais les moindres mots de mon hôte.

Il y en avait un qui revenait à tout moment, notamment au sujet du congrès de La Haye : c'était le mot *idéaliste*. Je ne dirai pas que sir Alfred Milner le prononçait avec mépris ; mais dans la courtoisie parfaite de sa discussion, il y avait, chaque fois que sonnait ce mot, l'indication bien définie que les peuples atteints de ce mal étaient chimériques — quoique dignes de la plus grande admiration.

Chimère et idéal que l'union des races, la paix universelle, la concorde future par le consentement de tous ! Visiblement, il opposait à ce songe poétique la conception des « réalisateurs », et quand il articulait cette parole « réaliser », on sentait qu'il y mettait, malgré l'intonation polie de sa voix, tout l'orgueil britannique. C'était un idéaliste, Na-

poléon; c'était un réalisateur, César-Auguste. C'étaient des idéalistes, les empereurs de Russie et d'Allemagne; c'étaient des réalisateurs, Bismarck et Chamberlain... Mais il ressortait de ces échanges d'idées que les réalisateurs par excellence, c'étaient les Romains.

Or, en quoi le peuple romain fut-il un réalisateur incomparable? C'est qu'au lieu de solliciter la paix universelle par des congrès et des fédérations, il l'imposa à tous par la force. Il pacifia le monde en le faisant romain. Cela, c'était réel, c'était positif, ce n'était pas de l'idéalisme. Toutes ces idées apparaissaient à travers les mailles d'une causerie aux sujets mobiles.

Si bien qu'à un moment donné, comme nous évoquions les civilisations classiques en les rapprochant des modernes, sir Alfred Milner ne put s'empêcher de me dire :

— Nous sommes les uns et les autres nécessaires au monde. Vous êtes idéalistes comme les Grecs, et peut-être sommes-nous réalistes comme les Romains. Nous finirons par nous entendre comme eux...

— Je compte bien, répondis-je, que ce ne sera pas par les mêmes moyens.

Nous nous prîmes à sourire tous les deux, mais le mot était jeté, et j'ai toujours gardé depuis, présente à ma pensée, cette vision de toute une race possédée, depuis le peuple obscur jusqu'aux cerveaux les plus lucides, par la hantise d'un empire formidable, d'un empire universel, avec, chez les esprits d'élite, l'obsédant souvenir des « Romains réalisateurs ».

Cette vision me revient, plus forte que jamais, depuis que sir Alfred, devenu lord Milner, est retourné victorieusement dans l'Afrique australe. Les défaites des armées conquérantes, les retards de la victoire attendue, la résistance héroïque d'une poignée de « barbares » décidés à arrêter « le Destin de l'Empire », avaient, un instant, compromis le crédit du proconsul. Mais son éloquence âpre et solide n'a pas eu de peine à évoquer les résistances rencontrées autrefois par Rome ; et quelques années perdues par lord Roberts devant les Boers ne comptaient pas plus devant « le Destin d'un Empire » que le temps dépensé par Crassus contre les Parthes.

Et lord Milner, reparti pour son proconsulat, triomphe désormais à Johannesburg !

Qu'il me permette, toutefois, Athénien que Mummius guette peut-être, de rappeler que l'Histoire ne recommence pas les mêmes cycles. Il pénètre parfois dans les âmes un frisson nouveau qui change le sort des nations, comme les révolutions terrestres, en déplaçant l'axe du globe, bouleversent les continents. Si jadis le monde civilisé s'est donné tout entier à Rome, sans que nulle voix s'élevât de la Grèce même, un esprit de liberté agite aujourd'hui les races ; et je crains fort que les rêveurs d'empire, hommes ou peuples, ne voient se lever contre leurs lents édifices un souffle sans cesse grossissant qu'ils appellent dédaigneusement l'Idéalisme, et qui est la conscience de l'humanité.

Le grand complot.

Ceci dit en passant, il faut reconnaître que sir Alfred Milner, lorsqu'il arriva au Cap, apporta dans la solution du problème sud-africain un esprit de décision, une netteté de vue, une implacable volonté de réussir qui devaient amener l'issue fatale.

Ce fut en 1897 que sir Alfred Milner fut nommé gouverneur de la Colonie du Cap et haut-commissaire de la Reine pour toute l'Afrique du Sud.

Jusqu'à ce jour, on disait volontiers, à Londres, que l'Afrique australe était le tombeau des gouverneurs. Car tous ceux qui y étaient passés en étaient sortis diminués ou vaincus. C'est que nul gouverneur, venu à Capetown depuis l'origine de la colonie britannique, n'avait compris clairement la situation véritable des deux races en présence. Cette longue lutte de deux peuples ennemis sur un même espace de la planète, commencée depuis 1795, ne pouvait finir que par la prédominance politique, acceptée et indiscutable, d'une race sur l'autre.

Nous qui venons d'étudier ensemble les longues causes du conflit, nous savons que la véritable situation des partis était celle-ci :

L'Angleterre prétendait qu'en étant devenue maîtresse du Cap et de toute la colonie, par un traité en bonne et due forme avec la Hollande, elle avait acquis un droit de souveraineté indiscutable sur les colons hollandais, dits *Burghers* ou *Boers.*

D'un autre côté, les Burghers ou Boers prétendaient qu'ils avaient, eux, et eux seuls, conquis et

défriché la colonie d'Afrique australe, et qu'ils avaient le droit d'y vivre à leur guise.

Les Anglais donc n'ont jamais cessé de considérer les Boers comme des sujets de l'Angleterre en rebellion contre elle. Les Boers des Républiques ou de la Colonie, de leur côté, ont toujours regardé l'Angleterre comme une usurpatrice.

Essayer de résoudre ce problème par la conciliation et la bonne entente était chimère de rêveurs, ou ignorance des véritables passions populaires. Tous les gouverneurs précédents qui, dans le Cap, avaient tenté de maintenir la balance égale entre les deux races, ne faisaient que prolonger un malentendu fécond en troubles. Il fallait, pour avoir la paix, ou que la race hollandaise devînt absolument prépondérante dans toute l'Afrique, ou que la politique anglaise y fût la maîtresse.

Ce dilemme tragique était devenu d'autant plus pressant, qu'après le raid Jameson il n'était plus possible de se leurrer d'illusions de part et d'autre. Les Boers savaient que les Anglais voulaient s'emparer de la République ; les Anglais savaient que les Boers, clairement prévenus, allaient s'armer pour se défendre. Le raid Jameson rendait la guerre inévitable et l'Angleterre avait intérêt à la commencer dans le plus bref délai. Tout retard apporté à l'engagement des hostilités, c'était laisser grandir la force de résistance dont étaient capables les Boers.

Telle était la situation en 1896. Le gouvernement britannique, sous peine de perdre l'Afrique, était acculé à la nécessité de se faire, non seulement le complice, mais le vengeur du raid Jameson.

C'est ce qui a fait croire à bien des historiens sincères que M. Chamberlain avait été complice du raid Jameson, avant son exécution. Nous avons vu que c'était l'avis de M. Conybeare et de M. Stead en Angleterre. Tout bien examiné, pour ma part, je crois qu'un tel acte était tout à fait contraire au génie lucide et pratique du tenace homme d'Etat.

Je suis tout à fait, en cela, de l'avis de M. Conan-Doyle : « Ce n'est pas lui, Chamberlain, qui eût été assez fou pour encourager l'invasion du territoire d'une race dont les prouesses militaires lui étaient connues, avec cinq cents gendarmes et deux canons ! On ne saurait concevoir que, au cas même où il eût approuvé l'entreprise, il eût consenti à une si grosse sottise. »

Cela n'est pas douteux. Il faut avoir eu sur M. Chamberlain la conception superficielle que nous en avait donnée jadis la presse européenne, pour imaginer sous la forme d'un huluberlu, entrepreneur de folles équipées, un des hommes d'Etat les plus clairvoyants et les plus calculateurs qui aient vécu en Angleterre.

L'énergie avec laquelle M. Chamberlain protesta contre le raid était sincère. Son indignation contre la folie de Jameson n'était pas jouée. Elle ne provenait sans doute pas d'un sentiment de justice offensée, mais évidemment, elle était provoquée par la colère d'un homme habile et patient contre la gaffe compromettante d'un enfant terrible.

Mais la gaffe était faite. Il fallait en accepter les conséquences.

Il fallait surtout ne plus songer aux attaques imprévues.

Toute la tactique consistait à attirer l'ennemi dans un piège, à l'acculer à la bataille, à le forcer à « commencer ».

Ce fut la mission de sir Alfred Milner dans l'Afrique du sud.

Cet homme d'une valeur réelle et qui mit en jeu, dans sa fonction de haut-commissaire, des qualités de premier ordre que j'ai signalées, ne fut d'abord que l'instrument dévoué de la politique jingoë. Jeune encore, venu du journalisme, il s'était signalé par un livre remarquable, écrit sur l'Egypte, où il se faisait l'apologiste résolu de l'expansion coloniale en Afrique. Sa décision froide, sa volonté implacable, parurent à M. Chamberlain les qualités requises, et il vit en sir Alfred Milner l'homme marqué pour l'exécution de son plan.

Sir Alfred Milner partit donc pour l'Afrique australe avec la mission bien déterminée d'amener la guerre, en laissant à l'Angleterre l'apparence du droit de défense.

Pour cela, il y avait un premier système facile et prêt d'avance. C'était d'exciter par des tracasseries continuelles le gouvernement transvaalien, au point de le forcer à s'armer publiquement. A cet office, l'élément anglais des mines d'or, ainsi que nous l'avons conté, fit vraiment de l'excellent ouvrage. Jamais gouvernement ne fut soumis à une plus féroce opposition que celui de la République Sud-Africaine. Les journaux anglais de Johannesburg et de Prétoria entreprirent contre Krüger en personne et contre tout le gouvernement transvaalien, une campagne d'injures et de

calomnies dont on ne peut avoir idée en France.

Toutefois, il était impossible au gouvernement anglais de se poser comme victime, parce que Krüger cherchait parfois à se défendre contre une troupe de bandits qui l'injuriaient et le menaçaient jusque dans sa ville. Il fallait autre chose que cette provocation en pays ennemi.

Ce fut alors qu'on eut l'idée du « complot ». Forcer les Afrikanders hollandais de la colonie à se soulever contre le gouverneur, à se mettre en rapport avec les deux Républiques, et à donner ainsi l'apparence d'une conspiration contre l'Angleterre : tel fut le plan génial de sir Alfred Milner.

Ce plan fut exécuté avec une admirable stratégie.

Les Afrikanders hollandais étaient naturellement indignés contre Cecil Rhodes, qui, étant ministre du Cap, avait dirigé, au vu et au su de tout le monde, la tentative du raid Jameson.

Sir Alfred Milner prit alors un parti décisif : il se prononça en toute occasion contre l'élément hollandais pour l'élément anglais, et, à l'encontre de tous ceux qui l'avaient précédé, gouverna avec une partialité évidente.

Il faudrait avoir sous les yeux, comme je l'ai eue, la collection des journaux à caricatures, pour se rendre compte de la campagne féroce qui fut entreprise par les colonistes anglais contre la race afrikander !

Qu'arriva-t-il? Naturellement, les Afrikanders provoqués protestèrent et organisèrent des ligues pour résister.

— Ah! vous voyez bien ! s'écria le gouverneur,

ils se soulèvent contre l'Angleterre ! Et pendant ce temps le Transvaal se met en armes. Voilà le complot !

Et Chamberlain à Londres, et tous les journaux de l'Empire, de répéter par mille voix :

— Nous avons un complot contre nous.

Pendant ce temps, les flibustiers de Johannesburg continuaient à insulter Krüger jusqu'au seuil du Volksraad, et à susciter des pétitions à la reine jusque dans les groupes de financiers français. Si bien qu'un beau jour, poussé à bout, traqué de menace en menace, Krüger dut envoyer le fameux ultimatum.

— Nous sommes attaqués ! s'écrièrent alors les Anglais.

Et on sait le reste.

Seulement, la guerre a sévi pendant trois années et les Afrikanders n'ont pas bougé. Dewet est allé jusque sur leur territoire, et, tout en souhaitant le succès de Dewet, ils ont à peine tiré quelques coups de fusil.

Où donc était-il le fameux complot sud-africain ?

Effectivement, donc, il n'existait pas. Et cependant, si l'on va au fond des choses, et si, au lieu de considérer les faits apparents, on scrute l'âme même des peuples, on découvre que ce complot existait virtuellement, et qu'il se tramait déjà dans les esprits, sinon dans des conciliabules catégoriques.

Il était d'ailleurs parfaitement légitime, absolument naturel, indiqué par toute l'histoire sud-africaine et par la situation nouvelle de la race afrikander. Et c'est pourquoi il était inévitable. Oui,

après le raid Jameson, il était impossible aux Boers des Républiques, comme à ceux de la colonie, de garder le moindre sentiment de confiance à l'égard des colonistes britanniques et de Cecil Rhodes, leur chef.

La grande querelle commencée depuis cent ans allait reprendre, et, cette fois, devait être décisive. Tout le monde le sentait, quelques-uns le comprenaient; les chefs de peuples comme Krüger ou Rhodes, Chamberlain ou Steinj, en prévoyaient de loin toutes les conséquences. Incontestablement, donc, dès 1896, Krüger ne pouvait pas ne pas songer à créer une immense fédération de toutes les forces boers pour lutter contre les forces anglaises; et l'idée du complot — d'un complot nécessaire et légitime — entra certainement dans la cervelle du grand dictateur. Beaucoup de Boers du Cap et des Républiques, sans voir les choses d'aussi haut, partageaient les passions du Président Krüger; et ce sentiment, confusément d'abord, puis, peu à peu plus clairement, se répandait dans toute l'Afrique hollandaise; la nécessité de jeter l'Anglais à la mer. Les Etats-Unis d'Afrique australe, avec l'élément boer comme maître, telle fut l'idée qui, fatalement, se précisa dans bien des imaginations africaines.

C'est là ce que vit, dès son débarquement au Cap, le clairvoyant Milner. Il conclut qu'il n'y avait plus de temps à perdre. En quelques années, sans défaillance, il fallait que la question sud-africaine fût résolue en faveur de l'Angleterre, sinon c'était contre elle que les événements allaient se déclarer. Un complot se préparait, par la force des choses. S'il n'était pas encore tramé, il le serait. Quel

était, dès lors, le rôle d'un vrai politique? De déjouer le complot en le précipitant. Il le supposa en fait alors qu'il n'était qu'en puissance. Il se donna les apparences de le combattre, et, prenant lui-même l'offensive, le proconsul eut l'air de se défendre avec dignité. Évidemment, ce n'était pas très chevaleresque, mais vraiment c'était d'une supérieure habileté.

Et tandis que l'adroit gouverneur prenait un ton indigné pour protester contre les complots encore vagues de ses sujets, de son côté, il soutenait de toutes ses forces les complots tramés par la population britannique de Johannesburg contre le gouvernement du Transvaal. Double tactique! Elle réussit à merveille, comme nous le savons. Et voilà comment, de 1897 à 1899, pendant les deux ans qui précédèrent la guerre, les citoyens britanniques de Johannesburg ne cessèrent d'être en relation avec le proconsul du Cap. Celui-ci, en lui-même, devait certainement mépriser ces singuliers aventuriers; mais il s'en servait pour son plan impitoyable.

Croire, en effet, qu'on pouvait à ce moment-là éviter une guerre en Afrique, c'était une douce berquinade, bonne tout au plus pour les sentimentaux philosophes des bibliothèques européennes!

Dans ces conditions, nous ne nous amuserons pas à discuter le plus ou moins d'importance que purent avoir les incidents qui précédèrent la guerre, la pétition des Uitlanders, les discours de Cecil Rhodes, et, en particulier, la fameuse conférence de Bloemfontein, en mai 1899. L'excellent Krüger, dans ses *Mémoires*, et, aussi M. Conan-Doyle,

dans sa *Guerre anglo-boer*, dissertent longuement sur la bonne foi des deux parties en présence. C'est d'une touchante candeur ! C'est comme si nous perdions notre temps à ratiociner sur les préliminaires de la guerre de Troie, sur les négociations qui amenèrent la querelle de Carthage et de Rome, et sur les sourdes menées qui aboutirent aux Croisades ! Il est des faits si inéluctables, que toutes les négociations diplomatiques ne sont, autour d'eux, que d'inoffensives puérilités, faites tout au plus pour distraire les contemporains et exercer plus tard la sagacité des rats d'archives.

Milner et les financiers.

Voilà donc la guerre déclarée. Elle a été préparée par un siècle d'histoire ; provoquée par la découverte des mines d'or, précipitée par les agissements du parti financier, et directement organisée par la volonté de Chamberlain et la tactique de sir Alfred Milner.

Or, le proconsul du Cap, après avoir profité fort adroitement des querelles suscitées autour des mines d'or, pour amener la guerre nécessaire, voulut, naturellement, sitôt que les opérations militaires furent commencées, se délivrer de la compromettante compagnie des capitalistes miniers et de leur sympathie, jusqu'alors utile, mais trop bruyante. Le plus vif désir de sir Alfred Milner, en effet, était de dégager son gouvernement et lui-même de toute complicité avec les hommes des mines d'or. C'était un peu difficile.

Mais il est curieux de connaître les efforts tentés par le haut-commissaire pour ne pas laisser se confondre, dans l'opinion publique, d'une part les manœuvres du parti financier, et, d'autre part la politique du parti impérialiste.

En juin 1900, au moment où j'étais sur le point de m'embarquer pour le Transvaal, sir Alfred Milner me convia à sa table dans un dîner intime où j'étais le seul étranger. Il y avait les deux attachés militaires, le général lord Lenox et le colonel Hanbury Williams, et aussi les deux secrétaires civils, M. O'Walrond et M. Vaughan. Je connaissais tous les convives.

Le repas fut cordial et de bonne humeur.

Placé à côté du gouverneur, je m'entretins avec lui une bonne partie du dîner, et ce me fut une occasion de le connaître mieux que dans les rapides échanges de compliments qui, jusqu'à ce jour, avaient constitué nos seules relations.

Je sais bien qu'il ne faut pas attribuer aux propos de table l'importance de déclarations diplomatiques. Mais c'est justement pour cela qu'ils intéressent l'observateur. L'âme s'y laisse voir à travers les mailles d'une bienveillance armée, et tel mot répété, tel sourire involontaire, telle insistance marquée, sont autant de trous dans l'armure par où s'échappe, fatalement, quelque chose de la vérité.

Je fus frappé, spécialement, du vif souci manifesté par sir Alfred Milner à l'égard de l'opinion publique. Ce n'était pas ce goût effréné de la réclame sous n'importe quelle forme, particulier à de célèbres Anglo-Saxons, et notamment à d'illustres hommes d'Etat. C'était, plus discrètement,

l'inquiétude de connaître la pensée intime des étrangers. On sentait que le gouverneur avait le désir, non pas qu'on parlât de lui, mais qu'on appréciât son œuvre ; et, bien plus que son œuvre, l'œuvre de l'Empire britannique.

Il me parut donc, ce soir-là, très nettement, que sir Alfred Milner avait l'intention d'apporter son autorité décisive dans l'anarchie de Johannesburg, et qu'il voulait couronner son œuvre en imposant énergiquement l'ordre là où les querelles des Uitlanders avaient tout bouleversé.

Nous étions précisément aux premiers jours de juin. Johannesburg était tombé entre les mains de lord Roberts. La prise de Prétoria était certaine. Tout le monde considérait la guerre comme près de son terme.

La conviction de mes convives était que j'allais arriver au Transvaal juste pour assister à l'annexion officielle, et l'on s'attendait à me montrer, surtout, l'œuvre de la pacification.

Le gouverneur espérait, évidemment, que de cette visite faite au champ de la lutte à l'heure de l'apaisement j'emporterais en Europe des impressions favorables à sa politique, dont le triomphe lui paraissait prochain.

Et s'il avait tant de hâte de me montrer Johannesburg, c'est qu'assurément il gardait la certitude que j'y verrais son autorité impériale anéantir celle des spéculateurs.

La conviction de tous les convives était donc que j'allais assister à la réorganisation d'un pays. Et un ami de sir Alfred Milner résuma ainsi la pensée de tous :

— Vous verrez que la guerre n'a pas été faite pour M. Cecil Rhodes !

On voit jusqu'à quel point le gouvernement de la colonie essayait de dégager toute solidarité avec l'élément capitaliste du Rand.

Peut-être, si les prévisions anglaises s'étaient réalisées, si la guerre avait eu son terme à la prise de Prétoria, si la paix avait été signée après la marche de lord Roberts, peut-être, en effet, le gouvernement britanniqne, fort de sa rapide victoire, tout rehaussé de prestige aux yeux des colonistes nouveaux, aurait pu imposer ses conditions, gouverner seul, réduire les éléments uitlanders à l'obéissance, et donner à l'Europe une preuve apparente qu'aucun lien ni passé ni présent n'unissait la politique de l'empire à la cupidité des spéculateurs.

Tel était le désir de sir Alfred Milner, et en cela il était sincère.

Homme de haute culture intellectuelle et de vastes conceptions gouvernementales, il lui répugnait de mêler pour le présent et pour l'avenir, dans l'opinion des peuples, la politique générale de son pays aux convoitises trop spéciales de capitalistes connus.

Ce qu'il voulait, avec la portion honnête du parti impérialiste anglais, c'était le maintien et l'expansion de l'empire colonial.

Ce que voulaient les autres, c'était le monopole de l'or, et, par ce monopole, la direction des marchés financiers du globe.

Il importait donc de séparer nettement ces deux choses, et sir Alfred Milner espérait y réussir.

Résistance du parti financier.

Mais voilà ! Les événements de ce monde ne se dirigent pas comme une partie d'échecs et le mat n'arrive pas toujours à l'heure fixée par le joueur.

Tout était bien calculé et bien combiné, hormis une petite chose, oh ! toute petite : la résistance des Boers !

Dans cette guerre, on avait jonglé avec des millions, des hommes, des transports, des mulets, des canons, des balles, des caisses de biscuits, on avait tout prévu, sauf ce petit élément : l'âme d'un peuple !

Et l'âme de ce petit peuple s'est levée si haut que tous les projets ont été dérangés autour d'elle.

La guerre, qui devait finir en juillet 1900, dura jusqu'en 1902.

Le gouverneur du Cap, en effet, depuis le mois de juillet où s'inaugura la seconde guerre, celle de Botha et de Christian Dewet, se trouva aux prises avec mille difficultés suscitées par le parti de Johannesburg.

Jusqu'à la prise de cette ville et de Prétoria, les réfugiés de la cité de l'or attendaient assez patiemment dans les villes de la colonie, et notamment à Capetown, leur rentrée triomphale à la suite des troupes anglaises.

Puis, peu à peu, à mesure que se prolongeait la guerre, au grand dommage du prestige impérial, les capitalistes devinrent plus inquiétants. Ils organisèrent des meetings, ils blâmèrent publiquement l'attitude de sir Alfred Milner, ils critiquèrent la

politique de l'empire, ils entretinrent de leurs doléances les journaux de la métropole. Si bien qu'au mois d'octobre, quand je retournai au Cap, la discorde était déchaînée.

D'autre part, à Johannesburg, tout ce qui restait du parti anglais et tout ce qui était revenu à la suite des troupes envahissantes ne se gênait pas pour blâmer hautement l'armée de lord Roberts, les officiers, le maréchal lui-même, et jusqu'au gouverneur de la colonie, sir Alfred Milner.

A Johannesburg, comme au Cap, et surtout au Cap, on trouvait que la fameuse promenade militaire qui devait durer quinze jours, « un mois à peine », au dire des journaux les plus tièdes de la métropole, se prolongeait vraiment un peu trop.

Voici que déjà s'approchait la date anniversaire de la déclaration des hostilités, et les mines continuaient à pourrir dans l'eau.

De délai en délai, les réfugiés du Cap et les gens de Johannesburg s'étaient résignés jusqu'au mois d'octobre ; mais véritablement ce nouveau terme, évocateur d'une année de patience et de ruines pour eux, leur paraissait le dernier qu'ils dussent accepter sans protestation.

Pour se rendre compte de cet état d'esprit, il est bon de connaître à quel point les prétendus « réformistes » de Johannesburg, les artisans de la guerre, s'étaient illusionnés sur la durée probable des hostilités.

Quand ils quittèrent Johannesburg, dans les premiers jours d'octobre 1899, avant l'ultimatum inévitable du président Krüger, ils s'embarquèrent en riant et disant au revoir à leurs amis « pour

la fin du mois ». Ils s'en allaient prendre au bord de la mer, au Cap, à East-London ou à Port-Elizabeth, une villégiature, peut-être un peu forcée, mais éminemment hygiénique au début de la saison d'été. Dans un mois, ils devaient rentrer, reposés, rafraîchis, ravigotés et prêts plus que jamais à mener, sans contrôle, leurs bonnes petites affaires.

La plupart, ayant solidement fermé leurs maisons et mis leurs valeurs à l'abri, emportaient allègrement une valise de voyage, avec de simples vêtements de saison.

J'ai souvenir, pour ma part, que, logeant dans une maison solitaire du Rand, près d'Elandsfontein, au mois de septembre 1900, je fus frappé, un soir, de voir s'illuminer tout d'un coup, à la tombée de la nuit, un coin de la plaine que je savais être désert.

Le lendemain matin, j'allai, très intrigué, dans la direction où il y avait eu, la veille au soir, de la lumière. Rien : un silence absolu ; de vastes bâtiments abandonnés où les machines en bois noirci se dressaient fantastiques dans le ciel, tandis que la longue cheminée refroidie tendait son tuyau mélancolique d'où nul soupir ne s'échappait plus.

Je pensai un instant que la veille, un régiment anglais ou un commando boer avait passé là, puis était reparti avant l'aurore. Pourtant, ce n'était pas la coutume, dans cette campagne aux alertes imprévues, d'éclairer si brillamment les camps dans la nuit. Je résolus de m'informer.

Or, le soir, à la même heure que la veille, dans

le même désert silencieux, je vis jaillir les mêmes lueurs éclatantes.

C'était comme un château fantastique hanté d'esprits mystérieux. Cette fois, je voulus connaître la vérité sans plus attendre. Accompagné de M. Fabius Feraud, un Français resté dans les mines, nous allâmes à petits pas jusqu'à l'endroit éclairé. Pas plus de bruit que le matin. Le même spectacle d'abandon et de désolation, avec, en plus, ces immobiles clartés qui, par dedans, illuminaient les fenêtres. Nous fîmes le tour des immeubles, et nous eûmes enfin le mot du secret.

Le directeur de cette mine, une des principales mines anglaises, était tellement sûr de son prompt retour, qu'au moment de partir pour le Cap, en octobre 1899, il avait négligé de faire fermer les compteurs électriques qui amenaient la lumière dans tout son groupe de maisons.

De sorte que, pendant des semaines et des mois, tous les soirs, dans cette vaste plaine morte, au moment où l'usine centrale distribuait la lumière, la mine abandonnée s'illuminait dans le vide de la nuit.

*
* *

On peut juger quelle dut être la grossissante impatience des réformistes de Johannesburg lorsqu'ils virent arriver le douzième mois de la guerre sans que rien parût flatter leurs espoirs constamment déçus.

J'ai entendu à Johannesburg, au Rand-Club, un des plus célèbres adversaires de la République Sud-

Africaine, qui, un matin, impatienté des retards, devant un groupe d'officiers un peu ahuris, s'écriait : « J'en ai assez ! Qu'on nous rende Oom-Paul ! »

Pendant ce temps, au Cap, l'agitation des réfugiés était si tumultueuse, que les journaux de la colonie, partisans du gouvernement britannique, attaquaient très violemment « les richards du Rand ».

Sir Alfred Milner, qui, par la culture de son esprit et la fierté un peu hautaine de son caractère, méprisait souverainement, au fond, tous ces parvenus et tous ces aventuriers, dut faire à plusieurs reprises, de sa voix nette et cassante, des déclarations catégoriques contre l'agitation des « réfugiés réformistes » ; tandis que lord Kitchener, alors chef d'état-major, et non moins hautain ni méprisant que sir Alfred, faisait défendre absolument aux plus tapageurs des protestataires de s'embarquer pour le Rand. L'un d'eux, étant venu à Johannesburg par un moyen détourné, dut se rembarquer dans les vingt-quatre heures.

Une caricature, parue fin septembre, dans un journal du Cap dévoué à sir Alfred Milner, en dit plus long que tous les raisonnements sur ce petit conflit mal connu en Europe.

On y voit, d'une part, un groupe de gros financiers ayant, pour corps, un gros sac, en forme de pardessus à la mode, d'où s'échappent, par en bas, des jambes fluettes, et dans le haut, des têtes connues sur le marché minier.

Sur les sacs, on voit écrite la formule des additions de banque : « L. S. D. » (livres, schillings, deniers).

De leurs bras, maigres comme leurs jambes, ils font vers sir Alfred Milner des gestes de protestation.

Sir Alfred, très élégant, mince dans sa redingote impeccable, coiffé d'un tube à seize reflets, est entre lord Roberts, portant le drapeau de l'Union Jack et un ouvrier en bottes et chapeau mou.

Et sir Alfred dit aux gros financiers :

— *Non, gentlemen, la cause de la justice et du progrès doit passer avant la vôtre.*

La vérité donc est que sir Alfred Milner avait cru pouvoir, aux débuts de l'action, profiter des basses passions surexcitées dans l'élément uitlander de Johannesburg pour déchaîner une guerre qui devait être utile à l'Empire.

Sitôt le résultat proche d'être atteint, il crut pouvoir se séparer de ses complices du premier moment et les rejeter avec mépris.

Là était son erreur et sa faute ; la même erreur et la même faute que celle de son gouvernement.

Qu'est-il arrivé ?

C'est que les complices se sont rebiffés et n'ont pas voulu être « roulés dans cette affaire », suivant un terme de leur argot spécial.

Et comme ils étaient les agents d'une force considérable et mystérieuse organisée dans l'Europe entière, ils n'ont pas été complètement battus.

Aussi, peu à peu pendant la guerre, et surtout après, ont-ils repris à Johannesburg une place prépondérante. Il est bien difficile, aujourd'hui, à lord Milner et à M. Chamberlain de renier toute complicité avec eux. Devant les foules qui jugent les choses en gros, sans analyser les mobiles

secrets de l'histoire, c'est presque impossible, bien qu'à la vérité, l'Empire ait voulu se servir des spéculateurs — et non les servir.

Chamberlain et l'impérialisme.

Le rôle qu'a joué en Afrique sir Alfred Milner, devenu aujourd'hui lord Milner of Capetown, a été assez personnel pour mettre en relief sa personnalité originale et son incontestable talent. Ceux qui ont voulu représenter le Proconsul du Cap comme un simple agent d'exécution relié par un câble télégraphique au gouvernement de Londres, ignorent quelle est la situation très élevée que les Anglais font à leurs hauts-commissaires coloniaux, véritables vice-rois qui, laissés à leur initiative, assurent à la fois le prestige au pouvoir central et les intérêts des colons.

Mais, néanmoins, il est juste de reconnaître qu'au-dessus d'Alfred Milner, le dominant de sa situation, de sa volonté, de sa puissance publique, de son génie, peut-être, se trouvait un homme extraordinaire dont le nom retentissait tous les jours pendant la guerre et retentit encore dans le monde entier : Chamberlain.

Bien que M. Chamberlain n'ait pas été comme Krüger, Cecil Rhodes et lord Milner un des auteurs quotidiens du grand drame sud-africain, bien que son histoire ne soit pas uniquement et exclusivement attachée à celle de l'Afrique australe, il est impossible, toutefois, de clore ces pages sur le conflit anglo-boer et sur l'Impérialisme, sans esquis-

ser à grands traits, avec le souci de la seule vérité, le portrait moral de cet étonnant ministre, qui, soit qu'on l'aime ou qu'on le déteste, apparaît, tout de même, dans sa stature colossale, à la perspective de tous les horizons sud-africains.

Au surplus, au moment même où paraît ce livre, M. Chamberlain est en train de préoccuper de nouveau le monde entier par l'ampleur de ses vues, l'énergie de ses desseins politiques, et aussi, par ce je ne sais quoi d'agressif et d'audacieux, qui donne à tous ses actes une allure conquérante et parfois excentrique, dont les Anglais raffolent, mais dont les autres peuples sont tour à tour irrités et stupéfaits.

Le projet de Fédération impériale, qu'il poursuit aujourd'hui avec une ténacité remarquable, est une des tentatives les plus hardies qui aient été conçues en Angleterre depuis longtemps.

Ce n'est ici ni le lieu ni le moment d'étudier ces questions de politique britannique qui n'ont avec le sujet de cet ouvrage, qu'un rapport très indirect. Mais une fois de plus, à cette occasion, nous constatons combien ce ministre si original et si plein de vitalité est mal connu de nous.

M. Chamberlain, en effet, est, non seulement en France, mais dans l'Europe, et peut-être aussi dans tous les pays du monde où l'on a pris en haine la politique impérialiste, un des hommes les plus défigurés par la caricature et la satire ; il apparaît aux peuples comme un Croquemitaine rageur et tapageur, toujours prêt à donner à tort et à travers des coups de poing à des milliers d'ennemis. On nous l'a présenté comme un ministre brouillon,

affamé de réclame et de basse popularité ; et, soit par réelle ignorance, soit par flagornerie inconsciente à l'adresse de l'opinion publique, ceux qui avaient fonction de faire connaître le chef du « Colonial Office », n'ont pas su ou n'ont pas osé réagir contre le préjugé populaire, et présenter dans son vrai jour, à sa réelle hauteur, le si remuant et si vivant homme d'Etat.

C'est une assez mauvaise et même assez lâche habitude que nous avons tous, dans tous les pays, de vouloir diminuer par l'ironie et ridiculiser par le sarcasme les êtres de force qui ne nous aiment pas et que nous n'aimons pas. C'est même lorsqu'un homme a été, est, ou peut devenir notre ennemi, qu'il faut le mesurer à sa juste taille.

Il se peut, en effet, que M. Chamberlain soit, personnellement, notre ennemi ; il se peut très bien que nous ne l'aimions pas ; peut-être même est-il susceptible de devenir dangereux pour les civilisations française et latine ; mais c'est un fameux homme, et il est inutile d'attendre qu'il ne soit plus pour reconnaître qu'il a eu de la grandeur.

Ainsi avons-nous fait pour Bismarck, qui nous aima bien moins que Chamberlain, et nous prouva son aversion de façon, hélas ! infiniment plus directe. Tant qu'il vécut, on laissait s'établir sur lui, dans le populaire, des légendes les plus caricaturales ; et personne n'osait le peindre dans le sombre éclat de sa force. Sitôt qu'il fut tombé du pouvoir, et surtout après sa mort, on découvrit tout à coup à l'envi que c'était un homme extraordinaire et un puissant génie. Il était bien temps de s'en apercevoir !

Pareillement pour Cecil Rhodes. Je me rappelle avoir rempli d'ahurissement tous mes amis Français quand je leur ai dit que c'était un homme d'une intelligence immense et un cerveau créateur ! On voyait en lui, simplement, un homme d'affaires sans scrupules. Et on n'osa prononcer le nom de génie que bien après sa mort.

Au surplus, comme nous l'avons vu, les Anglais font exactement la même chose pour Krüger. Faut-il donc croire que nous sommes incapables de nous comprendre les uns les autres, de peuple à peuple, parce qu'il s'établit entre la vérité et nous, ainsi qu'un écran trouble et vacillant, les nuages de nos passions en fumée ? Essayons tout de même de voir clair.

M. Chamberlain, dans cette épopée sud-africaine, apparaît à la même taille, et survivra, plus tard, dans les mêmes proportions légendaires que Cecil Rhodes et Paul Krüger. De ces trois géants, Krüger fut peut-être le plus prodigieux, car il sortait tout entier d'un sol vierge, sans tradition ni préparation comme une force de la Nature. Cécil Rhodes fut le plus imaginatif, le plus aventureux surtout et restera le plus séduisant pour les poètes. Mais Chamberlain, s'il n'est pas le plus grand, est assurément le plus complet. Il est celui des trois qui a embrassé le plus de choses, et il est, jusqu'à ce jour, le plus réalisateur dans les faits accomplis, le plus vaste dans les plans conçus.

Sans doute, Krüger et Cecil Rhodes durent créer de toute pièce leur carrière et susciter eux-mêmes les actes par lesquels ils ont étonné le monde, tandis que M. Chamberlain, devenu ministre, trouva,

pour appuyer ses desseins, la force solidement organisée d'un grand et antique royaume. Mais M. Chamberlain n'a pas seulement continué la politique de ses prédécesseurs. Il a inventé une politique nouvelle, ou du moins, s'il ne l'a pas entièrement inventée, il lui a donné une telle conscience de sa force, il a si nettement synthétisé des aspirations flottantes qu'il a été l'incarnation même de cette nouvelle politique. Il a créé un état d'âme nouveau. Depuis Cromwell, il n'y a pas eu en Angleterre un homme plus complètement novateur, je dirai même révolutionnaire, si l'on entend ce mot dans son sens large et littéral.

M. Chamberlain est à la fois le théoricien et le réalisateur de l'impérialisme, de cet impérialisme dont nous venons de voir, tout le long de cette étude, la marche d'abord inconsciente, puis les essais de formule hésitante, puis, enfin, l'éclatante affirmation avec la guerre du Transvaal.

Certes, nous n'ignorons pas que l'impérialisme, en lui-même, fut, de beaucoup, antérieur à M. Chamberlain; et que le secrétaire actuel du Colonial Office n'a eu qu'à s'emparer d'un état d'esprit, à lui donner forme de synthèse et à le diriger vers un but précis. Mais n'est-ce pas là ce qu'ont fait tous les réalisateurs dans toutes les époques? L'empire de César était en puissance, à Rome, depuis la révolte des Gracques contre le sénat; l'empire de Charlemagne était préparé par Clovis, par Charles Martel et par Pépin le Bref; et celui de Charles-Quint héritait de tous les efforts tentés, en Italie, par Henri IV, Frédéric II, Charles d'Anjou, Sigismond, Charles VIII de France et Maximilien d'Autriche.

Ainsi M. Chamberlain, en montant au pouvoir, a trouvé l'impérialisme britannique non seulement en puissance, mais déjà même en formule.

Officiellement, si l'on veut rechercher qui, le premier, précisa réellement et formula officiellement cette vision glorieuse d'une Grande-Bretagne impériale, c'est à lord Beaconsfield, au fameux Disraéli, qu'il faut remonter. Ce fut lui qui, par opposition aux idées libérales de Gladstone, suscita dans le peuple l'amour de la gloire et des conquêtes brillantes ; et pour donner à ce culte des grandeurs, nouveau en Angleterre, une consécration populaire, il ajouta aux titres de la reine Victoria *celui* d'Impératrice des Indes. Et, par le seul fait que ces vocables : *Victoria — Regina — Imperatrix,* étaient inscrits sur tous les actes publics, l'idée d'empire était née ; et à l'empire des Indes devait succéder un jour le mot d'empire britannique.

Mais le mouvement impérialiste était antérieur à lord Beaconsfield lui-même, et, en réalité, il date de Waterloo.

Après la victoire de Wellington, les Anglais furent convaincus que la chute de Napoléon était due à eux seuls. Or, du moment que Napoléon avait rêvé l'empire du monde, et que cet empire, il ne l'avait pas conquis par suite de l'intervention anglaise, c'était donc à eux, Anglais, que la domination devait revenir. Tel fut le raisonnement qui, peu à peu, germa, grandit et s'épanouit dans les cerveaux britanniques.

J'en trouve la preuve dans les *Promenades dans Rome*, écrites par Stendhal en 1828.

A la date du 18 avril, il écrit en propres termes :

« Nous connaissons sept ou huit Anglais que nous regardons comme la perfection de la probité, des bonnes manières et de la sûreté de caractère... Mais, si l'on peut compter sur eux pour la pratique des vertus les plus difficiles, rien n'est plus comique que leurs théories. Le plaisant de leurs raisonnements nous frappe surtout à cause de la gravité qu'ils y mettent. Quelque esprit qu'aient ces messieurs, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs autrement qu'en Angleterre. Suivant eux, *cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers...* »

Rapprochons cette note de Stendhal d'une phrase récente écrite par le romancier Ryder Haggard, à propos de l'Afrique australe :

« Cette contrée sera l'une de ces étoiles impériales que la destinée a posée sur le front de la Grande-Bretagne, pour l'éclairer dans *sa marche vers un but mystérieux, inéluctable*... »

N'est-ce pas, à soixante-quinze ans de distance, la même idée dont le progrès apparaît frappant dans la différence des images où cette idée se formule :

— *Servir de modèle à l'univers !*

— *But mystérieux, inéluctable !*

Ce sont là, à un siècle près, les deux expressions, d'un orgueil historique, dont l'affirmation éclatante devait se manifester en la personne et sous la direction de M. Chamberlain.

Ce fut M. Chamberlain, en effet, qui le premier, en termes nets et en projets bien délimités, conçut ce rêve d'Empire-Uni, et se donna pour tâche de le réaliser dans les faits, tandis que, près de lui,

Kipling, poète d'Empire, par ses vers, ses contes, ses voyages même, éveillait dans les lointaines colonies l'amour de la métropole, et, dans la métropole, la sympathie et la curiosité pour les lointaines colonies.

A eux deux, l'homme d'Etat et le poète, ils se complètent comme Auguste et Virgile et ils travaillent dans le même plan.

Donner une âme commune à ce vaste « dominion », qui n'était qu'un assemblage disparate de nations et de races différentes, sans autre lien entre elles qu'une métropole souvent inconnue ; rassembler par l'orgueil de la grandeur, et aussi par l'union des intérêts, les colonies d'Amérique, d'Afrique, d'Asie et d'Océanie; leur insuffler une pensée identique, un même rêve de gloire et un désir immense de domination ; fondre en un seul Empire des hommes grandis aux quatre coins du globe, et qui ne songeaient jadis qu'à vivre obscurément sous l'abri d'un drapeau propice au commerce ; susciter, dans toute la planète, la vaste Fédération de cités britanniques, comme Rome créa dans l'Ancien Continent la Fédération des « municipes » ; donner à l'Indien, au Canadien, à l'Australien, à l'Africain, cette idée qu'il participe à la grandeur britannique tout autant que l'habitant de Londres ; substituer à l'individualisme des intérêts le sentiment de la solidarité impériale ; en un mot, unifier la plus grande partie de l'univers nouveau, comme Rome unifia la plus grande partie de l'univers antique, tel est le grandiose, redoutable et chimérique désir de celui qu'en France nous appelons par dénigrement l' « ineffable Joë ».

Grandiose, oui ; n'essayons pas de le nier. C'est le propre de tous les êtres supérieurs que de concevoir un monde en forme d'unité. Pour les poètes, les philosophes et les pasteurs d'âmes, ce rêve d'unité est la condition suprême de la gloire. Pour les chefs de peuples, il est la forme du génie dominateur. Alexandre, Annibal, César, Grégoire VII, Charles-Quint, Napoléon, Bismarck, ne pouvaient se mouvoir qu'en désirant élargir leur sphère d'action.

M. Chamberlain est de leur race. Il personnifie ce besoin, qu'à un moment quelconque de son histoire, tout grand peuple porte en lui d'embrasser l'univers.

Et c'est pourquoi il est incontestablement redoutable, pour les autres d'abord, pour les siens plus encore, peut-être...

Mais c'est en cela qu'apparaît aussi le trait le plus curieux, le plus séduisant, le moins connu d'un homme comme Chamberlain : l'ardeur chimérique, la poésie enivrante de l'action.

Ah ! la sottise de notre ironie frivole quand nous peignons M. Chamberlain sous les apparences d'un négociant, voyant dans la politique l'élargissement de ses affaires ! Négociant ! Ce mot nous trouble, en France, où nous sommes un peuple de soldats, de fonctionnaires et d'écrivains ! Négociant ! il nous semble qu'on ne peut rien concevoir de grand parce qu'on fait du commerce ! Et nous en sommes restés encore au préjugé de Napoléon sur « la nation de boutiquiers ».

Mais c'est justement parce qu'il est commerçant, que M. Chamberlain a exprimé si énergiquement

la chimère des grands peuples navigateurs et colonisateurs ! Un simple homme d'affaires, ce négociant ? Regardez donc sur un portrait l'œil de M. Chamberlain, cet œil étrange qui semble ébloui par une splendeur lointaine ? Eh bien ! cette splendeur, cette chimère d'un Empire des mers, ils la portent tous dans leur âme enivrée, les grands négociants du Royaume-Uni, comme la portaient sous leurs toges rouges les maîtres de l'Adriatique pour qui le Tintoret et Véronèse immortalisaient le triomphe de Venise, reine des eaux, courtière de l'Orient ! Rapprochement curieux, en effet : ce sont les négociants et les industriels du Royaume-Uni qui ont fourni, plus encore que le peuple, les rêveurs de ce rêve impérial. M. Chamberlain incarne donc en lui, avec audace et génie, cette chimère des marchands britanniques, comme Venier ou Lorédan incarnaient, à Venise, la même chimère des fameux marchands princiers.

Et ce n'est pas par un simple hasard que les deux chefs populaires de l'Impérialisme militant sont, en Angleterre, un commerçant, Chamberlain, et un poète, Rudyard Kipling.

Conclusion : l'impérialisme et la guerre.

Or, nous allons comprendre maintenant pourquoi la guerre du Transvaal a eu pour la politique impérialiste une importance capitale ; et pourquoi le maître incontesté de cette politique, M. Chamberlain, a apporté dans la direction de cette grande affaire, une patience, une obstination, une énergie

et une ardeur qui l'ont obligé parfois à se servir de toutes les collaborations qu'offraient les circonstances. Il y allait, pour l'Empire, d'une question de vie ou de mort. Ne pas vaincre les Boers, c'était, pour la Grande-Bretagne, renoncer à l'Afrique du Sud tout entière, et, dans les autres colonies, affaiblir son prestige jusqu'à l'anéantissement. La crise était arrivée à un état si aigu, que, si l'Angleterre reconnaissait aux deux Etats boers la moindre indépendance nationale, c'était la révolte assurée à brève échéance, non seulement des Hollandais du Cap, mais aussi des sujets anglais installés dans la colonie sud-africaine.

M. Chamberlain jouait donc, sur la question du Transvaal, l'Empire tout entier, et le destin même de sa race. Ah! comme on comprend, dès lors, cette formidable ténacité qui a tant surpris l'Europe et qui a arraché, aux ennemis même de l'Angleterre, un cri d'étonnement admiratif! Comme on comprend l'enthousiasme avec lequel partaient pour le Cap les gentilshommes, les marchands, les volontaires riches et pauvres, tous ceux qui sentaient l'intensité du péril et la nécessité de la victoire! Et ainsi s'explique cette intervention, qui nous stupéfia au premier moment, de tous les poètes, écrivains et artistes britanniques, quittant leurs livres et leurs travaux paisibles pour s'embarquer vers l'aventure. Kipling, Conan-Doyle, Stevens, Amery, Ralph, Gwynne, Churchill et tant d'autres, n'allaient pas seulement, sur les champs de bataille, recueillir des impressions de poète et des notes pour l'histoire : ils allaient assister au duel décisif où était engagé le sort de leur patrie.

La passion qu'ils apportèrent tous à cette cause n'a plus rien qui puisse nous indigner.

Or ce fut Chamberlain qui, seul, dans son cabinet de Londres, assuma la gigantesque responsabilité de cette lutte à outrance. La victoire ne fut pas aussi prompte qu'il l'avait espéré, et son rêve, au début, fut soumis à une rude épreuve. Il est incontestable qu'on avait compté sur une guerre de quelques mois.

On sait que les trois mois de conquête se prolongèrent en trois années. Nous dirons plus loin combien l'admirable résistance des Boers eut de conséquences heureuses, non seulement pour l'avenir de l'Afrique australe, mais pour l'Angleterre même et pour la civilisation...

Pas moins ne fut que, pendant trois ans, il fallut au peuple anglais une patience et une confiance auxquelles ne le préparait pas l'illusion des premiers jours. L'âme de cette longue constance, le ressort de cette énergie silencieuse, ce fut M. Chamberlain; et, dans les jours de doute et d'angoisse, il se révéla plus tenace encore que dans l'élaboration des projets et dans le règlement de la victoire. Aussi a-t-il recueilli les lauriers de la conquête anglaise. C'est vraiment en César triomphant et pacificateur qu'il est allé vers la terre d'Afrique, où pendant trois ans le destin de l'Empire rêvé par lui s'était joué dans les vicissitudes des combats.

Et maintenant, raffermi par le succès, mais instruit par les difficultés subies, il reprend, avec plus d'ampleur et peut-être plus de calme, ses larges plans de fédération impériale...

* * *

Sachons donc comprendre des êtres que nous n'aimons pas, et rendre justice à leur mérite; apprécions et redoutons leur génie, mais sans trop en être inquiétés toutefois. Le vertige est le danger de l'ambition enivrée. Il y eut Carthage, il y eut Tyr, il y eut Venise ; il y eut aussi l'empire d'Alexandre, celui de Charles-Quint, et celui de Napoléon... Ah ! pour jouir sans encombre de ses rêves de domination, un peuple devrait oublier l'histoire !...

V

ÉPILOGUE

Dernier examen.

Voilà donc la guerre finie depuis un an, à l'époque où paraît le présent volume; et il semble que, pour regarder un pareil événement, la perspective soit courte et l'atmosphère pas tout à fait éclarcie. Peut-être, dira-t-on, eût-il été sage d'attendre un plus long délai, avant que de porter sur une crise aussi récente un jugement qui s'efforce d'être impartial et définitif.

Mais, en somme, depuis quel moment peut-on considérer avec calme les grandes actions déjà accomplies par un peuple, sinon dès l'heure même où finit une période importante de son développement, et où commence une période incontestablement nouvelle ? L'histoire, en effet, ne connaît pas de fin absolue, ni pour les races, ni pour les idées. Celui donc qui n'est pas capable de s'arracher à l'influence des sentiments populaires sitôt qu'un grand drame historique vient d'être terminé, celui-là, vainement, peut attendre l'accalmie du temps: il n'aura jamais le cerveau libre, et son instinct l'agitera sans cesse. Car les passions des

peuples sont toujours les mêmes; elles se transmettent et se perpétuent dans l'enchaînement ininterrompu des siècles, et celui qui les porte dans son âme retrouve, jusqu'au fond des âges, l'occasion d'en être obscurci. Soit qu'il étudie le récent Transvaal, la déjà séculaire Révolution Française, Louis XIV ou Cromwell, la Réforme ou les Croisades, César ou Napoléon, Rome ou Athènes, l'Inde ou l'Egypte, et même la préhistorique Atlantis, l'écrivain qui s'attache aux choses de ce monde avec la fougue de son propre cœur et l'ardeur de ses préjugés ataviques, sera partout impuissant à mettre en ordre la confusion apparente des faits. Il pourra être, au besoin, un poète lyrique, un dramaturge, un romancier, un polémiste, un tribun, un évocateur de génie; mais il ne s'élèvera jamais jusqu'à la sérénité robuste de l'épopée ou de l'histoire, ces deux sommets d'où la raison clairvoyante saisit, dans leur ensemble, les mouvements de l'humanité.

Il est, par conséquent, inutile de différer notre jugement. Si nous n'avons pas, après un an, l'impartialité, nous ne l'aurons jamais. Devant le tableau des peuples en conflit, la perspective s'acquiert, non par la distance, mais par la hauteur.

Elevons-nous donc au-dessus des poussières que soulèvent, de part et d'autre, l'agitation des haines inapaisées, des rancunes tenaces, des satisfactions grossières des lâches vengeances, des basses convoitises et des triomphes insolents. Tout cela passera comme passent les vents d'orage. Un seul fait reste : à savoir que toute l'Afrique anglo-

hollandaise est unifiée, aujourd'hui, sous le drapeau impérial. C'est ce fait seul qu'il faut contempler. Et si nous maintenons notre cerveau hors de l'atteinte des passions humaines, nous verrons ce spectacle d'hier s'illuminer au reflet de toute l'histoire, et nous apparaître aussi nettement que s'il se détachait déjà sur l'horizon tranquille du passé.

Voilà d'après quels principes j'ai humblement tenté d'écrire cet ouvrage.

Oui, certes, comme tout le monde, j'ai été ému dans mon être par l'épopée splendide et forte à laquelle j'ai directement assisté. J'ai voulu voir de près le tumulte d'une guerre ; et j'ai entendu retentir autour de moi la houle des passions en tourmente. Malgré l'effort constant que j'ai fait pour demeurer impartial au milieu même de la mêlée, je n'ai pu me garder de préférences instinctives pour l'envahi contre l'envahisseur. Les appels des uns, les éclats des autres sonnaient trop près de mes oreilles pour qu'il me fût possible d'arrêter les mouvements de mon cœur. J'ai donc, à maintes reprises, du centre même de l'action, laissé jaillir des accents personnels, d'où la passion n'était pas toujours bannie. Je ne m'en repens pas. Je ne regrette rien. J'exprimais loyalement mes émotions sincères. Au surplus, tant qu'une lutte est engagée et que l'issue reste douteuse, tout le monde a le droit, peut-être même le devoir, de s'attacher à l'une des parties. L'important est de n'apporter dans ses préférences aucune idée de basse envie, ni aucun sentiment de haine individuelle ou atavique, et de n'être mû que par l'élan

vers la justice ou le frémissement de la pitié.

Pourtant, au contact des deux races en lutte, j'ai acquis la certitude qu'il fallait se garder des opinions absolues, et qu'il y avait, des deux côtés, des êtres de valeur égale et de sincérité pareille. J'ai vu qu'il ne fallait pas apporter, dans une guerre, l'état d'esprit d'un bourgeois au mélodrame, voyant d'un côté rien que des traîtres, et, de l'autre, rien que des héros. Et dès que les événements ont marché vers l'issue fatale, je me suis replié sur moi-même, évitant les manifestations de la foule, pour chercher dans mes souvenirs apaisés et dans l'étude attentive de l'histoire sud-africaine, les secrets mobiles de cette longue et grande tragédie.

C'est de ces recherches qu'est né le présent livre. Je l'ai écrit avec autant d'indépendance que si trois mille ans avaient passé. Si je me trompe, c'est que mon intelligence aura failli, car ma bonne foi est entière. Je n'ai été ni boerophile, ni anglophile; j'ai montré toute la ténacité des Anglais dans leur désir de dominer en Afrique australe; tout l'héroïsme des Boers dans leur volonté de s'y maintenir. Jusqu'au mois de mai 1902, où fut signé le traité de Vereeniging, la question n'était pas résolue, et les Boers avaient raison, en principe, car le conflit avait commencé en 1814 par un malentendu.

Mais depuis le mois de mai 1902, un traité décisif existe qui doit dissiper toute discussion. En histoire, le fait accompli est légitime, et il ne cesse d'être légitime que lorsque un fait nouveau vient renouveler le droit réciproque des nations. C'est

faiblesse d'esprit et rêverie sentimentale que de se révolter ou se lamenter touchant l'issue des batailles humaines. Si le vaincu est fort, il se relèvera; sinon il est juste qu'il tombe. Rien n'est réalisé, en définitive, qui ne le soit pour un bien futur.

L'héroïque épreuve.

Il y a en effet deux cas, dans l'histoire, où un peuple tout entier, vaincu dans les combats, perd sa personnalité nationale, et disparaît ou semble disparaître.

Le premier cas, c'est quand ce peuple, jadis fort et grand, est descendu dans la décadence, la décomposition ou l'inertie, et que, manifestement, il n'est plus qu'un poids mort dans l'évolution du monde. Alors sa chute est inévitable et nécessaire; et la défaite, généralement pénible, n'est plus que le dernier spasme de l'agonie. Telle fut la Grèce lorsqu'y vint Flamininus, l'Egypte quand parut César, l'empire romain devant Genséric ou Byzance devant Mahomet II. Dans ce cas, le plus souvent, ce peuple détruit dans sa forme politique et presque anéanti dans sa race affaiblie est absorbé et renouvelé par des vainqueurs plus jeunes qui le font renaître, plus tard, pour de nouvelles destinées.

Le second cas, c'est lorsque ce peuple, robuste, brave, aventureux, digne de vivre, reste agité dans des divisions puériles ou s'attarde à des mœurs simples mais frustes en présence de peuples unis et forts, arrivés à l'apogée de la civilisation

complète. Ainsi tombèrent, devant Rome, l'Hispanie, la Gaule, la Germanie et la Bretagne. Dans ce second cas, la défaite, loin d'être honteuse, est généralement héroïque; le peuple, provisoirement vaincu, laisse dans l'imagination des siècles et surtout dans l'âme de ses conquérants une admiration impérissable; sa défaite n'est pas un désastre, c'est une épopée. La race alors, non seulement n'est pas affaiblie, mais elle est réconfortée et comme retrempée dans un bain de sang, et loin d'être anéantie par le vainqueur, elle l'absorbe elle-même, en lui prenant ses qualités et en gardant les siennes propres. Et quand, proche ou lointain, le jour vient de reprendre sa destinée interrompue, ce prétendu peuple vaincu, fortifié par l'épreuve, nourri dans son esprit par la culture des idées générales, reconquiert, à la fois, son indépendance et son territoire, et fait resplendir à son tour, un foyer de lumière et de civilisation.

De telle sorte que, dans les deux cas, la défaite qui semble, tout d'abord, un mal, devient, à la longue, un bien pour l'humanité.

Il n'est pas en effet, dans toute l'histoire, une seule de ces grandes conquêtes qui ont changé la face du monde, dont on ne puisse voir les heureux résultats dans l'équilibre de la planète. D'ailleurs, quand la conquête n'est pas nécessaire et qu'elle est seulement la folie individuelle d'un génie dévorant, elle disparaît avec lui comme celles d'Alexandre et de Napoléon. Quand elle est maintenue, c'est qu'elle a sa raison d'être, et la suite des âges le prouve.

Oui, il fallait que Vercingétorix luttât jusqu'au

bout contre César, et c'est parce qu'il a succombé avec tant d'héroïsme que de la Gaule, un instant soumise, mais restée forte dans la race, il a fait surgir, l'Empire de Charlemagne, la France de saint Louis, d'Henri IV et de Louis XIV.

Le destin des Boers, dès aujourd'hui, nous apparaît dans la même splendeur.

Aussi gardons-nous bien de les plaindre et surtout de prendre, à leur sujet, des tons de pitié qui seraient une injure, et qui prouveraient qu'en les traitant de vaincus, nous ne savons rien voir des causes lointaines et des effets futurs. Croyons bien que s'ils sont, momentanément, les sujets d'un puissant Empire, ils ne sont abattus en rien; et ils restent aussi tranquilles sur leur avenir qu'au lendemain de la bataille de Majuba. Des victoires et des défaites ne sont que des accidents pour les peuples robustes. Toute grande nation commence par des épreuves. Et l'Afrique australe va devenir une grande nation.

Après la guerre.

Il va se former, dans l'Afrique australe, un peuple anglo-boer d'où naîtra une nation puissante, comme il s'est formé un peuple gallo-romain d'où la France est issue. Dès aujourd'hui, depuis la mer jusqu'au Limpopo, il n'y a plus qu'un pays unifié, provisoirement existant sous la forme de colonie, dane lequel deux races longtemps en lutte, vont se mêler fatalement, comme elles se sont, d'ailleurs, déjà mêlées depuis cent ans. Ne nous

imaginons pas, en effet, que l'acharnement de la guerre doive laisser des rancunes intransigeantes entre les deux partis. Je me rappelle encore la surprise de l'Europe, et, si j'ose dire, la vertueuse indignation du Boulevard, quand on apprit la visite des vaincus chez les vainqueurs et les politesses dont les seconds accablaient les premiers. La chose était tellement stupéfiante pour nos nations décoratives, que faute d'en connaître les raisons véritables on échafaudait à ce sujet les suppositions les plus romanesques. On parlait, dans les journaux, avec émoi, de trahison, de défaillances, de consciences vendues, que sais-je encore?

Il faut donc savoir que les Boers n'apportent pas, dans leurs relations avec les Anglais, cette réserve ombrageuse qui constitue, en Europe, les rapports de vaincus à vainqueurs. Il est certain que si les généraux prussiens étaient venus faire la fête à Paris après Iéna, ou si les généraux français étaient allés parader à Berlin après 1870, il n'y aurait pas eu, dans l'un et dans l'autre pays, assez de pommes cuites pour recevoir les guerriers à leur retour.

C'est qu'en Europe, par suite d'une longue et indéracinable éducation féodale et chevaleresque, nous nous sommes fait du point d'honneur une sorte de culte farouche, et nous poussons l'amour-propre individuel ou national jusqu'à une délicatesse maladive, où il entre autant de nervosité que de dignité.

Il n'en est pas de même en Afrique australe. Ces braves Afrikanders, descendants des rudes fer-

miers du Veld, dont ils continuent l'existence en plein air, n'ont pas les susceptibilités d'un hidalgo à rapière ou d'un gentilhomme de Cour. Ils sont sains et simples comme de bons paysans. Un coup donné, un coup reçu, c'est la vie ! On recommencera, s'il le faut, à échanger des coups, mais, en attendant, si l'on allait boire ensemble ? C'est ainsi que les Boers comprennent la guerre. Ça n'est pas décoratif et lyrique ; ça manque de panache et de galoubet ; ça ne prête pas aux vibrations oratoires et aux périodes ronflantes des protestations. Mais ça n'empêche pas les Boers d'être des héros et de se battre, patiemment, trois ans de suite. Il y a d'autres façons d'héroïsme que celle de Cyrano ou de Tartarin.

J'ai assisté, moi-même, à des scènes ahurissantes pour un Européen.

Le premier jour où j'arrive à Prétoria, tout agité d'entrer dans une ville conquise, je m'attends à ne voir que des vaincus farouches et des vainqueurs insolents, suivant la bonne tradition des mélodrames.

Or, voici qu'au Transvaal-Hotel, où je vais déjeuner, en compagnie de mon confrère Amery, du *Times*, et de quelques officiers anglais, je vois arriver vers nous un brave homme, à la barbe rude, qui s'avance vers deux officiers, leur tend la main, leur parle avec effusion, — les autres lui répondent sur le même ton, et nous dînons tous de compagnie. Je m'informe auprès d'Amery ; j'apprends que le nouveau venu est un commandant transvaalien, prisonnier de guerre.

— Comment, dis-je, il vient déjeuner avec nous ?

— Pourquoi pas? fait Amery, avec une simplicité qui me déconcerte.

Je me tais. Mais je n'en pense pas moins! Et je suis indigné. On me présente le commandant, et c'est à peine si je lui réponds! Moi, Français, parler à un traître? Ce n'est pas pour rien qu'on arrive du pays d'Artagnan!

Le commandant boer n'a pas l'air très ému, du reste, et sa fierté ne se redresse pas en crête de coq. Il mange, il parle, il rit, il boit du champagne, il tape sur l'épaule des Anglais, ses convives! Pouah! Ah! si pareille chose se passait en France...

Or, le lendemain, j'interroge sur lui le consul de France. Je sais alors que mon prétendu « traître » a réalisé des prouesses; qu'il a tenu ferme avec quelques hommes, dans un fort, et a permis ainsi la retraite de Botha; bref, qu'il est un des héros de la guerre. Et, quelques semaines plus tard, j'apprends qu'il s'est évadé de Prétoria, au prix des plus grands dangers, et qu'il est mort à la tête de ses hommes dans un combat près d'Elandsfontein...

Dès ce moment, j'ai vu que pour comprendre l'histoire anglo-boer, il fallait jeter aux vents tous nos préjugés d'Europe, et c'est ce que j'ai essayé de faire par la suite...

Et, plus de cent fois, j'ai observé ceci : les Boers et les Anglais, après la bataille, buvant ensemble, parlant de leurs affaires, et se rappelant leurs souvenirs communs. Ce qui ne les empêchait pas, s'ils se retrouvaient en face l'un de l'autre, de se battre avec l'acharnement que l'on sait.

Ainsi, pendant que j'étais à Johannesburg, il y eut, près de Krugersdorp, une chasse où des officiers boers vinrent se mêler aux officiers anglais. Et chacun, le soir, regagna son camp avec sérénité !

Entre ces deux peuples, la paix a donc été noble et honorable, et l'influence personnelle d'Edouard VII s'est exercée pour panser bien des blessures.

L'apaisement se fera donc, tranquillement, avec une égale dignité de part et d'autre. Déjà dans la colonie du Cap, beaucoup d'Anglais, après deux ou trois générations, ont été fondus dans le climat et dans la race, et sont devenus de parfaits Afrikanders au même titre que les vieux Hollandais. Cette fusion s'opérera sur toute la surface du Sud-Africain, peut-être sans secousse, peut-être encore avec quelques derniers sursauts, mais sans que la marche de la nation nouvelle en soit profondément troublée. Il pourra y avoir, au besoin, quelques rebellions partielles comme il y en eut, sous Auguste, chez les Trévires et les Morins de la Gaule septentrionale, et chez les Aquitains, au pied des Pyrénées. Mais la masse du peuple ne bougera pas et ses chefs réels ont trop conscience de son avenir pour ne pas l'attendre, dès maintenant, avec une laborieuse patience.

L'avenir de l'Afrique australe.

Il arrivera donc un jour tout proche où il n'y aura que des Afrikanders. Et dans cette nation

sud-africaine, fatalement, c'est la race boer qui dominera et qui imprimera son énergie physique et sa dignité morale à la croissance de ce nouveau peuple. Calme, patient, prolifique et actif, le Boer restera le fondement solide de l'Afrique australe comme le Gaulois dans la Gaule Romaine. Et quand Dewet, après le traité de paix, a prononcé ce mot fameux : « *Nous voulons sauver la race* », il savait ou il pressentait pour quelle haute destinée il gardait son peuple.

Mais ce peuple, si plein de vertus individuelles, avait encore la rudesse des nations mal cultivées. Il va désormais, élargir son cerveau comme il a fortifié son cœur. Déjà la troisième génération que j'ai vue était, au contact de la civilisation britannique, infiniment plus instruite que les vieux contemporains du grand Krüger. Cette race progressera avec une rapidité étonnante. Dans deux générations, au plus tard, elle se mêlera au mouvement universel des idées. D'autre part l'or du Transvaal, cet or rouge encore teint du sang de l'épopée, cet or maudit et qui, effectivement, causa des convoitises honteuses, ce même or qui fut le malheur des républiques boers, servira demain à la prospérité matérielle du nouvel empire et aidera le peuple d'Afrique à s'élever vers la grande civilisation. Que manque-t-il, en effet, à cette admirable Afrique australe ? De grands travaux qui relient entre eux les fleuves et les vallées ; des réservoirs pour garder les eaux irrégulières ; des canaux, des ports, des cités, des Universités. L'or, dont il restera toujours quelque chose sur la terre même d'où on va l'extraire, fournira les éléments de cette grande

transformation. Et ainsi, dans un temps sans doute prochain, il y aura, là-bas, un magnifique mouvement de peuple en marche.

Et puis, un jour viendra, où, par la force des choses, par la volonté même et le libéralisme de la métropole, ce peuple afrikander deviendra une nation libre comme l'Australie et le Canada.

Alors, ce peuple riche, puissant, fier de ses aïeux, où des aristocraties se seront créées, où des hommes s'appelleront, avec orgueil, Krüger, Steinj, Botha, Dewet, Delarey, Joubert, Viljoen, Théron, Prétorius et tant d'autres, d'une part; sans compter, d'autre part, les descendants des Anglais restés dans le pays ; ce peuple ayant des ports florissants et des cités prospères, jouera dans la planète transformée un rôle capital. Le percement du Panama va déplacer les routes du monde; et l'Afrique du Sud deviendra un des centres des marchés à venir. Elle participera à la direction de la planète extra-européenne, avec l'Amérique du Nord, si puissante dès maintenant, l'Amérique du Sud où le mélange d'Italiens et d'Espagnols reformera un foyer latin, et l'Australie qui déjà s'affirme.

Or, comme, de la vie active, naît la vie intellectuelle, cette belle Afrique dont le berceau gardera toujours le nimbe d'une gigantesque épopée, verra jaillir de sa terre en épreuve toutes les fleurs harmonieuses de la Civilisation. Et des poètes naîtront de ses gestes héroïques, comme Homère, Eschyle et Sophocle naquirent des grands actes accomplis par les Grecs.

Voilà tout ce qu'a suscité, pour l'avenir, la lutte

ardente autour des champs d'or ; voilà ce que le vieux Krüger, avant de mourir, pourra entrevoir dans le destin de son peuple bien-aimé.

*
* *

Et moi, maintenant, humble passant de l'Histoire, je n'ai plus qu'à clore ce livre, sans me leurrer de vaines illusions.

Pour avoir voulu pressentir le jugement de la postérité, je serai puni, sans doute, par l'indifférence des contemporains. Les Français se désintéresseront d'un livre où je m'efforce de ne pas « vibrer » ; les Anglais m'en voudront de n'avoir pas approuvé les moyens employés par eux dans leur expansion tenace ; les Boers et leurs amis seront affligés, je le crains, de m'entendre souvent rendre justice à leurs grands adversaires et de voir que je ne proteste pas contre le résultat acquis.

Mais qui sait ? Quand le temps aura mis chaque chose à sa place, quand l'Afrique aura pris le développement que l'on peut deviner ; quand les écoliers étudieront les nobles origines d'un grand peuple comme nous étudions les fastes de nos aïeux ; peut-être, quelques jeunes hommes retrouveront-ils mon livre, et sinon de ce que j'ai dit, du moins de tout ce que j'ai voulu dire, ils me seront reconnaissants.

Ah ! combien, en ce cas, ma récompense serait donc enviable, si, dans un des endroits désormais immortels qu'ont illustré les gestes des Afrikanders et où mes yeux émus ont contemplé l'héroïsme de leur histoire naissante, on voyait, un

jour, des poètes, pieux gardiens des souvenirs, placer, quelque part, loin des monuments somptueux et des colonnes triomphales, une simple stèle de granit, perdue dans la mousse, sans un nom, sans un ornement, avec cette seule évocation fraternelle :

« Ici vint, du pays de France, un étranger qui, nous ayant connus, sut nous comprendre dans nos temps de lutte, nous aimer dans nos temps d'épreuves, et nous prévoir dans nos temps de grandeur. »

LIVRE TROISIÈME

L'APAISEMENT DE L'IMPÉRIALISME

ET

LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS

(*Écrit en 1903*).

I

EXPLICATION

En réalité, l'étude que j'ai entreprise pour servir de contribution à l'histoire de l'Afrique australe, s'arrête aux pages précédentes. Les quelques pages qui vont suivre, bien qu'elles se rattachent, par l'enchaînement des faits, à la guerre récente du Transvaal, sont d'un intérêt plus général, et concernent directement les rapports de la France et de l'Angleterre, avant, pendant et après la guerre de l'Afrique du Sud.

Il m'a paru, toutefois, qu'il y avait quelque utilité, aussi bien pour les étrangers que pour nous-mêmes, à éclaircir certains points de la politique qu'obscurcit la fumée des passions encore bouillonnantes.

La France a nettement pris parti pour les Boers dans le conflit anglo-transvaalien, voilà un premier fait.

D'autre part, la France semble aujourd'hui se rapprocher de l'Angleterre, voilà le second fait dont les preuves éclatantes ont été les voyages des deux chefs d'Etat. Ces deux sentiments sont-ils contradictoires ? Il est permis à un esprit impartial de le rechercher.

En résumé, est-on obligé de détester l'Angleterre parce qu'on juge qu'elle a eu des torts dans la guerre sud-africaine? Et, pour employer deux mots barbares créés par le langage populaire, être *boerophile* comporte-t-il, comme corollaire, la nécessité d'être *anglophobe?*

Telle est la question qu'il est nécessaire de résoudre pour pousser jusqu'au bout la recherche de la vérité que j'ai entreprise.

Ce problème s'est posé d'une façon très nette et assez imprévue, le 20 mai 1903, quand le président Krüger a fait à Paris un court séjour de quelques heures.

Quelques amis sont allés le saluer à la gare. Sa venue avait à peine été annoncée par les journaux, et son passage a été relaté tout au plus dans quelques échos rapides. On eût dit que Paris ressentait quelque honte, devant le noble vieillard proscrit, de la sympathie courtoise avec laquelle la grande ville avait accueilli naguère le roi d'Angleterre. Au souvenir des acclamations enthousiastes qui, jadis, avaient retenti sous le balcon du président Krüger, le peuple comparait les salutations récentes dont il avait accompagné la voiture du roi Édouard, et ne comprenant pas que ces deux choses eussent pu exister l'une après l'autre, il restait à l'écart, cette fois, un peu confus. Pour accentuer encore davantage ce malentendu, il semble que les fidèles boerophiles qui sont allés porter leurs hommages au vieil homme d'Etat, à la gare du Nord, aient donné à leur attitude un air d'aigreur et de protestation. On assure qu'ils avaient l'intention d'offrir au vieux président un buste de la République

dû au ciseau du sculpteur Dubois, et que ce buste devait porter sur le socle la date du vendredi 1er mai 1903, jour où le roi Édouard entra à Paris. Un solennel point d'exclamation eût souligné la signification de cette date. Au dernier moment on a retardé cette petite manifestation, estimant, dit un journal, que « le moment eût paru mal choisi pour une démonstration sympathique aux Boers, mais légèrement offensante pour leurs anciens adversaires ».

Que signifient toutes ces grimaces, toutes ces fausses hontes et toutes ces hésitations? Nous aimons les situations claires et les idées précises, et il nous déplaît de voir subsister un brouillard autour des moindres événements.

En décembre 1900, nous avons accueilli Krüger avec enthousiasme.

En mai 1903, nous avons accueilli le roi d'Angleterre avec sympathie.

En quoi ces deux actions sont-elles contradictoires? Et pourquoi prenons-nous des airs mystérieux pour faire oublier tantôt l'une, tantôt l'autre? Si dans l'un des deux cas nous avons tort, il faut le dire nettement et sans rougir. Si nous avons eu raison les deux fois, il faut comprendre définitivement les motifs de faits historiques qui, en apparence, peuvent sembler inconciliables.

II

KRUGER A PARIS

En novembre et décembre 1900, quand le président Krüger est venu en France et à Paris, il était le chef énergique et héroïque d'une jeune nation en état de guerre, et qui commençait déjà cette résistance dans la défaite, par laquelle elle a mérité l'admiration émue du monde entier.

Le président lui-même, qui avait joué dans toute la tragédie sud-africaine un rôle colossal, apparaissait justement à l'Europe et à l'univers comme un rude et puissant génie, à la fois politique et guerrier, digne d'être comparé aux plus grandes figures de l'histoire.

L'illustre homme d'État sud-africain venait essayer d'obtenir l'arbitrage des États d'Europe en faveur de son peuple qui luttait pour maintenir l'indépendance nationale.

Etait-il possible de ne pas aimer, de ne pas admirer, de ne pas saluer avec transport un homme aussi gigantesque par ses actes et par son énergie ? Même quand on n'eût pas été partisan de la cause boer, il n'était permis à aucun esprit impartial et désintéressé de ne pas juger avec respect et sympathie celui qui incarnait si magnifique-

ment un peuple brave et si cruellement éprouvé.

Or, disons-le sans atténuation, nous nous trouvions d'autant plus disposés à bien recevoir le grand voyageur, que sa cause nous était chère. En décembre 1900, nous étions nettement boerophiles. J'entends par là que, dans le conflit engagé entre l'Empire britannique et les deux Républiques de l'Afrique australe, c'était pour les deux Républiques que nous prenions parti. Ce sentiment a été trop vif et trop éclatant pour qu'il soit nécessaire de le rappeler plus explicitement. Chez les uns il était irrésistible et instinctif, chez les autres, plus rares, il était analytique et raisonné; mais chez tous, ou presque tous les habitants de la France et de Paris, il était incontestable. Nous aimions les Boers, d'abord parce qu'ils étaient un peuple jeune et numériquement faible, luttant contre un empire puissant, solidement organisé et armé de toutes les ressources susceptibles d'assurer la victoire ; bref, par chevalerie. Mais aussi nous les aimions par justice, et parce que le droit nous semblait avec eux. Soit que nous remontions aux origines immédiates de la guerre, qui étaient les dissensions autour des mines d'or ; soit que, mieux renseignés, nous reportions notre pensée vers le long conflit de races qui depuis 1795 avait mis aux prises les colons anglais et les colons hollandais, soit donc, en deux mots, que nous examinions la guerre dans ses causes *apparentes* ou dans ses causes *profondes*, de toutes manières, nous estimions, en France, que les Boers étaient les victimes d'une expansion coloniale vraiment trop envahissante, et nous jugions que, devant

l'éternelle morale, ou tout au moins, au regard de l'équitable histoire, quels que pussent être, de part et d'autre, les défauts partiels et les motifs accidentels de querelle, les torts premiers étaient du côté des Anglais. Peut-être, pour parler franchement, ajoutions-nous à ces sentiments divers, parfaitement désintéressés, un sentiment moins noble et plus particulariste, qui était la poussée de notre traditionnelle inimitié à l'égard de l'Angleterre, inimitié dont nous parlerons très franchement quelques pages plus loin.

Toujours fut-il que, lorsque le président Krüger arriva à Paris, l'émotion qui souleva la foule sur son passage fut immense, formidable et irrésistible. Tout Paris, dans sa vie normale, fut comme chaviré pendant une semaine. Des boulevardiers sceptiques et indifférents d'ordinaire furent surpris attendant avec émoi, devant le balcon de l'hôtel Scribe, l'apparition du vieux chef de peuple. Des politiciens appartenant aux partis les plus opposés se réconciliaient spontanément pour aller porter hommage au noble vaincu. Des femmes de faubourg et d'élégantes mondaines se confondaient dans la foule pour jeter quelques fleurs sur le passage du rude Africain. Et le peuple? ah! qu'il fut donc secoué dans ses fibres les plus généreuses! Ceux qui n'ont pas vu l'aspect de la gare du Nord et de ses environs, ce jour de 1er décembre 1900, quand Paul Krüger quitta notre ville, ne peuvent se représenter la splendeur d'un enthousiasme grave, ému et comme douloureux. Un souffle, vraiment, avait passé sur la ville, par quoi s'étaient purifiées et élargies les âmes. Ce n'étaient

pas les cris frénétiques d'un jour de fête nationale, ce n'étaient pas les clameurs rageuses d'un soir d'élections politiques, ce n'était rien de ce que nous avons pu voir dans les tumultes de nos passions soulevées; c'était à la fois quelque chose de calme et d'agité, de résigné et de menaçant, de belliqueux et de religieux. Il y avait tantôt des larmes dans les yeux et tantôt des reflets de colère. Une immense pitié confondait la foule en une seule âme secouée. J'ai souvenir d'avoir passé auprès du président Krüger les dernières minutes qu'il est demeuré à l'hôtel Scribe, et j'étais si profondément gagné par l'émotion environnante que je n'ai pu trouver aucun mot à dire au grand homme, vers qui je m'étais rendu. Et quand les voitures filèrent vers la gare du Nord, quand la foule compacte, brisant barrières et barrages, s'engouffra, vibrante et respectueuse, dans l'immense hall de l'embarcadère, faisant autour du train présidentiel une grande masse mouvante et noire, on sentait flotter sur toutes ces têtes je ne sais quelle ardeur d'aventures, je ne sais quel désir de croisades. Ah! vraiment, ce fut très beau.

Si, à cette heure tragique, un geste était parti de haut, donnant le signal d'un départ vers la délivrance, on ne peut mesurer ce qu'eût tenté la France, montée à un tel degré d'exaltation.

On n'a pas fait le geste. Le signal n'est pas venu. A-t-on bien fait? A-t-on mal fait? Ce n'est pas, ici, le lieu d'étudier ce délicat problème. Toujours est-il que la France rentra dans le calme, le vieux Krüger alla s'asseoir dans la maison de l'exil. La guerre continua, sans intervention nouvelle... Mais

les journées de Krüger à Paris doivent rester inoubliables dans l'histoire. Elles furent un jaillissement spontané de notre conscience nationale.

A quoi servirait donc de vouloir cacher ces heures émues de notre passé? Avons-nous eu tort en cette circonstance? Non, nous n'avons pas à dissimuler cette page de la vie parisienne et française. Elle fut tout entière à l'honneur de nos mouvements de pitié et de notre esprit de justice. Si l'on excepte le vieil instinct de haine héréditaire contre les Anglais, sentiment peu noble dont il faut nous guérir de plus en plus, tous les sentiments manifestés en ce jour mémorable du 1[er] décembre 1900, étaient justes et généreux. Oui, nous étions nettement boerophiles en 1900, et nous le serions encore si c'était à recommencer. Nous avions raison de prendre parti pour les Boers, non pas seulement parce qu'ils étaient les plus faibles, ce qui serait un argument sentimental et sans grande valeur, mais aussi et surtout parce que, historiquement, ils étaient dans leur droit. Notre instinct et l'instinct de l'Europe ne se trompaient pas quand ils nous poussaient à manifester nos préférences en ce combat gigantesque. L'examen attentif des causes lointaines qui ont déterminé cette grande guerre de 1899-1902 nous a amenés à conclure qu'à l'origine de ce conflit de races, et tout le long du XIX[e] siècle, il a existé un abus de pouvoir de la part de l'Angleterre. La dernière guerre, conséquence fatale d'une longue querelle, était, comme toutes les guerres précédentes dans le Sud-Africain, le résultat d'une injustice lointaine, qu'avaient aggravée de plus récentes injustices. Il

était donc conforme à la raison et au bon droit, autant qu'à la pitié et à l'admiration, de faire au président Krüger la réception enthousiaste et grandiose que lui fit Paris en 1900. Et la France ne doit avoir honte devant personne d'un acte qui fait honneur à ses instincts de générosité.

III

ÉDOUARD VII A PARIS

« Mais, me dira-t-on, si nous avons eu raison d'acclamer Krüger comme nous l'avons fait, et si les sentiments manifestés envers le vieux président de la république vaincue étaient non seulement généreux, mais légitimes, alors nous avons eu tort d'accueillir, dans ce même Paris, le roi vainqueur, Edouard VII d'Angleterre? On ne peut pas applaudir successivement deux adversaires, sous peine de fausseté ou de légèreté. Il faut être avec l'un ou avec l'autre. Or, nous avons été nettement avec Krüger en 1900. Et vous affirmez qu'il était juste d'être avec lui? Soit. Mais que faisions-nous, dès lors, quand nous applaudissions, au passage, le cortège d'Edouard VII? Le gala du roi d'Angleterre était le reniement de la journée de Krüger. Et si vous ne reniez pas les acclamations prodiguées au président proscrit, c'est qu'alors vous blâmez les saluts adressés au roi victorieux. Impossible de sortir de ce dilemme. »

Ce raisonnement, comme tous les raisonnements d'apparence logique, est plus spécieux que solide. En histoire, la dialectique est un jeu pédantesque et vide. L'enchaînement souvent imprévu des faits

est plus puissant que les arguments philosophiques. Il est oiseux de vouloir enfermer le mouvement des peuples dans le cercle artificiel d'un dilemme.

Parce que les Boers étaient contre les Anglais et que nous étions pour les Boers, devions-nous donc rester éternellement contre l'Angleterre? Etions-nous destinés, parce que boerophiles, à une interminable anglophobie? Quelle puérilité!

Et d'abord, depuis la réception de Krüger à Paris, il y a eu des actes qui ont changé la face des choses, et donné un tout autre cours aux événements, et, partant, aux passions soulevées par eux. Il y a eu la conclusion de la guerre sud-africaine : il y a eu la paix. Que cette paix n'ait pas été conforme aux désirs des Boers ou aux espoirs de leurs amis, c'est possible. Mais n'étant pas intervenus dans la querelle, nous n'avons pas à discuter les articles d'un traité diplomatique pour la signature duquel on ne nous a pas consultés. Ce traité a été accepté par les Boers; leurs chefs sont allés rendre visite aux chefs de leurs anciens ennemis; il n'y a donc plus, entre l'Angleterre et le Transvaal, état de guerre, par conséquent le parti que nous prenions dans une querelle violemment engagée n'a plus de motif à subsister dans sa forme excessive; et puisque les Boers rentrent dans le calme et recommencent paisiblement à vivre, nous devons y rentrer aussi.

Ah! si le roi Edouard était venu en France pendant la guerre anglo-boer, alors que le monde entier s'intéressait ardemment à la querelle, oui, sans conteste, la réception populaire du roi d'Angleterre eût été en contradiction flagrante avec la

réception enthousiaste de Krüger. Il y eût eu, de notre part, légèreté et palinodie. Nous aurions acclamé successivement l'un et l'autre des combattants en présence. Mais le roi d'Angleterre n'eût pas commis la faute et l'imprudence de venir en France pendant la guerre, et jamais Paris n'eût manifesté l'intention de le recevoir. Le roi Edouard VII est venu chez nous quand la question sud-africaine était régulièrement terminée. Chose plus importante encore, nous avons appris et nous savons que si la question sud-africaine a été résolue pacifiquement, si une convention en bonne et due forme a été signée entre les deux races, c'est à l'influence prépondérante et aux idées libérales d'Edouard VII qu'on devait ce résultat, inespéré avant l'élévation au trône de ce monarque.

Dans ces conditions, les pays d'Europe, même les plus boerophiles, n'avaient plus aucun motif de rester en attitude hostile devant l'Angleterre et surtout devant son roi. Le propre d'un traité de paix, c'est de clore une question et de faire cesser, en outre, toutes les querelles accessoires soulevées par le fait principal. Donc, depuis le mois de mai 1902, la question anglo-boer est close. Et nous avons le droit et le devoir de reprendre avec l'Angleterre les relations que l'intérêt des deux peuples et la marche de l'humanité rendent nécessaires.

Est-ce à dire, pour cela, que nous devons renier les sentiments de sympathie qui nous faisaient, naguère, acclamer la cause des Boers ? Pas le moins du monde. Ce serait platitude et bassesse. Nous avons le droit de juger, comme il nous plaît, selon

le sentiment que nous avons de la justice, un fait qui est déjà entré dans l'histoire... Pour ma part, dans toutes les pages de ce même livre où j'étudie la question de l'Afrique australe, depuis les origines jusqu'à nos jours, je n'hésite pas à prendre, presque toujours, parti pour les Boers contre les Anglais. On peut voir, cependant, par ce que j'écris ici même, que je ne suis animé d'aucune passion hostile contre l'Angleterre.

L'histoire serait impossible, en effet, et les relations internationales deviendraient un conflit perpétuel, si les peuples devaient se reprocher sans cesse des fautes commises. Parce qu'une nation s'est trompée — ou nous paraît s'être trompée — en un grand événement, faut-il que les autres nations restent toujours en attitude menaçante devant elle? Mais alors, prenons des sabres, des fusils, des canons, des cartouches de dynamite, et exterminons-nous mutuellement les uns les autres; car tous nous nous sommes trompés, car tous, nous avons été injustes! Et vite, vite, supprimons les ambassades, les consulats, et tous les rapports de peuple à peuple, car notre devoir est de nous haïr éternellement. Quelle est, en effet, la nation d'Europe qui n'a pas commis, dans son histoire, une erreur ou une injustice pareille à celles que nous reprochons à la Grande-Bretagne? Faudra-t-il bouder éternellement l'Espagne parce qu'elle a eu le duc d'Albe dans les Pays-Bas? Faudra-t-il cesser toute relation avec la Russie à cause de la Pologne? Devons-nous rester brouillés pour toujours avec l'Amérique sur la question de Cuba? Car enfin, il n'est pas de guerre, dans le monde, où

nous n'ayons pris parti : en avons-nous ensuite gardé rancune aux vainqueurs? Et nous-mêmes, enfin, avons-nous un passé d'une pureté évangélique? Faut-il que tous les peuples nous jettent dans l'opprobre en souvenir de Louis XIV en Hollande? Ah! nous reprochons à l'Angleterre d'avoir écrasé un petit peuple. Et qu'avons-nous fait, sous la grande révolution, en pleine expansion des « Droits de l'Homme », à l'égard de cette glorieuse, magnifique et libre république qui s'appelait Venise? N'insistons pas, et soyons désormais plus indulgents pour les fautes des autres, quand elles sont passées. Il n'y aurait plus d'humanité possible si les passions présentes s'alimentaient sans cesse des souvenirs tragiques dont les annales de tous les peuples sont remplies.

Voilà pourquoi, autant nous avons agi avec générosité en recevant Krüger lors de sa visite, autant nous avons agi avec sagesse et courtoisie en recevant Edouard VII. Ces deux visites n'ont rien de contradictoire. Il ne faut rougir ni de l'une ni de l'autre. Et la dernière n'a pas été le reniement de la première. Nous n'avons pas fait amende honorable à l'Angleterre de notre attitude envers les Boers. Cette attitude était fière et digne et nous en maintenons intégralement le souvenir. Voilà le premier point. D'autre part, nous avons repris avec l'Angleterre pacifiée et plus libérale les relations courtoises d'autrefois, relations qui pourront devenir plus sympathiques de jour en jour. De cela, nous n'avons aucune excuse à faire aux Boers. Nous sommes libres de nos actes, comme de nos sentiments, et nous avons le droit d'être en bons

termes avec un peuple voisin, tout en jugeant qu'il s'est trompé jadis.

Tels sont les deux points qu'il fallait mettre en lumière pour notre honneur. Nous avons, dans notre histoire, commis assez d'actes de légèreté pour qu'une fois où nous avons raison, il soit utile de l'affirmer.

IV

LES DEUX ANGLETERRE

Il faut, pour être sincère, ajouter que cette visite récente du roi d'Angleterre est restée assez incomprise dans une grande partie du public français lui-même. On a très mal renseigné le peuple de France à ce sujet. Tout à coup, on a annoncé que le roi Edouard allait venir, sans dire pourquoi, sans préparer l'esprit populaire à cet événement, sans rien expliquer d'une évolution qui, au premier abord, pouvait paraître surprenante. Il en est résulté un certain désarroi intellectuel où a essayé d'éclater la voix stridente des énergumènes. Dieu merci, la courtoisie française, d'instinct, et par sorte d'une éducation nationale, a inspiré silence aux tapageurs. Mais elle l'a fait par devoir, sans enthousiasme, et elle a manqué de chaleur justement parce qu'elle ignorait la vérité.

Or la vérité, c'est qu'il y a deux Angleterre, ou plutôt deux formes de l'esprit anglais : l'une, détestable, peut-être; l'autre sympathique; l'une, qui, hier, exultait, triomphait, et irritait les autres peuples; l'autre qui, quoique toujours vivace, avait naguère sa voix étouffée par les clameurs de la

première, et qui, maintenant, redevient prépondérante et féconde. Cette transformation est un des événements les plus considérables de l'heure présente. Le voyage qui vient d'être accompli par le roi Edouard VII à Paris en est une des conséquences les plus éclatantes. Et nous en ignorons les causes !

La première de ces deux Angleterre, ou plutôt de ces deux formes de l'esprit anglais, est la seule qu'à l'heure présente nous connaissions en France : c'est la forme impérialiste, populairement appelée *jingoë*. C'est celle que nous avons vu se manifester avec frénésie au moment de Fachoda, pendant le boycottage de l'Exposition, et surtout dans les préparatifs et au début de la guerre sud-africaine. Elle a fini par devenir inquiétante, disons-le nettement ; et tout le soulèvement de l'âme populaire contre elle, en Europe et en France, s'explique par les faits accomplis et les idées exprimées.

Rappelons-nous, en effet, qu'il y a vingt ans, malgré Sainte-Hélène, Waterloo, Jeanne d'Arc, la guerre de Cent Ans et dix siècles de querelles, les Anglais avaient cessé d'être impopulaires en France. Depuis Louis-Philippe et le Second Empire, nous vivions en très bons termes avec eux. Après 1870, on avait complètement oublié qu'ils étaient des ennemis héréditaires. Preuve qu'on n'est pas forcé d'y penser toujours ! Rien même ne se fût opposé, alors, à un rapprochement sincère de la France et de l'Angleterre. D'où vient donc qu'il n'a pas eu lieu, et, qu'au contraire, la vieille haine, endormie, et presque oubliée, s'est réveillée tout à coup plus formidable que jamais ? De ce que l'Angleterre

arrivait, alors, à la période aiguë de sa crise impérialiste. Cet impérialisme exaspéré se manifestait en ceci : que l'Angleterre, dans la folie de son ascension, se croyait appelée à régir et régénérer tous les autres peuples ; et cette sorte d'idée, longtemps contenue, éclatait déjà en actes et en paroles tellement irritants, que les peuples étrangers, et surtout la France, ne pouvaient pas ne pas reprendre leurs vieux sentiments de défiance et d'antipathie.

Tout le livre qui précède est l'historique même de ce mouvement impérialiste, dont les conquêtes de Cecil Rhodes, l'arrivée au pouvoir de Chamberlain et, enfin, la guerre anglo-boer ont marqué l'apogée.

N'en doutons pas : si les Anglais avaient vaincu les Boers après quelques mois de batailles ; s'ils les avaient écrasés sans merci, suivant le plan conçu d'avance ; si la politique impérialiste avait remporté, en Afrique australe, un triomphe éclatant et rapide, nul ne peut mesurer de quels tourbillons était menacée l'histoire du monde. Emportés dans le vertige de leur chimère, les impérialistes militants n'eussent plus connu d'obstacle. Il faut avoir vécu au milieu d'eux à ce moment-là pour comprendre entièrement ce frénétique état d'esprit. C'était sans doute pour eux le casse-cou ; mais c'était pour tous l'inconnu. Ils étaient dans l'état de Venise au temps du doge Mocenigo, de l'Espagne sous Philippe II, de la France après Iéna. Ils étaient dans la pleine ivresse des grandeurs.

L'admirable résistance des Boers a été non seulement une grande page d'héroïsme, mais encore

elle a eu sur les destins de l'Europe des conséquences que nous ne soupçonnons même pas.

Il est certain que cette lutte de trois ans, supportée par l'Angleterre avec la patience et la ténacité que l'on sait, a, tout de même, eu l'avantage de calmer bien des folies, et de rendre aux hommes clairvoyants la voix qu'étouffaient naguère les clameurs des jingoës enivrés. On a vu vers quel vertige conduisait l'impérialisme à son paroxysme d'emportement. *L'autre Angleterre*, alors, cette autre Angleterre, sympathique, plus nombreuse qu'on ne croit en France, et qui joua un si beau rôle dans les siècles précédents, l'Angleterre de John Bright, de Gladstone, l'Angleterre nourrie de culture latine et française, l'Angleterre libérale, en un mot, a repris conscience de sa force et de sa mission, et la voici qui reparaît dans l'histoire, avec d'autant plus d'éclat que le roi actuel est animé de son esprit.

En résumé, il n'y a eu, en Angleterre, ni bouleversement électoral ni transformations politiques : il y a eu comme une évolution des esprits sur place. Le peuple s'est réveillé d'un rêve somptueux et insensé dans lequel il marchait vivant. Et il s'est réveillé juste au moment où il allait peut-être troubler le monde et tomber lui-même dans un abîme.

C'est la clairvoyance d'Edouard VII qui a, sinon suscité ce réveil, du moins su montrer la voie nouvelle où lui-même s'est courageusement et noblement engagé. Il ne peut y avoir à pareille évolution, que profit pour les deux peuples voisins.

Et voilà pourquoi l'Angleterre qui, en la personne

de son roi, est venue visiter l'Europe et la France, n'est pas la même que celle qui, naguère encore, excitait les clameurs du monde.

Quel que soit le résultat de la visite royale, c'est là ce que les Français auraient dû savoir, et, alors, ils auraient compris tout le sens de l'événement qui les étonne encore aujourd'hui.

V

LE RAPPROCHEMENT EST-IL POSSIBLE ?

Et maintenant que les lampions sont éteints et les guirlandes flétries ; et maintenant que les farouches chauvins ont cessé de frémir d'horreur et les snobs d'étaler leur vanité dans les spectacles de gala ; maintenant que les couturiers de la rue de la Paix ont apaisé quelque peu l'ardeur de leur enthousiasme ; maintenant enfin que tout le bruit et toute la poussière se sont dispersés aux quatre vents de l'actualité frivole, c'est le moment peut-être de parler avec quelque sérieux du voyage accompli par le roi d'Angleterre en Europe et par le président Loubet en Angleterre, et de rechercher s'il y a autre chose, dans ces événements, que des parades et des représentations protocolaires.

En résumé, abordons nettement la question : ne faut-il voir, dans ces visites de chefs d'Etat, qu'une simple politesse internationale ?

Faut-il au contraire voir dans le voyage du roi d'Angleterre, en même temps que des visites courtoises, un plan de haute politique ? C'est fort probable, et nous avons bien des raisons de le croire. Si courtois que soit l'ancien prince de Galles, devenu le magnifique Edouard VII, rien ne le

pressait, après tout, d'accomplir dans la Méditerranée et dans l'Europe occidentale un voyage brillant sans doute, mais, sans conteste, fatigant pour un homme à peine sorti d'une longue et douloureuse convalescence. D'autre part, ceux qui connaissent bien le nouveau roi de la Grande-Bretagne savent parfaitement que ce monarque arrivé tardivement au trône n'est nullement un esprit superficiel, uniquement amoureux de pompe et d'apparat, mais au contraire un chef d'Etat lucide, intelligent, aux idées vastes, aux réalisations pratiques, et qui conduit avec une clarté parfaite sa vie et ses actes de souverain, d'après des plans longuement et patiemment mûris d'avance. N'en doutons pas, le roi a eu un autre but en parcourant l'Europe occidentale que de voir les ruines du Forum à Rome, et, à Paris, celles de la Comédie-Française. C'est autre chose que des cabotinages qu'il venait chercher à Paris. Le boulevard lui était indifférent : c'était la France même dont il recherchait l'accueil courtois. Son excursion dans la Méditerranée, sa halte à Rome et son étape à Paris, entraient donc dans l'ordre de ces vues supérieures.

Dès lors, il nous appartient d'examiner la signification de ce voyage. Un bluff! ont dit les farouches gardiens du Capitole pour qui tout étranger est un ennemi; une alliance, ont crié les gens à l'enthousiasme rapide et un peu gobeur. Ni l'un ni l'autre; mais, assurément, sans exagération aucune, un rapprochement. Voilà le fait, le grand fait de l'année. L'Angleterre se rapproche des autres peuples. A la formule hautaine et un peu aride de « splen-

dide isolement », elle substitue une formule nouvelle, celle du rayonnement sympathique. A la chimère d'empire solitaire, haute et belle sans doute, mais dangereuse et farouche des Kipling, des Cecil Rhodes, des Chamberlain, l'Angleterre semble substituer la conception plus lucide, plus humaine, plus pratique surtout, d'Edouard VII, et, avec lui, de tout un nombreux parti d'Anglais, clairvoyants et libéraux, qui soutiennent le monarque de leur affection, de leur admiration, de leur confiance.

Car nous savons bien qu'en principe, un roi d'Angleterre ne dirige pas le gouvernement de son pays; et que, seul, il ne pourrait influer en rien sur les destinées de son peuple. Mais quelle que soit la force du principe parlementaire dans une monarchie traditionnelle comme celle du Royaume-Uni, il est incontestable qu'un roi de haute envergure peut tout de même jouer un rôle prépondérant. Lorsque surtout il est sympathique, populaire et soutenu par la majorité de son peuple et par les esprits d'élite, il est évident que, même en régnant, il peut aussi, de façon indirecte, gouverner. Soyons donc convaincus que le roi Edouard a quelque direction dans les affaires publiques, et que ce qu'il accomplit aujourd'hui, c'est l'Angleterre qui l'accomplit avec lui.

Dès lors, il nous reste à poser carrément le problème. La diplomatie anglaise tente un rapprochement du côté de la France, et la diplomatie française y répond favorablement.

Or, dans les faits, dans les idées du peuple, dans la morale des événements à venir, ce rappro-

chement est-il possible? Sera-t-il utile ? Voilà les deux questions.

*
* *

Possible, d'abord. Le mot impossible n'est pas français, dit un proverbe traduit, sans doute, du gascon. Soit. Mais encore faut-il que le Français veuille agir, pour que rien ne lui soit impossible. Or, dans l'événement qui nous préoccupe, le peuple français voudrait-il agir? Il ne faut pas nous le dissimuler, en effet, le peuple français hait le peuple anglais et est habitué à le haïr depuis longtemps. Disons tout de suite, qu'en revanche, le peuple anglais hait avec la même force le peuple français. Voilà deux faits incontestables en tant que faits historiques : vous pouvez tous les jours vérifier le premier en France; j'ai, pour ma part, vérifié le second en Angleterre. Si ce mot de haine populaire paraît trop violent, mettons, si vous voulez, que les deux peuples se détestent instinctivement; mais nous aurons beau épiloguer sur les termes, les sentiments, hélas! sont bien évidents.

Cette haine n'est pas d'hier : c'est pour cela qu'elle est si enracinée dans les fibres ataviques des deux nations ; — c'est peut-être pour cela aussi qu'elle peut disparaître très vite. Mais elle existe pour le moment.

On ne s'est pas battu pendant mille ans et plus sur toutes les mers du monde et sur toutes les terres d'Europe, voire d'Amérique, d'Afrique et d'Asie, sans avoir gardé quelques vieilles rancunes

et quelques souvenirs difficiles à chasser. Calais, Crécy, Poitiers, Azincourt, l'Inde, le Canada, l'île Maurice, Aboukir, Waterloo, et, plus encore que toutes ces batailles, les deux visions sentimentales et tragiques du bûcher de Rouen et du rocher de Sainte-Hélène : voilà, pour un peuple vibrant et sensible comme le peuple français, bien des raisons de ne pas oublier de grandes pages de son histoire.

Disons-nous de même que, nous aussi, nous avons donné au peuple anglais bien des sujets de nous maudire et de nous redouter. Et alors, nous comprendrons pourquoi, d'un côté à l'autre de la Manche, depuis tant de siècles, on prend des attitudes, tantôt de défi dans les temps troublés, tantôt de méfiance dans les heures pacifiques.

Quel est celui d'entre nous, Français, le plus calme, le plus impartial, le plus disposé à résister aux passions ataviques qui, à certaines heures de souffle populaire soulevé, n'a pas eu des bouffées de haine contre le « séculaire ennemi » ? Et en Angleterre, quel est l'Anglais, même lettré, qui, dans certaines crises, n'a pas eu son geste de colère contre le vieil adversaire gaulois? J'ai souvenir que, pendant la guerre anglo-boer, malgré la résolution très nette, très arrêtée d'être impartial et sans passion, je ne pouvais m'empêcher de laisser échapper parfois des accents d'indignation frénétique. Et que de fois j'ai surpris des officiers anglais, aux heures d'exaltation, dans la fougue des discussions autour des tables, s'écrier que, sitôt finie la guerre sud-africaine, ils viendraient mettre les Français à la raison !

Donc, ne dissimulons pas notre état d'esprit réciproque, l'état d'esprit populaire, tout au moins.

Pourtant, pendant que le peuple garde l'émotion vivace des luttes anciennes, l'élite des deux nations se rapproche.

Voici qui n'est pas douteux non plus : en Angleterre, les lettrés aiment l'esprit français ; et en France, les lettrés apprécient la culture anglaise. Nos littératures, nos arts, nos mœurs mondaines se font, de plus en plus, de perpétuels échanges. Il n'y a pas de pays où les livres français soient mieux compris qu'en Angleterre. D'autre part, il suffit d'avoir voyagé quelque peu en pays britannique pour avoir observé avec quel empressement sincère les vrais « gentlemen » recherchent et aiment la société des Français. Eux-mêmes savent aussi avec quelle cordialité ils sont reçus dans la haute société française.

La situation est donc celle-ci : deux nations où les peuples restent en défiance instinctive, et où l'élite se rapproche avec un effort constant.

Or, les leçons de l'histoire sont là pour nous l'apprendre, c'est toujours l'élite qui finit par l'emporter, surtout quand elle a la raison pour elle.

D'autre part, cette même histoire nous enseigne combien sont tombées, sous la nécessité des faits et les entraînements des idées, des haines aussi vivaces, aussi légitimées par les souvenirs, que la haine qui divise le peuple anglais et le peuple français.

Connaissez-vous les luttes formidables de Gênes contre Venise du XIIe au XIVe siècle ? Ce fut terrible

et impitoyable. Pisani, l'amiral vénitien, et Doria, l'amiral génois, se portèrent des coups aussi sanglants que ceux dont souffre notre commune histoire anglo-française. Entre la république de la Méditerranée et celle de l'Adriatique, il y avait une telle accumulation de haines séculaires que l'on disait : « On verra plutôt le soleil et la lune briller ensemble que Venise et Gênes réconciliées. »

Pourtant, au milieu de ces grandes guerres, un illustre poète fut envoyé en médiateur, à Venise, par la République des Génois : c'était Pétrarque. Le grand écrivain, le grand citoyen, la plus belle figure d'Italie après Dante, arriva à Venise, qu'il appela *la Merveille des Cités*, du temps de son ami le doge Cornaro. Sa médiation, hélas ! malgré tout le prestige du médiateur, malgré l'accueil glorieux que l'on fit à Pétrarque, n'eut aucun succès.

— Nous réconcilier, disaient les Vénitiens, est-ce possible ?

Et Pétrarque répondit, du fond de son âme de voyant :

— Un jour viendra où vous rentrerez dans la même famille.

Sans doute, les patriciens, et Cornaro lui-même, malgré la vénération qu'ils avaient pour le grand poète, se permirent-ils de sourire à cette parole inattendue... L'histoire a prouvé, une fois de plus, que les grands poètes, en politique, finissent souvent par avoir raison.

Donc il ne faut pas trop nous troubler des longues haines enracinées. Tout se déracine quand il

le faut. Si le rapprochement est nécessaire entre la France et l'Angleterre, il se fera, et les méfiances instinctives du peuple se dissiperont comme tout se dissipe au vent de la nécessité.

Il suffit du reste, pour s'en assurer, de voir ce qui s'est passé pour la venue d'Édouard VII. A la première nouvelle, ç'a été une surprise chez tout le monde : quoi ! le roi d'Angleterre en France ? Et tout de suite on a froncé les sourcils. Toute notre histoire remontait comme pour nous exciter à la colère. Certains journaux, violemment patriotes, ont traduit cet état d'esprit par une campagne de protestation engagée avec un acharnement tapageur.

Puis, petit à petit, on a réfléchi, on s'est informé. On s'est dit qu'après tout on n'était pas en guerre avec l'Angleterre ; que si on s'était battu autrefois, ce n'était pas une raison pour se battre toujours ; qu'il fallait bien, en somme, prendre un parti entre la guerre et la paix. Si la guerre, en guerre ! Non, personne ne part ? Si donc nous sommes en paix, vivons comme en temps de paix, c'est-à-dire en bons termes avec des voisins courtois. La visite du roi d'Angleterre est une politesse à laquelle il faut répondre par une politesse : nous recevrons et saluerons le roi d'Angleterre. Ainsi, dès le premier jour, s'est modifié le vieux sentiment français. Néanmoins, le levain de haine atavique fermentait encore, et les journaux à tirage populaire se croyaient obligés de continuer l'excitation à la résistance. C'est alors qu'est arrivée la manifestation très nette d'un Français populaire et sympathique, le proscrit Paul Déroulède, qui a conseillé

à ses amis de bien recevoir le roi voisin. Dès lors nouvelle phase. Les journaux anglophobes ont adouci leur phobie. D'autre part, de simplement correct, l'esprit public est devenu sympathique. J'ai, pour ma part, tenté d'expliquer au public ce qu'était le roi Edouard, ce qu'il avait fait au Transvaal, en Irlande, ce qu'il voulait faire en Europe, et, peu à peu, la presque unanimité du peuple français a poussé des vivats sur le passage du roi d'Angleterre. Et maintenant, l'Angleterre vient d'acclamer M. Loubet. La preuve est donc faite : rien n'est plus facile à dissiper que des haines internationales; et le rapprochement anglo-français est possible, ce n'est pas douteux.

Est-il utile? Voilà une question grave et plus complexe et pour laquelle il faudrait, si on voulait la traiter à fond, remuer toute l'histoire contemporaine. Bornons-nous à bien considérer l'état présent de l'Europe et à nous poser ces deux simples interrogations :

L'Angleterre a-t-elle besoin de la France?

La France a-t-elle besoin de l'Angleterre?

Et à bien réfléchir, nous sommes forcés de répondre : oui.

Oui, toute question de sympathie ou d'antipathie mise de côté, oui, la France est nécessaire à l'Angleterre et l'Angleterre nécessaire à la France, et cela dans des proportions à peu près égales de part et d'autre.

Tout affaiblissement de la France serait pour l'Angleterre un danger.

Tout affaiblissement de l'Angleterre serait pour la France une menace.

Or la France peut-elle s'emparer de l'Angleterre ? Non. L'Angleterre peut-elle s'emparer de la France ? Pas davantage.

Si donc ces deux peuples sont nécessaires l'un à l'autre dans l'équilibre de l'Europe et du monde, et s'il leur est matériellement et moralement impossible de s'absorber par la force, ils ont tout intérêt à se maintenir l'un et l'autre par l'accord. Nous ne sommes plus au temps où Carthage et Rome se disputaient l'empire du monde. Le monde est trop vaste aujourd'hui, il y surgit trop de puissances nouvelles, pour que n'importe quel peuple puisse aspirer à la complète hégémonie. Et puisqu'il nous est impossible de nous dévorer les uns les autres, il faudra bien arriver à s'entendre. On appellera cette entente comme on voudra : alliance, union, rapprochement, peu importe ! Elle sera inévitable.

Cette conclusion n'est pas très sentimentale, ni très lyrique, mais elle n'en est pas moins irréfutable. La poésie de l'histoire, c'est de savoir considérer le jeu des nécessités dans son harmonieux balancement. Quand Pétrarque prévoyait l'union de Venise et de Gênes, ce n'était pas une chimère de rêveur épris de paix; c'était la prescience très nette d'un cerveau aux lointaines vues, devinant qu'en élargissant son cadre, la civilisation, fatalement, devait forcer les voisins à se rapprocher, et souvent même, les anciens ennemis à s'unir.

VI

ÉDOUARD VII

Si l'on eût dit, il y a quinze ans, au bon bourgeois des Halles ou au flâneur du boulevard, que ce prince brillant, arbitre de la mode, serait un jour un profond politique, j'ai idée que le paisible bourgeois ou le sceptique boulevardier eussent l'un et l'autre manifesté un léger étonnement.

C'est que nous ignorions, en France, la qualité fondamentale du prince Albert-Edouard, qui fut de rester toujours, tant que dura son principat de Galles, d'une irréprochable fidélité à la souveraine régnante : « Dans tout son vaste empire, disait le *Times*, quand mourut la reine, Victoria Ire n'eut jamais sujet plus loyal, plus dévoué que son propre fils. »

Or, en quoi consistait la loyauté du prince de Galles? En ceci, qu'il devait intégralement s'abstenir de toute intervention dans les affaires publiques. Chose étrange, en effet, dans tout ce vaste « dominion » où flottait le pavillon britannique, il n'y avait pas d'homme plus condamné à l'inaction forcée que le futur empereur et roi !

Le prince de Teck, son parent, me citait un mot de lui, caractéristique. A quelqu'un qui lui demandait

son sentiment sur de graves décisions, soumises à l'approbation de la reine, Albert-Edouard répondit :

— Si je pense comme ma mère, parler est inutile ; si je ne pense pas comme elle, parler est criminel.

Voilà pourquoi le prince de Galles dépensait l'activité de sa nature puissante en mille choses qui semblaient futiles : voyage, sport, chasse, vie mondaine. Il fuyait, à tout moment, loin de Londres, où sa grandeur même le forçait à rester en apparence indifférent.

Nous autres, dans nos jugements superficiels, nous avons cru qu'il dédaignait les affaires sérieuses et qu'il serait simplement un roi de parade. Nous voyons maintenant combien nous nous sommes trompés !

Mais ne nous accusons pas seuls. Les Anglais aussi, beaucoup d'Anglais du moins, se sont trompés comme nous et pour les mêmes raisons. Non qu'on n'eût confiance en l'intelligence du futur roi ; mais le respect inspiré par la reine octogénaire était si grand, si universel ! Serait-il possible qu'un souverain nouveau pût atteindre pareil prestige devant ses sujets et devant le monde ?

Il faut avoir vécu au milieu même du peuple britannique pendant les dernières années du récent règne, pour juger à quel degré de vénération, d'adoration même était monté le culte de la reine défunte. Elle avait pour elle le triple rayonnement de son sexe, de son âge, de sa gloire. Qui donc eût osé toucher à tant de splendeur ? Il en rejaillissait, sur tout l'empire, une considération immense. En

serait-il de même avec un homme? Aurait-on tant d'égards pour un roi? Que d'Anglais j'ai vu m'exprimer leurs appréhensions à ce sujet! L'un d'eux, qui occupe dans l'empire une très haute situation, me disait même, un soir, dans l'intimité des propos de table :

— Au fond, étant donné l'esprit de notre peuple, il nous faudrait peut-être une contre-loi salique. Rien que des reines sur le trône!

D'autres, cependant, plus perspicaces ou mieux renseignés, pressentaient depuis longtemps ce que serait le prince de Galles devenu roi.

J'ai souvenir qu'à la fin de l'année 1900, je dînais à Londres chez M. Moberly-Bell, directeur du *Times*.

Il y avait autour du maître de la maison, dont l'intelligence vive et nette animait et dirigeait la causerie, des hommes éminents par leur talent et leur situation. Et tous me disaient combien le futur roi était admirablement doué pour sa mission prochaine :

— Vous le connaissez superficiellement, en France. Si jamais il règne, vous serez étonnés. C'est le cerveau le plus lucide, l'intelligence la mieux ordonnée, la volonté la plus patiente qui soit au monde. Il voit tout de loin, de haut, et dans les détails aussi bien que dans l'ensemble. Tout ce qu'il a eu à diriger jusqu'à ce jour s'est ressenti de ses qualités maîtresses. Ses domaines privés sont un modèle d'organisation large et précise à la fois. S'il n'était pas né sur le trône, c'eût été un homme d'affaires incomparable, aux conceptions vastes, à l'exécution méthodique et scrupuleuse; ou bien

un administrateur éminent. Et quelle puissance de travail, quelle conscience du devoir il y a en lui! Vous verrez, il vous étonnera!

Il nous a étonnés, en effet, et, avouons-le, il nous étonne encore. Nous n'en revenons pas, en France, qu'on puisse ainsi, du jour au lendemain, se révéler un grand politique. C'est qu'habitués au tumulte fiévreux de nos mœurs publiques, où le moindre éphèbe veut se mêler, dès qu'il a quelque barbe au menton, nous ne comprenons plus la force des projets patients et des idées longuement mûries.

Le roi Edouard me fait songer à Sixte-Quint, qui, lui aussi, ne se manifesta dans toute sa vigueur qu'au moment de son ascension au pouvoir, la soixantaine déjà passée. Et de même que la légende nous montre le plus grand des souverains pontifes, jetant, devenu pape, les béquilles du cardinal; de même Edouard, devenu roi, a triomphé de la maladie qui opprimait le prince de Galles. Pour les êtres destinés à agir, l'action est le plus miraculeux des philtres. La joie robuste d'accomplir l'œuvre conçue réchauffe et réconforte comme un feu caché qui s'allume et rayonne en nous. Sixte-Quint, pendant qu'il cultivait à l'écart sa vigne sur les hauteurs de l'Esquilin, traçait de son geste, dans l'espace, les lignes qui devaient, plus tard, être les grandes voies de Rome transformée; et au bout de quelques mois de pontificat il stupéfia le monde par la précision et la rapidité de ses actes. Ainsi le prince de Galles, sans rien dire, mentalement, et avec une sérénité imperturbable, échafaudait silencieusement les projets qu'il devait exécuter. A l'heure venue, toute sa poli-

tique jaillit de son cerveau comme une Minerve armée de pied en tête.

Aussi, pas d'hésitation, pas de tâtonnements, pas d'essais timides : du premier coup, il marqua le but et y marcha sans faillir.

D'abord, avant tout, arrêter la guerre du Transvaal et rendre la paix si honorable pour les vaincus que l'apaisement en fût la conséquence immédiate. C'est là un fait désormais acquis à l'histoire, sur lequel nous n'avons pas à revenir : le traité de Vereiniging est l'œuvre d'Édouard VII.

Mais la guerre boer, si elle était le plus pressant problème qui se présentait à son avènement, n'était pas le plus grave, peut-être. Une question plus antique que celle de l'Afrique australe, plus douloureuse, plus insoluble en apparence, préoccupait le roi : la question de l'Irlande. Il y pensait depuis longtemps ; il l'étudiait sans cesse ; il examinait toutes les solutions possibles. J'ai entendu dire à lord Dudley que le seul homme connaissant à fond la question d'Irlande était peut-être le prince de Galles. Situation des fermiers, valeur des terres, prospérité possible, réformes agraires, il savait tout, chiffre par chiffre. Quand il en parlait dans son entourage, il stupéfiait les auditeurs par la netteté de ses renseignements et la hauteur de ses vues. Dès que les difficultés sud-africaines furent aplanies, sans plus attendre, le roi Edouard s'occupa de l'Irlande, et l'on sait déjà avec quelle ampleur. La solution qui paraissait lointaine et chimérique est visible, dès maintenant, et par les moyens les plus précis. D'énormes capitaux seront constitués ; on prêtera aux paysans irlandais l'ar-

gent nécessaire à racheter leurs terres. Ils deviendront propriétaires, de fermiers ou même de serfs qu'ils étaient. Ainsi personne ne sera lésé; pas de passe-droits. La terre, délivrée de servage, sera cultivée avec amour ; le pays deviendra prospère ; les prêteurs rentreront dans leurs avances; les Irlandais seront les plus loyaux sujets du roi; au lieu d'un pays stérile et agité, il aura une terre féconde et libre, attachée à la couronne, et ainsi, sans violence, sans douleur, sera accomplie en Irlande une révolution aussi considérable que celle qui coûta au Transvaal tant de troubles, de sang et d'erreurs. Et cela comment? Simplement par la conception pratique et ordonnée d'un grand administrateur, d'un génial homme d'affaires ; c'est la bonté servie par l'habileté. Tout Edouard VII est dans ce beau projet.

Mais le Transvaal, l'Irlande, sont-ce tous les sujets de préoccupation pour le roi de la Grande-Bretagne? Non, il en est d'autres, encore plus considérables. L'Angleterre a beau être isolée dans le rempart des flots, elle n'en est pas moins liée à l'Europe par toutes les nécessités de la vie politique et économique. Elle a beau rêver d'un empire universel; la vérité quotidienne n'oppose pas moins à son rêve l'évolution de peuples anciens ou nouveaux sans cesse grandissants comme elle. Alors que faire? Continuer à s'hypnotiser dans cette vision aveuglante du « splendide isolement » ? C'est le vertige à brève échéance ; c'est la folie de Carthage, de Venise, de Philippe II, de Napoléon. Le roi l'a compris, avec son esprit net et clair; et il arrête l'Angleterre dans son emportement.

Chose étrange, en cette évolution si curieuse de l'Angleterre actuelle, c'est le marchand de Birmingham, M. Chamberlain, qui est le chimérique fastueux; c'est le roi qui est l'homme pratique et exact. A l'Angleterre orgueilleuse et fermée il veut substituer l'Angleterre aimable et ouverte. Les rêveurs impérialistes disent : « Seuls contre l'Europe ou sans l'Europe »; Edouard VII répond : « Avec l'Europe et dans l'Europe. »

Et c'est pourquoi il a accompli cette promenade dans la Méditerranée, il va rentrer dans Paris en fête. Ce voyage était projeté depuis longtemps. Le roi l'a voulu. Il l'a exécuté, malgré tout, malgré l'opposition de ses jingoës irréductibles, — malgré les criailleries de nos chauvins impénitents.

Et maintenant, on connaît l'homme, on saisit ses idées, on devine ses plans d'avenir. Réalisera-t-il tous ses projets précis et grandioses? Nous l'espérons, nous le souhaitons. Si le rapprochement rêvé par Edouard VII se réalise entre la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et tout l'Occident méditerranéen, il y va peut-être d'une ère nouvelle, non seulement pour l'Angleterre et pour nous, mais pour l'antique Europe, et, par elle, pour la civilisation.

FIN

NOTES

PAGE 19. — Le lieutenant Mac-Kinnon, comme, plus loin (p. 28), le lieutenant Burn sont deux officiers écossais conduisant en Afrique australe les highlanders dont il est question au premier chapitre.

PAGE 22. — *Sainte-Hélène.* — Ce chapitre était beaucoup plus long. Sur le désir de l'auteur, nous avons supprimé tout ce qui était accidentel, pour ne garder que l'impression ressentie par lui, et que, probablement, tout autre Français eût ressentie à sa place devant le spectacle de l'île historique.

PAGE 53. — *Une fête chez sir Alfred Milner.* — De cette lettre qui racontait avec détails la fête du *Mafeking-day* à Capetown, nous avons supprimé tout le reportage d'actualité, aujourd'hui sans intérêt, pour garder seulement ce qui concerne le personnage toujours intéressant de sir Alfred Milner, aujourd'hui Lord Milner, et actuellement ministre dans le cabinet britannique.

PAGE 86. — *Une Capitale.* — Cette lettre fut une de celles qui eut en Angleterre le plus retentissant succès et qui fut la plus commentée et reproduite. On peut se demander, cependant, si l'auteur en écrirait aujourd'hui les lignes humouristiques et ironiques des deux dernières pages. Les révélations de l'*Avant-guerre* de M. Léon Daudet, et tout ce qui s'est passé depuis ont démontré que si la confiance pouvait exister entre Anglais et Français, il y a, hélas ! un autre peuple avec qui on ne saurait être trop prudent.

PAGES 95 et 123. — *Le roi du Veld.* — *Christian Dewet.* — La figure si originale et si caractéristique du général Dewet ne pouvait pas être passée sous silence dans ce livre qui évoque trois années d'histoire britannique, malgré l'erreur commise par le fameux

guerrier boer au début de la guerre européenne, quand, dans un premier mouvement de sa nature impulsive, il a pris les armes contre l'Angleterre et s'est battu contre son ancien compagnon d'armes, le général Botha, resté loyalement fidèle à sa parole. D'alleurs les Anglais, et Botha lui-même, s'empressèrent d'effacer cette triste page de la vie du héros. On sait qu'après une courte lutte, Dewet se rendit à Botha, fut pardonné et renvoyé dans ses terres. On verra plus loin (page 298) que l'auteur, tout en prédisant que l'apaisement serait très rapide et que le loyalisme des Boers étonnerait le monde, avait cependant prévu la possibilité de « quelques rébellions partielles » mais passagères.

PAGE 173. —*Le problème sud-africain*. — L'auteur avait fait l'historique de la colonisation du Cap, et raconté l'âpre et longue lutte des colons anglais et des colons hollandais ou boers, avant la découverte des mines d'or. Nous avons cru devoir supprimer ces chapitres qui eussent alourdi le volume, pour ne conserver ici que cette étude synthétique sur le problème sud-africain et sur l'impérialisme.

PAGE 214. — *Son génie*. — L'étude sur le génie de Cecil Rhodes, qui souleva tant de discussions, parut au *Gaulois* le 18 mars 1902.

PAGE 249. — *Un proconsul de l'Empire*. — Cette étude sur Alfred Milner parut au *Figaro* du 9 septembre 1901.

PAGE 303. — *Le rapprochement franco-anglais*. — Des nombreux articles écrits en 1903 pour convaincre le public français de la nécessité d'un rapprochement avec l'Angleterre et pour préparer la venue du roi Edouard VII à Paris, nous avons reproduit ceux qui résument le mieux la thèse de l'auteur, et font le mieux comprendre le conflit d'idées qui s'engagea, à cette époque, sur le fait même de ce rapprochement.

PAGE 325. — *Edouard VII*. — Cet article parut le 30 avril 1903, la veille même de l'arrivée du roi à Paris. Nous l'avons choisi parmi d'autres sur le même sujet, étant le plus synthétique, et, aussi, le plus clairvoyant, surtout par la phrase finale qui semble pressentir les grands événements actuels.

FIN DES NOTES

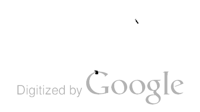
TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

AVEC L'ARMÉE BRITANNIQUE (1900)

LIVRE DEUXIÈME

L'EXALTATION IMPÉRIALISTE ET LA FIN DE LA GUERRE SUD-AFRICAINE (1901-1902-1903)



LIVRE TROISIÈME

L'APAISEMENT DE L'IMPÉRIALISME ET LE RAPPROCHEMENT FRANCO-ANGLAIS (1903)

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

PIERRE NOTHOMB. — **La Belgique martyre.** Brochure in-16...... » 50

— **Les Barbares en Belgique.** Préface de H. Carton de Wiart. 12e édit. 1 vol. in-16..................... 3 50

— **Histoire belge du Grand Duché de Luxembourg.** 1 vol. in-8°. 1 »

— **L'Yser.** — **Les Villes saintes.** — **La Victoire.** — La Bataille d'été. — Un volume in-16.................. 3 50

HENRI LAVEDAN de l'*Académie française*. **Les Grandes Heures 1914-1915.** 1 volume in-16.... 3 50

— **Les Grandes Heures.** Deuxième **Série. Février-Août 1915.** Un volume in-16.......................... 3 50

ANDRÉ HALLAYS. — *En flânant.* — **A travers l'Alsace.** — **Mulhouse.** — Colmar. — Sainte Odile et Obernai, etc. 1 vol. in-8° écu avec grav. 5 »

EDOUARD SCHURÉ. — **Les grandes légendes de France.** Les légendes de l'Alsace, etc. 1 volume in-16. 3 50

— **L'Alsace française.** Rêves et combats. 1 vol. in-16............... 3 50

G. LENOTRE. — *La Petite Histoire.* **Prussiens d'hier et de toujours.** Un volume in-16.............. 3 50

HENRI MALO. — **Le Drame des Flandres.** Un an de guerre. 1er Août 1914-1er Août 1915. 1 vol. in-16 avec 5 gravures..................... 3 50

OLIVIER GUIHÉNEUC. — **Dreadnought ou Submersible?** 1 vol. in-16......................... 3 50

ABBÉ AUGUSTIN AUBRY, prêtre du diocèse de Beauvais. — **Ma Captivité en Allemagne.** Lettre-préface de Mgr Baudrillart. 1 vol. in-16.... 2 50

TEODOR DE WYZEWA. — **La nouvelle Allemagne.** 1 vol. in-16. 3 50

— *La Nouvelle Allemagne.* 2e série. **Derrière le front « boche ».** 1 volume in-16............................. 3 50

EL. ALTIAR. — **Journal d'une Française en Allemagne,** juillet-octobre 1914. Préface de Charles Vellay. 1 vol. in-16.......... 3 50

WILLIAM VOGT. — **La Suisse allemande au début de la guerre de 1914.** 1 volume in-16.......... 2 »

PAUL BALMER. — **Les Allemands chez eux pendant la guerre.** De Cologne à Vienne. Impressions d'un neutre. 1 vol. in-16............ 2 50

MAURICE GANDOLPHE. — **La Marche à la Victoire.** Tableaux du front, 1914-1915. 1 vol. in-16......... 3 50

FRANCIS CHARMES, de l'Académie française. — **L'Allemagne contre l'Europe.** La Guerre 1914-1915. 1 volume in-16.................. 3 50

JULES MONT. — **La Défense nationale et le Parlement.** 1 vol. in-16. 3 50

Souvenirs d'une Institutrice anglaise à la Cour de Berlin, traduits par T. de Wyzewa. Le « jeu de guerre » du comte Zeppelin. — Le Kronprinz et sa femme, etc. 1 vol. in-16.. 3 50

FERNAND LAUDET. — **Paris pendant la Guerre.** 1 volume in-16... 3 50

GÉNÉRAL F. CANONGE. — **Histoire de l'Invasion allemande en 1870-1871.** 1 volume in-16......... 3 50

FERNAND-HUBERT GRIMAUTY. — **Six Mois de guerre en Belgique par un soldat belge.** Août 1914-Février 1915. 1 volume in-16..... 3 50

GUSTAVE SOMVILLE. — **Vers Liége. Le Chemin du crime.** Août 1914. 1 volume in-16................ 3 50

CHARLES BAILLOD. — **Pourquoi l'Allemagne devait faire la guerre.** 1 volume in-16.................. 2 »

RENÉ PINON. — **France et Allemagne** (1870-1913). Les Nécessités permanentes, 4e édition. 1 vol. in-16 avec une carte hors texte...... 3 50

JEAN PELISSIER. — **Dix Mois de guerre dans les Balkans.** (Octobre 1912-Août 1913). 1 vol. in-8° écu. 5 »

— *Une Enquête d'Avant-Guerre.* **L'Europe sous la menace Allemande en 1914.** Un volume in-16...... 3 50

BERNARD DESCUBES, brigadier au 60e régiment d'artillerie. — **Mon Carnet d'Eclaireur.** Août-Novembre 1914. Un volume in-16..... 3 50

GEORGES MAZE-SENCIER. — **Les Vies héroïques.** Un volume in-16.. 3 50

GABRIEL FAURE. — **Paysages de Guerre. Champs de Bataille de France et d'Italie.** 1 vol. in-16 2 50

GABRIEL DOMERGUE. — **La Guerre en Orient.** Aux Dardanelles et dans les Balkans. Un volume in-16.. 3 50

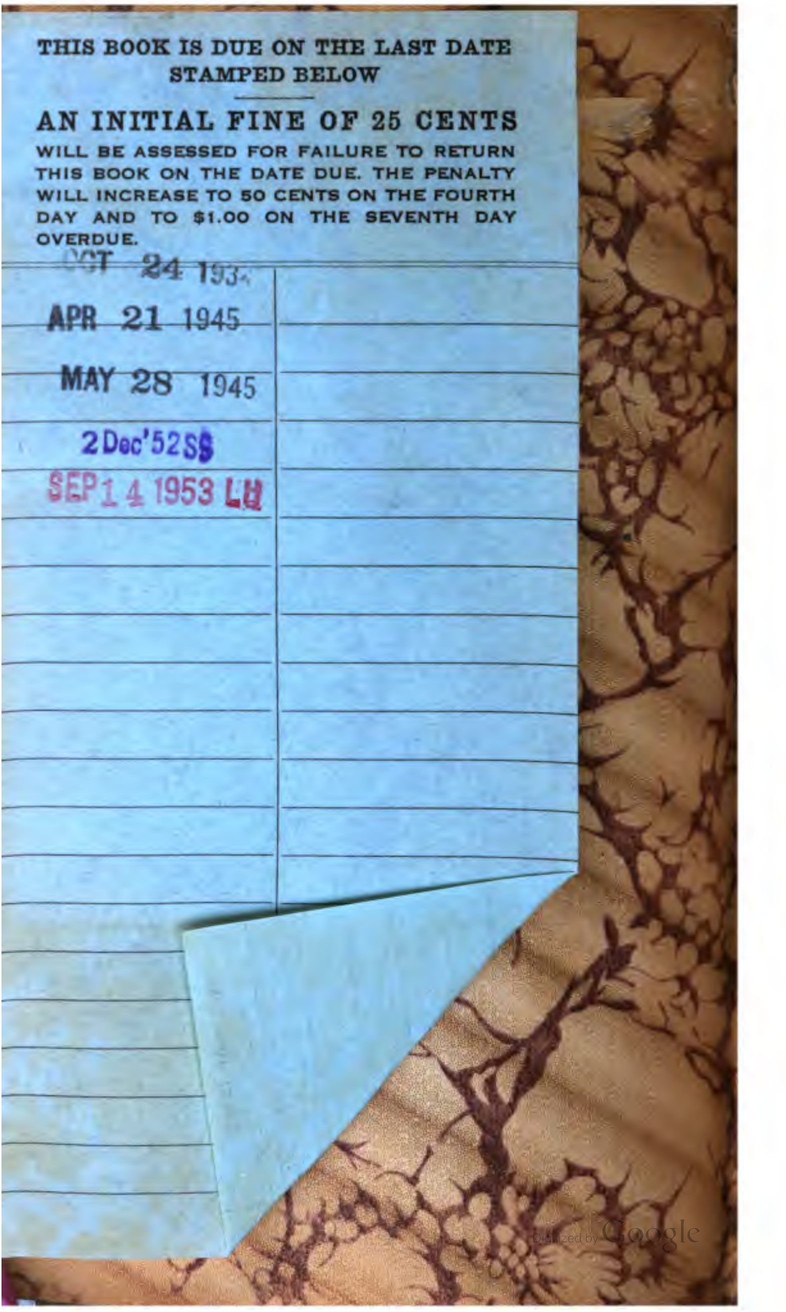
FERNAND ENGERAND, député du Calvados. — *L'Allemagne et le fer.* **Les Frontières lorraines et la force allemande.** Un volume in-16.. 3 50

MARCEL POËTE. — *Une Première manifestation d'Union sacrée.* **Paris devant la menace étrangère en 1636.** Un volume in-16.................. 3 50

CLAUDE PRIEUR. — **De Dixmude à Nieuport.** Journal de campagne d'un officier de Fusiliers marins. Octobre 1914-Mai 1915. 1 vol. avec cartes. 3 50

MAGALI-BOISNARD. — **L'Alerte au Désert.** La Vie saharienne pendant la guerre. 1 vol. in-16............. 3 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.


THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW
AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.
APR 21 1945
MAY 28 1945
2Dec'52SS
SEP 14 1953 LU
Digitized by Google

